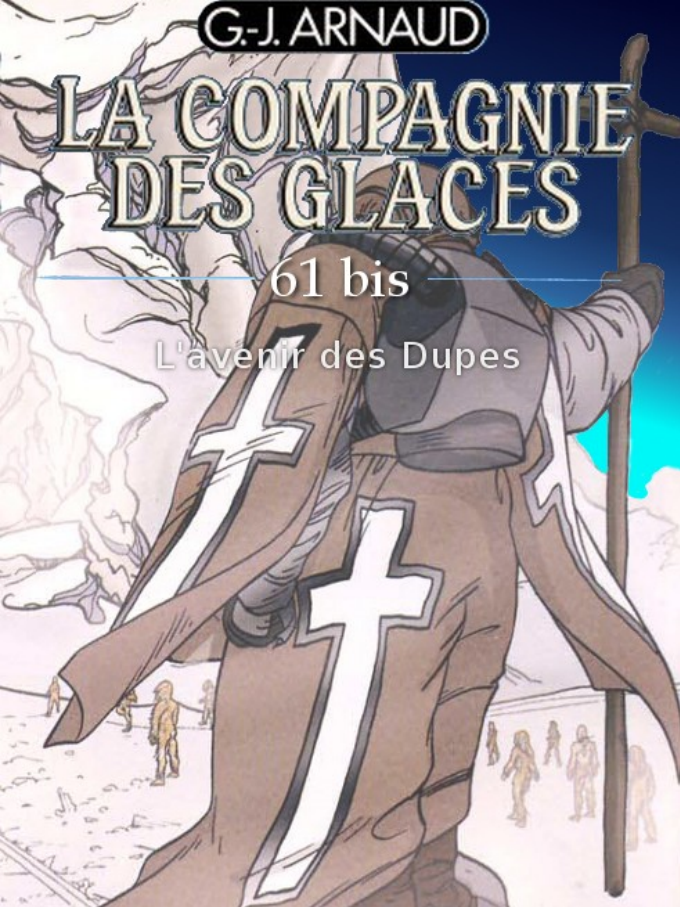


G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

61 bis

L'avénir des Dupes



Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

TOME 61 BIS

L'AVENIR DES DUPES

(1992)



CHAPITRE PREMIER

Le dirigeable envoyé par Tharbin, le patron des bonzes, l'avait débarquée là, depuis une semaine. Le commandant de bord, aussi énigmatique que son P.-D.G., lui avait simplement dit qu'on la contacterait bientôt, qu'en attendant elle pouvait loger à l'auberge de la station gérée par les Aiguilleurs. Le maître Aiguilleur local se nommait Boga et ne répondait à ses questions que par des sourires niais. Il l'invitait à boire du thé gluant de beurre rance de yak. Il ignorait tout de la personne qui devait la prendre en charge. Songe n'avait eu que peu de temps pour fuir Markett Station qu'une brutale fonte des glaces plongeait dans une catastrophe effroyable. Comme toute la partie sud de la Chine croyait-elle, jusqu'à ce qu'elle apprenne que même le Nord subissait les effets dévastateurs du réchauffement.

Cette minuscule station se nommait Tangri-Nor St. et tout ce qu'elle en savait se résumait à peu de chose. Tangri-Nor s'était toujours appelée ainsi, aussi loin que l'on remontait dans le temps, et la venue de la glaciation, quelques siècles auparavant, certains parlaient de millénaires, n'avait rien changé à la vie de cette cité tibétaine. Les habitants se battaient contre le froid, la glace depuis toujours et le réseau ferroviaire avait été construit en fonction de cette constante. Les rails se dirigeaient au nord vers la Mongolie et une branche vers le Pakistan. Tangri-Nor St. était désormais terminus et tête de ligne car on ne pouvait venir du sud en chemin de fer ni s'y diriger. Le Brahmapoutre s'était réveillé depuis des mois et roulait des flots énormes dans un rugissement perceptible à cent kilomètres de ses rives. Brutalement dégelé, il avait rompu les glaces de son ancien bassin et déferlait vers la plaine d'Assam à grande vitesse. Il inondait un million de kilomètres carrés disait-on, avec le respect dû à un dieu aussi coléreux. Tangri-Nor, éloigné du fleuve de quatre-vingts kilomètres, vivait dans la rumeur sourde de ces eaux en furie et la nuit Songe se réveillait, espérant toujours qu'un silence paisible avait enfin éloigné cette menace. Des ruisseaux anciens alimentés par des lacs enfouis sous des

mètres de glace menaçaient de renaître à leur tour et les Tibétains priaient beaucoup pour qu'il n'en soit rien.

Boga annonçait des trains qui, soit n'arrivaient jamais, soit s'immobilisaient sur les quais de la petite station et n'en repartaient plus faute de carburant. Le charbon de la Compagnie Tibétaine ne parvenait plus jusque-là et pourtant Evrest Station n'était qu'à quatre ou cinq cents kilomètres à vol d'oiseau. Tangri-Nor appartenait à la Chang-Tu Cie.

— Mais les bouses séchées de yak ne pourraient-elles pas remplacer le charbon ? avait-elle demandé.

— Les bouses ? Pour le chauffage, avait répondu Boga dans son anglais limité. Et pourtant il était maître Aiguilleur.Cr

Elle regrettait d'avoir accepté les propositions des Aiguilleurs au sujet de ces trois prostituées. Liensun lui avait demandé par le railphone de lui trouver des filles complaisantes pouvant se faire passer pour des gamines d'une quinzaine d'années.

— C'est pour Charlster. Sinon il refuse de poursuivre ses travaux sur le réchauffement, sur les brouillards et la fragilité de l'ozone. Il boude,

refuse de manger et se laisse dépérir depuis que sa dernière compagne l'a plaqué. Il a séjourné à l'hôpital psychiatrique pour avoir fait des propositions à une fillette. Nous avons besoin de lui, de ses travaux, de ses estimations et de ses conclusions.

— Toutes les prostituées du coin sont flétries par la vie qu'elles mènent. Où veux-tu que je trouve des filles aussi jeunes ?

Elle expédia des télex un peu partout car Liensun promettait une forte récompense. Une somme importante, ruminait Songe, allongée sur sa couchette du compartiment de cette auberge perdue, une couchette sans confort comme le reste. Un mois plus tôt, elle faisait des affaires en or avec les produits alimentaires les plus simples, le riz, le blé, le sucre, la viande séchée. Les acheteurs ne voulaient plus entendre parler de produits congelés. Personne n'était équipé pour les conserver. Naguère des températures de moins trente, moins cinquante y pourvoyaient.

Un matin un Aiguilleur de ses relations l'avait appelée et, sans finasser, lui demanda pourquoi elle cherchait des filles très jeunes. Elle lui avait franchement expliqué que c'était pour Charlster. Pour l'encourager à poursuivre ses travaux sur le

réchauffement.

— Elles iraient à Lacustra City auprès de lui, le distrairaient comme le faisaient ses élèves qui lui servaient d'assistantes, surtout dans son laboratoire des Échafaudages.

— Je vous rappelle.

Il n'en fit rien mais un personnage élégant demanda à être reçu. Bien qu'il ne portât pas l'uniforme elle sut qu'elle recevait un Aiguilleur aux hautes fonctions.

— Combien Liensun vous paiera-t-il pour la fourniture de quelques filles délurées ne faisant pas plus de dix-huit ans ? J'offre quatre fois plus si vous me laissez les fournir.

Habituée aux transactions les plus insolites, les plus suspectes et aussi les plus tordues, elle comprit tout de suite que les Aiguilleurs voulaient placer plusieurs de leurs agentes auprès du vieux cinglé de professeur.

— Non seulement je vous verserai quatre fois plus mais je vous permettrai, à l'heure et au jour décisifs, de quitter cette station. Notre société ferroviaire est en train de basculer dans l'anarchie la plus totale, et dans moins d'un an il n'y aura plus un seul train pour circuler où que ce soit dans le monde.

— Donc vous en savez autant que Charlster sur ce qui nous attend ? Le vieux fou ne fera que confirmer. De quelle utilité pourrait-il bien être ?

— Acceptez-vous oui ou non de nous aider ? Sans poser de questions pour le moment, mais sachez que vous intéressez nos supérieurs.

— Le Maître Suprême ? demanda-t-elle avec ironie. Yeuse l'avait trouvé bien usé, bien fatigué lorsqu'ils se rencontrèrent. Votre grand patron se livra même à un mea-culpa assez surprenant, au sujet de cet Abominable Postulat qui fut et reste peut-être la Bible de votre caste.

— Palaga était un très vieil homme. Il méritait de finir ses jours dans une paisible retraite.

— Le système de clonage devait affaiblir les Palaga qui se sont succédé depuis des siècles, laissant croire aux populations admiratives et terrorisées que le Maître Suprême était immortel.

L'envoyé de la Caste resta impassible et Songe comprit qu'elle allait trop loin. Ces gens-là, même à la veille de leur disparition prochaine, restaient imbus de leur supériorité et farouchement fidèles à leur corps.

— Nous avons de nouveaux dirigeants. Lorsque vous aurez fait affaire avec Liensun je vous en parlerai plus longuement. Vous allez

recevoir la visite de trois jeunes et jolies filles qui, je l'espère, satisferont les caprices séniles de Charlster.

Les trois filles vinrent le lendemain matin et nul n'aurait pu les prendre pour des agents des Aiguilleurs. Elles ne montraient aucune vulgarité, mais leur aisance et leur apparence ne laissaient aucun doute sur leur façon de gagner leur vie. Si elles jouaient un rôle celui-ci était bon. Liensun envoya un hydravion les chercher.

L'envoyé des Aiguilleurs ne revint pas, mais elle trouva sur son bureau une enveloppe bourrée de la somme convenue, sans savoir comment elle était parvenue là. Il appela plus tard, lui demanda si elle était satisfaite, puis tranquillement l'invita à se préparer au départ.

— Markett Station n'en a pas pour longtemps. Tharbin accepte de mettre un dirigeable à votre disposition pour rallier Tangri-Nor Station de la Chang-Tu Cie dans l'Himalaya, non loin de la Tibétaine, mais dans une autre concession autonome. Vous y serez en sécurité. Vous devrez y attendre nos instructions.

— Je ne suis pas inscrite sur vos listes de personnel, répliqua-t-elle.

— Vous avez tout intérêt à être des nôtres

dans les circonstances actuelles. Nos explorations estimatives laissent prévoir qu'une seule personne sur cent réchappera au cataclysme. Tout le monde ne pourra se réfugier dans les zones polaires ou sur les hautes montagnes. Les transports seront immobilisés, faute de carburant, avant de s'enfoncer dans la boue résultant de la glace en fusion.

C'est ainsi qu'elle embarqua à bord du dirigeable que lui envoyait Tharbin et se retrouva dans cette station perdue, sans savoir ce qu'il advenait de Liensun, de Charlster et de tous les autres, y compris les trois filles travaillant pour la Caste.

Boga, ce matin-là, l'attendait dans la cafétéria de l'auberge et vint s'asseoir en face d'elle, avec son éternel bol de thé au beurre rance. Il en buvait des dizaines au cours de la journée. En exsudait l'odeur par tous les pores de sa peau rougie par l'altitude.

— On m'a demandé de certifier votre présence à Tangri-Nor Station. Ce que je viens de faire.

— Qui ça, on ? demanda-t-elle sèchement.

— Un télex qui a transité par des dizaines de stations avant de nous atteindre, nous autres pauvres microbes perdus au bout du monde.

— Et vous avez donné une réponse tout de même, à qui ?

— Je suis désolé de ne pouvoir vous en dire plus, fit-il, navré.

CHAPITRE II

Installé dans sa cabine à bord de l'hydravion qui volait vers l'Antarctique, vers les tombeaux de Jdrou, Jdriele et de Jdrien, le Kid examinait les photographies du cadavre de son ennemi, le Caudillo Herandez. Il garda longuement en main celle qui livrait, dans toute son horreur sanglante, la blessure abdominale ayant entraîné la mort du dictateur de la Guilde des Harponneurs. Un éclat de missile.

Une phrase commença de tourner en rond dans la tête du Kid. Qui donc lui avait un jour lancé, sur un ton déclamatoire : « Mort, où est ta victoire ? » Quelques mots, peut-être un extrait de poésie, qui dataient de la période préglaciaire.

— Est-ce R ?

R pour Ruanda l'écrivain, le mari de Yeuse,

mort depuis des années. Il reprit les autres clichés, examina le visage d'Herandez. Il l'avait piégé, assailli, tué et n'en éprouvait pas l'apaisement espéré. Dans sa haine féroce, juste avant qu'il ne parvienne à son but, il avait imaginé de sombres cérémonies funèbres, souhaité un moment trancher la tête du Caudillo pour la déposer sur le tombeau transparent de son fils adoptif, Jdrien. Ou bien, en d'autres périodes d'exaltation, c'était le cadavre d'Herandez tout entier qu'il souhaitait emporter pour le crucifier face à la tombe de sa victime. Rien de tout cela ne l'obsédait plus. Il n'y avait que ces photographies justificatrices, des relevés d'empreintes de toute nature. Allait-il déposer le double de ces documents sur la glace qui recouvrait son cher enfant ?

L'hydravion tournoyait autour du mausolée en glace transparente et le Kid aperçut les Roux. Plus d'une centaine qui campaient à proximité de leur... de leur quoi ? Eux parlaient de Dieu, de Messie mais Jdrien, de son vivant, réfutait son origine divine. Il n'était qu'un métis né d'une Femme du Froid, Jdrou, et d'un Homme du Chaud, Lien Rag. Et comme la vie s'amusait à compliquer tout, le garçon reposait à côté d'un certain Jdriele qui n'était autre que le clone de son véritable père. Il reposait pour l'éternité entre sa

véritable mère et un ersatz de père, un fac-similé, un être hybride né de la science folle des hommes, enfermé dans ce satellite vivant, le Bulb. Cette science dépravée avait fini par ravager cette planète animale laquelle, avait annoncé Charlster, allait s'abîmer sur Terre ou s'engloutir dans un océan à moins que ce ne soit déjà fait. Charlster qui à Lacustra City boudait, refusait de poursuivre ses travaux tant qu'on ne lui adjoindrait pas quelques jeunesses.

L'hydravion se posa enfin, pas trop loin des tombeaux, pour que le Kid ne se fatigue pas dans une trop longue approche à pied, mais suffisamment pour ne pas déranger la tribu des Roux.

L'équipage et sa suite ne savaient jamais trop comment faire avec lui. À tout hasard, on avait préparé un petit traîneau où il pourrait s'asseoir pour se faire tirer, mais il était trop fier pour accepter cette solution. Chaudement habillé, il descendit l'échelle avec prudence, commença de marcher lentement vers le tumulus de glace. Les Roux ne manifestaient aucune curiosité depuis que l'appareil s'était posé. Ils reconnaissaient la silhouette courtaude de celui qu'ils avaient baptisé « l'homme aux jambes de bébé », ou bien encore « le vieux bébé ». Ils avaient vécu à peu près

tranquilles sinon heureux dans sa Compagnie de la Banquise. Il veillait à ce qu'ils ne soient pas importunés, qu'ils aient de la nourriture à profusion. Le racisme à leur encontre était sévèrement sanctionné.

Il s'agenouilla pour contempler le beau visage de Jdrien que la réfraction de la glace nimбай, faisait flotter dans un flou surnaturel. La beauté de son fils adoptif l'avait toujours ému. Désormais, la lumière souffreteuse d'autrefois devenait plus vive, filtrée par des nuages épais de basse altitude et non par les poussières lunaires. Il se déplaça pour contempler le visage de Jdrou morte si jeune, tuée par des chasseurs de Roux en Transeuropéenne. Il se souvenait de cette épopée des tribus allant rechercher son corps depuis le Dépotoir où ils vivaient. Ils avaient traversé la banquise du Pacifique, l'Amérique, la banquise atlantique pour y parvenir. Il se contenta de quelques regards furtifs à ce Jdriele, ce vieillard enfoui dans sa fourrure grise que dénudaient des plaques de pelade. Ce clone le gênait. Il le refusait comme étant à l'effigie de Lien Rag. Lien Rag qui ne paraissait pas son âge et qui naviguait toujours, commandant son *super-ice-tanker*. Pas pour longtemps certainement, avec ce réchauffement qui faisait fumer la mer aux tropiques et la faisait

bouillir, disait-on, à l'équateur.

Il se dirigea ensuite vers les Roux assis en petits cercles concentriques avec les plus anciens au centre. Les Hommes du Froid ne parlaient guère et se comprenaient sur un signe, une mimique, une brève exclamation. On pensait depuis longtemps que certains étaient télépathes. Jdrien l'était aussi mais ce don aurait été artificiellement introduit dans les gènes d'un aïeul de Lien Rag.

Il leur apprit la mort du Caudillo Herandez. Depuis des mois ils menaient une guerre sourde contre le dictateur et la Guilde des Harponneurs, creusant de très longues galeries dans la glace pour venir à l'aplomb des stations. Là, ils foraient de grands puits verticaux, ne laissant qu'une mince couche de glace qui, un beau jour, s'effondrait, emportant dans la catastrophe des centaines de victimes, du matériel de valeur. Herandez avait en vain essayé de lutter contre cette guérilla féroce sans parvenir à vaincre les Roux. Il s'était emparé de leur chef spirituel, Jdrien, venu en plénipotentiaire auprès de lui, l'avait traité en otage. Au cours d'une tentative d'évasion Jdrien avait trouvé la mort.

Les Roux ne parurent ni surpris ni heureux

d'apprendre la mort de leur ennemi. Il n'avait jamais concrétisé leur haine, n'était qu'un Homme du Chaud parmi les autres. Et c'étaient ceux-ci qu'ils combattaient, qu'ils voulaient expulser jusqu'aux derniers de l'Antarctique. Ils savaient qu'un réchauffement brutal, excessif menaçait toute la planète et atteindrait même les rivages du continent austral, le dévorerait en partie, ne laissant que trois ou quatre millions de kilomètres carrés sur les onze millions relevés bien avant l'explosion de la Lune. Les Roux voulaient conserver leur mode de vie ancestral, c'est-à-dire souhaitaient chasser librement, récolter du sel, ne subir aucune contrainte. Il n'y avait pas de chef dans leur organisation sociale, même pas de conseil d'anciens et si dans ces réunions en cercles concentriques on plaçait les plus vieux au centre, c'était pour les protéger des dangers extérieurs. Mais chaque déplacement de tribus, chaque opération étaient décidés à l'unanimité, sans grands discours.

Durant des siècles, pour leur plus grand malheur, ils avaient été considérés comme des animaux pacifiques que l'on pouvait chasser, torturer, tuer, réduire en esclavage sans redouter la moindre rébellion. Et puis tout avait un jour changé. Les Aiguilleurs accusaient Jdrien d'avoir

éveillé leur conscience sur les réalités de leur condition, mais le Kid, sans nier l'influence de son fils adoptif, pensait qu'on avait trop abusé de leur naïve tranquillité. Désormais, ils se montraient aussi combatifs que les Hommes du Chaud dans une lutte de reconquête.

Le Kid éprouvait le besoin de leur parler, c'était son devoir. Il racontait quels drames détruisaient le Nord, les hausses effrayantes de température, la disparition de la glace, les nombreuses victimes, la faillite brutale de la société ferroviaire.

— Beaucoup d'Hommes du Chaud mourront mais il en restera des millions qui chercheront à gagner les régions les plus froides, celles où le Soleil manque de puissance. Ils escaladeront aussi les plus hautes montagnes, sans savoir que là-haut le Soleil est souvent féroce, s'enfermeront dans des cavernes, des souterrains, des galeries mais beaucoup essaieront de venir ici. Des millions d'hommes décidés envahiront ce territoire avec un armement puissant. Vous ne pourrez utiliser la même tactique, creuser dans la glace des réseaux de galeries. La glace fondra, du moins en surface mais sur une belle épaisseur, dégagera des rochers, des terres nues sur lesquelles les nouveaux venus construiront leurs cités. Et

comment les délogerez-vous ? Avec quelles armes ? Les mains nues, avec vos couteaux en os de baleine ou en bois de renne.

Il poursuivit en esquissant un modèle de société future, affirmant que les envahisseurs ne se consacraient que faiblement à la chasse, qu'ils créeraient des cultures hors sol et, éventuellement, des cultures traditionnelles si des terres nouvelles dégelaient. Il voulait faire comprendre à ces gens-là que deux modes de vie pourraient cohabiter, qu'il valait mieux traiter avec les réfugiés que d'entrer en guerre contre eux.

— La plupart n'ont qu'une ambition, trouver un endroit paisible pour vivre, travailler, élever des enfants, sans apporter la violence.

Il savait qu'il ne pouvait être compris. Les Roux ignoraient tout de la notion du travail librement accepté, voire recherché car on les avait toujours forcés à travailler. La notion de famille ne voulait rien dire pour eux. On ne savait jamais qui était le père des enfants ; si la mère, bien entendu, était toujours connue. L'exception de Jdrien, avec sa mère Jdrou et son faux père Jdriele, appartenait au monde des esprits, des personnages divins, pas à leur société. De même ils ne savaient pas cultiver la terre ou obtenir des

produits végétaux à partir de méthodes hydroponiques. Ils chassaient les phoques, les otaries, les rennes, les ovibos, les rats, les lièvres, les goélands, gobaient les œufs de ces derniers, se moquant bien de leur épouvantable relent de poisson. Un autre se serait découragé mais le Kid était un homme obstiné, persévérant, même si la maladie le minait, même s'il savait sa mort prochaine.

L'invasion de l'Antarctique par les gens chassés de leurs terres au nord était inéluctable et ces hordes d'hommes, de femmes et d'enfants épouvantés par les nuées ardentes ne comprendraient jamais qu'un territoire aussi vaste puisse être réservé au seul usage d'un demi-million de Roux, peut-être à peine quatre cent mille. Si on n'établissait pas un traité, si on ne le respectait pas, le Peuple du Froid disparaîtrait en moins de vingt ans, peut-être avant. Et il n'en resterait même pas dans des réserves comme du temps de la conquête de l'Ouest américain où l'on parquait les Indiens vaincus.

— Vous allez disparaître, leur disait le Kid. Comme va disparaître, dans quelques jours, votre lieu d'origine qui tournait là-haut en même temps que la Terre. On n'a jamais retrouvé dans votre mémoire collective quelques traces, même

infimes, qui vous rappelleraient que vous venez d'un satellite, mais Jdrien l'avait appris et a dû vous en parler.

Il finit par se taire, attendit en vain une réponse, regagna son hydravion sans l'avoir obtenue.

CHAPITRE III

Dans sa cabine du S.I.T. Gus passait de longues heures sur la chronologie des événements terrestres des dernières années, mais il s'enfermait à double tour pour consulter les documents qu'il avait sauvés lors du naufrage du Bulb. Toute l'histoire de ce satellite se trouvait dans cette petite valise. Très peu d'archives écrites mais une quantité énorme d'enregistrements sous différentes formes. Il savait que les lecteurs utilisés sur Terre devraient être modifiés pour qu'on puisse les décoder. Personne ne lui avait demandé ce que contenait cette mallette qui ne le quittait pas. Lien Rag ne manifestait aucune curiosité, se contentait de ses récits, que ce soit dans le carré des officiers ou sur la passerelle. Pour l'instant, Gus n'avait rien dit, et peut-être que son ami pensait que la mémoire de ces millénaires

du Bulb satellisé gisait désormais au fond du Pacifique.

Lien Rag, qui avait vécu là-haut dans le Bulb, ne mettait pas en doute ses paroles, mais les autres n'en croyaient pas un seul mot. Déjà ils n'admettaient pas qu'une machine ait pu lui rendre ses jambes. Non sous forme de prothèses mais deux jambes en chair et en os avec artères, veines, systèmes nerveux, lymphatique, etc. Tous pensaient qu'il s'agissait d'une technique orthopédique très évoluée.

Il préférait aussi éviter la compagnie du Dr Isaie et de Grathe, ne voulant pas replonger avec eux dans l'atmosphère surnaturelle, cruelle du satellite animal. Là-haut ils n'étaient jamais tout à fait eux-mêmes. Ils vivaient dans une autre dimension avec des passions exacerbées, des réactions d'une brutalité inadmissible sur Terre. Il ne les fréquentait donc pas pour le moment, évitant de ressasser le passé, se dégageant des reliquats de cet enfermement spatial. Par contre, il aurait aimé retrouver l'amitié de Lien Rag mais ce dernier, préoccupé par le réchauffement et les risques encourus par son tanker de fuphoc se montrait réservé, vivait dans son monde d'inquiétude et de paranoïa.

Jael lui rendait visite, discutait avec lui mais certaines images évocatrices de la faune et de la flore du Bulb lui étaient difficiles à recevoir. C'était une fille plus fragile qu'elle n'en avait l'air malgré les années terribles qu'elle avait connues. Désormais, elle se protégeait de ces souvenirs odieux par une sorte d'infantilisation de son caractère, ne se consacrait qu'à son amour excessif pour Lien Rag.

— Vous pourriez concevoir une série d'émissions pour les télévisions, lui dit-elle un jour. Je pense que les Terriens devraient savoir ce qu'était ce satellite qui conditionnait notre vie depuis si longtemps. J'ai du mal à admettre qu'il était commandé depuis la Terre par les Aiguilleurs, surtout par ce Palaga, pour maintenir la cohésion des poussières lunaires, empêcher le Soleil de briller et de faire fondre les glaces.

— Personne ne me croira, répondait-il en souriant, comme vous-même qui avez du mal à admettre cette réalité.

— Et d'ailleurs les émetteurs de télévision disparaîtront, comme disparaissent ceux de la radio. On n'a jamais réussi à communiquer sur de longues distances avec les ondes. Il paraît que les Néo-Catholiques, du moins les membres de la

hiérarchie, peuvent échanger des messages d'un bout de la Terre à l'autre.

— On le disait avant que je ne quitte la Terre pour ce satellite vivant.

Depuis quelque temps elle souhaitait lui poser des questions précises. Elle finit par s'étonner qu'il soit revenu une première fois à Concrete Station et se soit à nouveau enfui dans une navette pour retourner dans le Bulb.

— J'ai d'un seul coup découvert mon infirmité, je n'étais qu'un cul-de-jatte. Là-haut, personne n'y prêtait attention. Il y avait des êtres malformés, ceux que nous appelions les loupés, des garous, des hybrides et aussi des humains, descendants dégénérés des Ophiuchusiens.

— Isaïe, Grathe paraissent normaux et même très intelligents.

— Certains l'étaient, mais abrutis par des superstitions, exploités par des gourous de secte.

— C'est Yeuse et Ann Suba qui vous accueillirent lorsque vous et Lien retournâtes sur Terre ?

— Non, c'étaient Farnelle et Ann Suba seulement. Yeuse était alors à NYST et dirigeait la Panaméricaine.

Jael parut peu satisfaite de cette précision et il

comprit qu'elle était jalouse de Yeuse, que jamais Lien Rag ne lui avait clairement dit qui les attendait à Concrete Station.

— Ces deux silhouettes découvertes après que notre navette se fut posée nous effrayaient. Nous ne les connaissions pas. Farnelle s'est présentée la première en disant qu'elle était une amie de Yeuse. Nous ne comprenions pas ce qu'elles faisaient là. Et puis Kurts... Tiens, c'est vrai que je n'ai pas demandé des nouvelles de Kurts. Vous le connaissez ?

— Très peu, murmura-t-elle, préférant laisser à Lien Rag la cruelle tâche de révéler sa mort.

— Kurts et aussi...

Il se mit à rire.

— Elles croyaient qu'il y avait une femme avec nous. Ce n'était que Gueule-Plate, la chèvre-garou, la nourrice de Kurty. Je suppose qu'elle est toujours avec Kurts et avec l'enfant. Il doit avoir grandi celui-là. Je ne sais pas si je tiens à les rencontrer tout de suite. Il me faudra un temps d'adaptation. Déjà j'évite les deux autres, je préfère voir des gens qui n'ont jamais quitté la Terre. Isaie et Grathe sont nés là-haut et ils vivaient dans une secte horrible qui leur présentait la Terre comme le séjour des Enfers. Ces deux

femmes inconnues nous attendaient avec la locomotive de Kurts, la fameuse Locomotive, et Kurts est entré dans une grande fureur, accusant Farnelle et Ann de l'avoir volée. Si vous aviez assisté à la scène suivante au cours de laquelle la Locomotive poussa un long ululement de joie et de douleur, en reconnaissant son maître après des années d'absence. Il s'est précipité à l'intérieur et la machine a refermé toutes ses issues, nous laissant au-dehors dans le froid. Même Lien Rag, même les femmes. Nous sommes allés nous ravitailler et nous réchauffer à l'intérieur du bâtiment en béton de Concrete Station.

Jael était vraiment avide de tout savoir sur Lien Rag, sur son état, sur ses réactions.

— Ann est une jolie femme encore. Farnelle a un très joli corps même si son visage est ingrat...

— Nous ne pensions guère à la bagatelle, fit Gus, ironique. Sans Kurty, le fils de Kurts, nous serions restés longtemps à nous geler. Mais il avait faim, réclamait sa nounou et celle-ci avait des mamelles prêtes à exploser de trop de lait.

Il précisa, pour la taquiner :

— En fait, elle était hybride elle aussi, avait des seins de femme, de très jolis seins, à l'époque. Je ne sais ce qu'il en est aujourd'hui.

Intriguée, soupçonneuse, elle se hâta de demander des précisions sur cette chèvre-garou aux seins de femme magnifiques et il crut qu'elle en était jalouse, essaya de la convaincre que malgré tout il s'agissait d'un animal. Il n'y avait pas eu à sa connaissance de zoophile parmi eux.

— Vous l'avez vue dernièrement ?

— Non. Vous avez ensuite quitté Concrete Station ?

— Ann Suba apprit à Lien Rag qu'il avait un autre fils, Liensun, et que celui-ci dirigeait une petite compagnie dans le nord de la banquise du Pacifique, créée par des dissidents des Échafaudages, mais il ignorait, bien sûr, tout de ces événements. Oui, je me souviens qu'il a demandé si les deux demi-frères se connaissaient, et Ann Suba a répondu qu'ils s'appréciaient, même si leurs intérêts divergeaient parfois.

— Mais enfin, s'entêta-t-elle, à quel moment Yeuse est entrée en scène ? On m'a dit qu'elle était là-bas pour assister au retour de Lien. Et vous me dites que c'étaient deux autres femmes ?

— Yeuse nous a rejoints, fit-il, ne pouvant plus biaiser. Elle savait que Lien revenait sur Terre et s'est débrouillée, malgré ses obligations de présidente de la Panaméricaine et la surveillance

dont elle était l'objet de la part des Aiguilleurs, pour nous rejoindre. Elle nous a contactés par radio. Il y avait seize ans qu'elle attendait ce jour-là. Seize ans.

— Elle était folle de lui mais avait eu de nombreux amants tout de même, lança Jael, furieuse.

À commencer par lui-même. Oui, lui le cul-de-jatte, autrefois, dans cette station maudite où les garous les assaillaient. Il avait fait l'amour avec cette superbe créature. Il croyait voir son corps amputé, son tronc hideux se vautrant sur cette merveille.

— Kurts avait fait un enfant à une fille du satellite ? Une sorte de créature évanescence, m'a-t-on dit. Mais suffisamment en chair et en os pour mettre au monde un bel enfant, Kurty ?

Il savait où elle voulait en venir et aurait préféré qu'elle s'en aille.

— Qui me prouve que Lien n'a pas aussi couché avec une de ces sylphides, hein, et qu'il n'a pas un héritier ?

— Pendant des années Lien Rag a perdu toute conscience du monde qui l'entourait. Il était devenu une plante sans souvenirs, uniquement animé par ses instincts. Je peux vous rassurer là-

dessus. Il n'aurait eu ni la possibilité ni le désir de faire l'amour à une femme.

CHAPITRE IV

Ils avaient survolé Karachi Station et la concentration hallucinante des wagons-mémoires, cette bibliothèque fantastique ayant recueilli les archives manuelles mondiales, en fait des livres, des documents, des rapports, des dossiers imprimés le plus souvent, voire écrits à la main. Cette appellation distinguait le contenu de ces centaines de wagons de celui d'une banale bibliothèque électronique ou médiathèque.

Le Saint-Père Pie XIII observa longuement ce spectacle inoubliable dont il n'avait eu jusque-là que la description orale et quelques mauvais clichés. Ces wagons-mémoires entraient en concurrence directe avec la célèbre bibliothèque de Vatican II et de ses secrets ancestraux. Il n'en avait pas fait part à son entourage mais un temps

il espérait que les dirigeables pourraient marquer là une longue escale, et que sa suite irait fouiller dans ce caravansérail abritant tout ce que l'humanité avait enfanté de bon et de mauvais sous forme écrite.

Mais Mgr de Jérusalem, le commandant de bord de son dirigeable *Vatican Saint-Pierre*, vint le dissuader de ce projet.

— Des cavaliers revêtus de fourrure sont cachés un peu partout avec leurs chevaux et nous guettent, espérant que nous débarquerons. Ils disposent d'un armement sophistiqué et plusieurs portent des lance-missiles dans leur dos. Nous allons devoir manœuvrer brutalement pour prendre de l'altitude tout en effectuant des sortes de zigzags brutaux.

— Dommage, soupira Pie XIII, depuis toujours je rêvais de venir ici m'emparer de documents qui ne devraient jamais tomber dans les mains des habitants de la Terre. Il s'agit de copies, voire d'originaux de ces secrets que nous détenons nous-mêmes.

Le cardinal tressaillit.

— Seigneur Jésus, j'ignorais qu'il existât ici des écrits aussi dangereux pour la religion.

— J'ai autrefois effectué mon missionnariat

dans ces régions. En réalité, j'ai parcouru ces étendues immenses, depuis la banquise de l'océan Indien jusqu'à celle du Pacifique durant des années. Mais je n'ai jamais pu approcher de Karachi Station et de ces wagons-mémoires. Pourtant j'ai usé de subterfuges, de déguisements mais j'ai toujours été trahi et j'ai même failli perdre la vie à un poste frontière.

Vatican Saint-Pierre et les deux autres dirigeables montèrent en flèche vers les nuages épais, et se perdirent dans le brouillard. Quelques missiles explosèrent dans cette masse de gouttelettes en boules irisantes.

Pie XIII se retira dans son bureau, fit venir Mgr Jean de Marie, le cardinal doyen-chef de la Curie, le gouvernement pontifical.

— Ces cavaliers farouches auraient pu nous abattre et malheureusement nous ne disposons pas d'armes assez puissantes pour les combattre.

— Sinon nous aurions pu envoyer quelques gardes qui auraient bien trouvé comment incendier tous ces wagons, répliqua le cardinal qui connaissait bien les obsessions de son Souverain Pontife. Nous pouvons toujours alerter le monastère-forteresse de Muong Station, dans l'ancien Laos. Les moines-soldats y dirigent une

très ancienne communauté catholique. Ils pourraient organiser une expédition pour effectuer cette purification. Mais je doute qu'ils disposent d'un moyen de transport, à moins que la ligne de chemin de fer qui les dessert ne soit encore praticable. Le seul ennui ce sont ces nombreux fleuves impétueux qui font éclater la glace et se répandent à l'infini. Allons-nous conserver le même cap, très Saint-Père ?

— Nous allons en Antarctique. Le Caudillo Hernandez ne sera que trop heureux de nous accueillir là-bas, ne serait-ce que pour redorer son blason et apparaître sous les traits d'un fidèle défenseur de l'Église.

Mais le lendemain matin la nouvelle arriva dans sa brutale sécheresse. Le Caudillo Hernandez avait été tué dans l'attaque de son cargo. D'après les agences qui diffusaient encore des dépêches malgré le réchauffement, Hernandez était tombé dans un piège tendu par le Kid. Ses trois cargos avaient été coulés, son cadavre qui flottait dûment authentifié et des photographies envoyées par railphone. Le pape resta seul pendant une heure pour réfléchir à cette nouvelle qui modifiait tout. Il était certain que la Guilde des Harponneurs, sans son chef autoritaire, ne parviendrait pas à s'imposer comme elle le faisait jusque-là. Les

dirigeables devaient, après un court séjour en Antarctique, s'orienter vers la Patagonie occidentale où les missionnaires de la Sainte-Croix s'étaient réfugiés en grand nombre, depuis que leur installation dans la Dépression Indienne avait été engloutie par la montée des eaux. Leur capitale J.C. Station n'avait pu être sauvée.

Il convoqua Jean de Marie, lui demanda s'il avait toujours des nouvelles de ce diacre Cyril de la Congrégation des Affligés à Vera-Cruz Station.

— Nous avons des vacations régulières avec lui, la prochaine ce soir.

— C'est un Sibérien ? Ancien pope orthodoxe.

— Oui, mais converti au catholicisme et très ardent défenseur de la seule foi. Un illuminé, un visionnaire. En réalité, un personnage douteux mais indispensable en ces périodes mouvementées.

— Pourquoi douteux ?

— Des bruits circulent sur ses mœurs sexuelles. Mais ce n'est pas tout. Les missionnaires de la Compagnie de la Sainte-Croix l'accusent d'avoir fait disparaître trois des leurs débarqués en Patagonie, bien avant que ces mouvements de population ne commencent avec l'augmentation de la température. Cyril craignait qu'ils ne le

supplantent dans cette région où sa renommée s'étend chaque jour davantage. Bien qu'il ne soit que diacre, il dit la messe, administre les sacrements mais il n'y a pas meilleur propagandiste de la religion dans le monde entier. Il est en train de préparer notre venue et notre installation. Les fidèles qu'il enthousiasme nous réserveront un accueil chaleureux et nous pourrons recréer, sur cette pointe extrême de l'Amérique, un nouveau siège pontifical sur un grand territoire.

— Vatican III, ricana le Saint-Père, et puis si nous devons aller ailleurs il n'y a pas de raison de ne pas créer aussi Vatican IV, V...

— Très Saint-Père, c'est forcés et contraints que nous avons quitté l'ancienne Rome. Bien avant le réchauffement ces affreux révolutionnaires harcelaient nos prêtres, nos églises et nous ne comptons plus nos martyrs les plus récents. Ils ont fusillé la présidente de la Transeuropéenne, Floa Sadon, alors qu'elle venait de mourir de maladie. Ils ont tiré sur un cadavre attaché à un poteau d'exécution.

— Nous devons plus tard écarter ce Cyril. Les visionnaires trop populaires sont dangereux.

— Ce sera chose aisée, très Saint-Père,

puisque ses prédictions sont uniquement alimentées par les informations que nous lui fournissons par radio. Il dispose d'un émetteur-récepteur puissant, capable de nous recevoir de n'importe quelle distance. Une fois que nous serons là-bas, il n'aura plus aucune information de notre part et sombrera dans le ridicule.

— Ne trouvez-vous pas surprenant que nous n'ayons plus, depuis des jours et des jours, des nouvelles de Palaga, le Maître Suprême des Aiguilleurs ? À chacune de nos vacances avec lui, son émetteur reste silencieux. Je n'ai pas aimé qu'il fasse son mea-culpa lors d'une de ses entrevues avec Lady Yeuse. Il a trahi nos différents accords secrets. Nous avons renouvelé et amélioré ceux-ci il y a moins d'un an, et il a tout remis en question. Il ne peut être mort puisque, grâce au clonage, il apparaît comme immortel. Selon les circonstances ils se succèdent sans défaillir après des temps plus ou moins longs de pouvoir. Jean de Marie, pensez-vous que Dieu aurait accepté que les papes utilisent ce procédé ?

Le cardinal eut un petit sourire ironique et Pie XIII comprit ce que le chef de la Curie pensait. Au sein de l'Église, même avec la bénédiction divine, il n'aurait pas été possible de conférer l'immortalité par l'entremise du clonage, car dans

le Consistoire, et à plus forte raison dans le Conclave, chacun des princes de l'Église entretenait au plus secret de son cœur l'ambition de s'asseoir un jour sur le trône de Saint-Pierre.

— Nous devons refaire les pleins, essayer d'atteindre ce monastère-forteresse de Muong où nous attendent des wagons-citernes de fuphoc, en voguant à petite vitesse.

Ils ne naviguaient presque jamais à vue mais disposaient de radars extrêmement fiables. Les prêtres spécialisés en électronique avaient pu, grâce aux documents retrouvés dans les fonds secrets de Vatican II, mettre au point des appareils extrêmement performants. Il en était de même pour les émissions de radio et pour la télévision. Le reste de l'humanité ne disposait que de médiocres possibilités dans ces domaines. Les prédécesseurs de Pie XIII avaient interdit que ces techniques soient rendues publiques. L'Église redoutait surtout la télévision. Elle aurait pu s'en servir pour sa propre propagande, mais avait estimé que celles des incrédules et des autres religions leur nuiraient encore plus.

Le pape se disait qu'il allait donc retrouver ce gnome, ce Kid qui avait dirigé la plus puissante Compagnie à une époque. Cet être disgracié était

d'une volonté féroce et avait toujours empêché que le néocatholicisme se répande sur sa concession. Il y avait aussi Lien Rag que le pape, lorsqu'il n'était que frère Pierre, avait rencontré dans diverses périodes et diverses Compagnies, en Transeuropéenne puis dans ces Compagnies inquiétantes en bordure de la banquise et plus tard dans cette station fantôme sur le Cancer Network. C'était très lointain tout ça. Par la suite Lien Rag avait disparu durant de longues années. Tout le monde le croyait mort dans les fameux trains-cimetières qu'une secte, les Éboueurs de la Vie Éternelle, emplissait de cadavres.

La vitesse des dirigeables diminua encore pour économiser le carburant. On avait contacté le monastère-forteresse. Là-bas, tout allait bien, le réchauffement ne causait que des dégâts minimes. Mais le réseau ferré du sud était inutilisable.

— Très Saint-Père, vint lui dire Jean de Marie visiblement consterné, le satellite qui réglementait la répartition des poussières lunaires serait en train de tomber sur la Terre, si ce n'est déjà fait. Les Aiguilleurs n'ont pu empêcher cette catastrophe et, désormais, le Soleil pourra librement griller notre planète.

Ce même jour, le Comité central des

Aiguilleurs entra en communication avec le pape, annonçant la mise à la retraite de Palaga.

CHAPITRE V

Ce train spécial, trois wagons et un tender-citerne énorme, arriva dans la nuit discrètement. Mais Songe qui ne dormait pas l'entendit. Son diesel régulier domina la rumeur qui continuait de monter du Brahmapoutre. Le convoi stoppa sur une voie de garage mais personne n'en descendit. À travers les lames horizontales des volets, des lumières filtraient. Elle fut tout de suite certaine que c'était pour elle que ce convoi venait d'arriver. Elle ne comprenait pas encore vraiment ce que lui voulaient les Aiguilleurs. Elle les avait, modestement, aidés à espionner Charlster et l'Omnium du Pacifique, mais n'était-ce pas une dernière et dérisoire manœuvre, alors que la Terre entière plongeait dans un enfer de chaleur ? Où aller pour éviter de brûler vif ? L'Arctique, l'Antarctique ? Pour

combien de temps ?

Elle se recoucha mais ne put se rendormir. Elle descendit de bonne heure, commanda son petit déjeuner mais se contenta de boire du thé. Il fallait insister pour l'obtenir sans beurre de yak rance.

Au bout de deux heures, personne ne s'étant manifesté, elle se rendit dans le sauna. Les Tibétains apportaient un soin jaloux à ces installations et elle y retrouva son calme et sa lucidité.

Le chef de station Boga vint la chercher dans sa cabine, la conduisit au train spécial où elle fut tout de suite admise dans un salon feutré décoré à l'ancienne, avec des velours et des cuirs. Un serviteur apporta du thé, du café, des liqueurs, des boissons non alcoolisées et un Aiguilleur en grande tenue la rejoignit. Elle le trouva bel homme et sympathique. Il n'avait pas cette morgue inhérente à sa caste.

— Je suis Mil Opérasque, chargé de mission par le Comité central des Aiguilleurs. Nous avons demandé aux représentants de notre corps de vous venir en aide en cas d'ennuis. Le réchauffement est tel qu'on ne peut plus entrer ni sortir de Markett Station, et que là-bas la situation devient

intenable. Nous vous remercions d'avoir présenté ces trois jeunes filles à Liensun Rag. Nous avons besoin d'assurer notre présence auprès du professeur Charlster.

Elle accepta du café, cette denrée fort rare depuis quelque temps. Les Africaniens en produisaient en quantité sous des serres immenses, mais le réchauffement était trop intense, les plants grillaient sur pied. On trouvait un ersatz aromatisé artificiellement.

— Je suis d'un naturel direct et je ne veux pas finasser avec vous. Que voulez-vous savoir ? Je répondrai à vos questions.

— Que vous importe Charlster, n'importe qui peut prévoir le cataclysme en cours.

— Nous aurons besoin de lui pour l'avenir. La situation actuelle se résume en ceci : les poussières lunaires floclent en gros amas, des centaines qui comme des objets spatiaux tournent autour de la Terre mais n'occultent plus le Soleil, ou alors si peu. Certaines régions, comme le nord de l'Europe, sont encore épargnées. Les réseaux y sont praticables à cinquante pour cent. L'obliquité de l'écliptique favorise ces endroits-là.

— Pensez-vous que Charlster pourrait régulariser le climat ? Nous brûlons à cause de la

couche d'ozone inexistante ou presque.

Opérasque sourit, versa un peu d'alcool dans son café et le but doucement.

— Puis-je vous appeler Songe ? Et non voyageuse ? Un terme bien obsolète désormais. Il n'y aura pas de voyageurs pendant un bout de temps, mais nous ne désespérons pas de lancer des réseaux dans l'avenir. En fait, et je suis certain que vous nous approuverez, notre but actuel est de retrouver les conditions climatiques anciennes.

Songe crut avoir très mal compris et fronça ses sourcils.

— Celles d'avant la glaciation, avec des climats tempérés, tropicaux, équatoriens, polaires ?

— Non, voyons, nous voulons que la glaciation reprenne possession de la Terre. Nous voulons rétablir nos réseaux sur toutes les zones au nord, à l'est, à l'ouest, au sud. Nous avons atteint un haut niveau de civilisation grâce au chemin de fer. L'économie, à quelques exceptions près, fonctionnait bien. Vous-même profitez amplement de cet état de fait. Vous êtes très riche, Songe, une des femmes les plus riches de la planète. Vous avez su manœuvrer habilement avec le Consortium, l'Omnium, les Harponneurs, etc.

Vous nous apparaissez comme la personne la plus complète qui puisse devenir notre associée.

— Là encore je suis dans le brouillard.

— Charlster peut, malgré son âge, concevoir une série de satellites qui disperseraient ces amas de poussières. Celles-ci se répandraient à nouveau dans le ciel, voileraient le Soleil et tout recommencerait comme autrefois, quand la Lune explosa. Mais la différence c'est que nous, nous y serons préparés et que très rapidement nous créerons notre Compagnie, une Compagnie unique, mondiale qui s'étendra partout. Nous ne pouvons nous résoudre à renoncer brutalement à ce qui était notre but dans la vie, notre grandeur. On dit que nous formons une caste. C'est vrai. Et dans une caste les règles s'organisent une fois pour toutes, sont immuables. Sortis de la caste nous ne sommes plus rien. Nous sommes les soldats d'une armée, d'un corps d'élite. Nous avons le pouvoir absolu à travers une multitude de Compagnies. Nous n'avons pas réussi à l'étendre sur certaines, par exemple la Compagnie de la Banquise, l'Australienne, la Sibérienne.

— Je comprends que Charlster puisse vous être utile dans l'avenir malgré son âge et ses petites manies séniles. Mais en ce qui me

concerne, je ne vois pas quel serait mon rôle.

— Nous pensons à vous pour l'organisation future de l'économie mondiale. Vous ne serez pas seule mais votre réussite dans ce domaine nous a paru déterminante. Nous aimons votre audace, votre absence de préjugés.

— Vous voulez dire mon cynisme de capitaliste.

Mil Opérasque sourit.

— Mais c'est une grande vertu pour nous autres.

— Vous ne me dites pas la vérité. Je veux bien étudier de nouvelles règles de production, de distribution, ce que vous voudrez, mais je pense que vous voulez surtout utiliser mon réseau de relations. Je suis en termes disons raisonnables avec Tharbin et j'ai même des amis, comme Liensun, Lien Rag, le Kid, etc.

— Vous êtes merveilleuse. Vous ne vous laissez pas duper. Nous aurons besoin de vous à partir du moment où nous essaierons de reconstituer notre monde ancien. Il y aura des résistances car cette entreprise nous prendra au moins vingt ans.

— Peut-être plus. Comment enverrez-vous vos satellites dans le ciel ?

— Songe, voyons, nous disposons de toutes ces techniques. Nos aïeux sont venus de là-haut, de cet énorme satellite qu'on appelait le Bulb et qui vient de s'abîmer dans l'océan Pacifique.

Elle tressaillit. Jusque-là, elle avait espéré que cette étrange machine resterait en orbite, reprendrait peut-être vie pour empêcher ce réchauffement brutal.

— Lien Rag a repêché trois survivants, dont ce Gus qui s'appelle en réalité Lienty Ragus.

— Les Ragus étaient vos principaux adversaires, vos ennemis. Vous les avez combattus férocement.

— Une très vieille incompatibilité d'humeur qui remonte à des siècles, fit-il avec un sourire de loup.

— Ils étaient contre l'Abominable Postulat ?

Cette fois, il ne souriait plus, la fixait froidement et elle regretta ce qu'elle venait de dire. Elle avait voulu lui démontrer qu'elle en savait plus qu'il ne l'estimait.

— Lien Rag raconta ces choses-là quand il revint sur Terre. Du moins à son fils Liensun qui me le répéta, mais nous ne sommes qu'une poignée à avoir entendu parler de ce Postulat.

— Ce Postulat régit notre caste. Comme la

légende du Christ détermine la religion chrétienne. Je vous demanderai de ne plus jamais y faire allusion. Oubliez tout ce que Liensun vous a rapporté des récits de son père.

— Je serai quoi ? Votre ambassadrice ou bien votre agent secret ?

— Nous pensons que vos amis, ceux qui gravitent autour de Liensun, de son père Lien Rag, de Yeuse, de Farnelle finiront par se réunir. C'est une certitude car ils auront besoin de confronter leurs connaissances, leur intelligence pour reconstituer une société nouvelle.

— Ils représenteraient un danger s'ils exposaient aux survivants de ce réchauffement un modèle de société séduisant, à base de démocratie, de solidarité, de respect mutuel.

— Oui, voilà ce qu'ils finiront par créer, hélas.

— Il y a parmi eux des personnalités fortes qui voudront peut-être tout diriger.

— Peut-être mais ils seront forcés de s'entendre, de s'adapter les uns aux autres.

— Comment pouvez-vous être aussi assuré qu'ils se regrouperont et établiront des collectivités ?

— Nous avons nourri nos ordinateurs de milliers de données et la réponse fut toujours la

même. Face à notre projet de retour au statu quo et à la glaciation nouvelle, ils seront nos plus acharnés détracteurs.

CHAPITRE VI

Yeuse revint de sa visite au tombeau de Jdrien très déprimée. Les Roux étaient restés inflexibles lorsqu'elle avait évoqué le sort des gens chassés de chez eux par la hausse de la température. Désormais, ils ne laisseraient personne s'installer dans l'Antarctique. Et pourtant des milliers de réfugiés embarqués sur des cargos, des embarcations de fortune, se dirigeaient vers ce continent austral. Beaucoup de malheureux dans ce nombre, mais aussi des désespérés prêts à tout, des aventuriers décidés à se tailler un royaume dans ces terres glacées.

— Nous aurons une guerre entre les Roux et les réfugiés et je ne suis pas certaine que les Hommes du Froid gagneront cette fois. Ils ne pourront pas utiliser leur tactique précédente,

creuser sous la glace pour approcher des stations. Ils ne disposent pas d'armes meurtrières, de ces armes qui crachent la mort à distance.

— Déjà les Harponneurs ne laisseront pas ces cargos bourrés de monde accoster, dit Reiner, son conseiller de synthèse. Donc tous ceux qui croiront trouver un asile sur ce continent perdu risquent d'y laisser leur vie.

— À moins que les Harponneurs ne s'allient avec les nouveaux venus pour combattre les Roux.

Une radio clandestine de Magellan Station envoyait des messages à peine audibles. Au nom d'un certain professeur X, âme de la résistance contre la Guilde. Les Harponneurs abandonnaient leur conquête, réembarquaient en emportant un butin considérable, véritable bric-à-brac de tout ce qui avait quelque valeur. La mort du Caudillo les désorientait tout en les remplissant de fureur meurtrière. Ils tiraient sur tout ce qui bougeait. Le commentateur suppliait Lady Yeuse de venir à leur secours, ses hydravions mettraient les Harponneurs en déroute, affirmait-il.

— Nous ne pouvons pas nous engager militairement. La puissance des Harponneurs est pratiquement intacte et il suffit qu'un de leurs chefs prenne la tête de ce corps expéditionnaire

pour que leur résistance devienne dangereuse. Nous pourrions éventuellement ravitailler ces populations, essayer de remettre en état cette province. Mais je me refuse à intervenir tout de suite.

Benfield, son chef d'état-major, faisait la grimace. Lui était pour la réunification des deux provinces, l'occidentale et l'orientale qui, autrefois, faisaient partie de la Panaméricaine. Benfield gardait la nostalgie de la grandeur perdue de cette Compagnie, la première dans le monde par sa richesse et sa puissance militaire.

— Notre avenir est vers le sud. Que nous le voulions ou pas. Nous franchirons le détroit de Drake un jour nous aussi, attaquerons les Roux s'il le faut. Aujourd'hui cette perspective nous révolse mais qu'en sera-t-il dans quelques années, peut-être quelques mois, quelques semaines si la ceinture de feu qui déjà menace la ligne de l'équateur s'étend de chaque côté, détruit les zones tropicales et atteint les pays tempérés ?

On apporta un message à Yeuse qui le lut avant d'en faire part à Reiner et à Benfield, ses adjoints principaux :

— Lien Rag se dirige vers ici à bord de son S.I.T., mais ce n'est pas le plus important. Ils se

détournent pour élucider l'origine d'un tsunami qui a fait chavirer un cargo du Consortium. Lien Rag en a ravitaillé plus d'un et maintenant il est un peu à court de fuphoc.

— Espère-t-il en trouver ici, protesta Benfield, alors que nous avons déjà du mal à chasser les éléphants de mer de moins en moins nombreux, pour notre propre consommation ?

— Il ne pourra jamais aborder ici à Punta Arenas, fit Reiner. Cet énorme iceberg à moteur aura du mal à se faufiler parmi ce labyrinthe d'îles et de récifs.

On apportait d'autres informations sur Magellan Station. Il semblait que les Harponneurs aient définitivement abandonné cette province. Mais Yeuse préférait attendre encore un peu avant de se rendre compte sur place.

— Dois-je y aller ? Je n'ai rien à apporter à cette population en détresse.

Dans la journée, on apprit que des habitants de stations du Nord se mettaient en mouvement vers Magellan St., fuyant la chaleur et la boue dont les avalanches énormes submergeaient les cités. D'ailleurs Magellan St. elle-même était dans la fange la plus épaisse, avait-on également appris.

La vie dans Punta Arenas s'organisait tant

bien que mal, mais les dossiers de projets étaient plus nombreux que ceux de réalisations déjà accomplies. Il y avait des éléphants de mer, bien sûr, mais aussi des élevages et depuis longtemps des semences de blé et de sarrasin sélectionnées laissaient espérer des récoltes prochaines. Mais cette dernière capitale de la province ne cessait de grandir. À la périphérie, des bidonvilles se développaient et des milliers de gens survivaient avec des rations dérisoires.

Chiloe, où s'obstinaient quelques centaines de personnes, conservait à tout hasard une garnison et un poste émetteur de radio. Ce fut par lui que transitaient les messages de Lien Rag. Il se plaignait d'une puanteur effroyable qui régnait sur toute une zone du Pacifique. « Nous avons beau faire, nous ne parvenons pas à nous en éloigner. Et cette odeur insupportable accompagnait le tsunami déjà signalé. »

Yeuse lui avait expédié plusieurs mises en garde contre son intention de venir jusqu'à Punta Arenas, mais il ne paraissait pas les avoir reçues ou bien préférait ne pas en faire mention.

— La ferveur religieuse ne cesse de croître, lui dit Reiner qui, en tant qu'adjoint de synthèse, étudiait tous les phénomènes sociologiques.

— C'est tout à fait logique avec ce bouleversement climatique. Les gens ont peur et se réfugient dans la religion, voire la superstition. La même chose dut se produire jadis lorsque la Lune explosa et que le froid se répandit sur la planète.

— Il y aurait des prêcheurs exaltés, des illuminés qui attireraient de grands rassemblements. Je n'aime pas beaucoup ça. Certains annoncent l'Apocalypse.

Yeuse avait d'autres soucis que ces manifestations de fanatiques, et quand elle visitait les confins de la station, la vue de tous ces gens vivant misérablement la consternait. On avait du mal à organiser un système de ravitaillement cohérent et les profiteurs se multipliaient. Elle devrait également faire ce voyage difficile à Magellan où les derniers combats se déroulaient. Contrairement à ce qui avait été annoncé, l'arrière-garde des Harponneurs se cramponnait dans cette station, et les habitants qui avaient apprécié leur présence s'étaient constitués en milices qui se comportaient odieusement.

Parfois, elle rêvait de tout abandonner, de partir elle ne savait trop où. Lacustra City finirait elle-même par disparaître et déjà les

communications avec l'extérieur étaient bien compromises. Seuls les cargos pouvaient aborder cette immense plate-forme en bois. Le niveau de l'océan ne cessant de s'élever elle serait certainement submergée. De plus cette région était envahie par d'épais brouillards qui rendaient la visibilité presque nulle. L'humidité devenait catastrophique pour les organismes humains et pour les mécaniques.

Puis une rumeur étrange circula dans les rues de Punta Arenas. On avait vu des milliers de requins quitter les détroits pour gagner le Pacifique et des informations plus sérieuses, apportées par un cargo du Consortium, en panne dans le Nord, confirmèrent cette étrange nouvelle. L'équipage jurait avoir aperçu des milliers de requins se dirigeant vers le nord-ouest de l'océan.

— Qu'est-ce que cela signifierait ? demanda Yeuse autour d'elle. Que les phoques, les otaries, le poisson se font rares dans nos eaux ?

Ce n'était pas le cas. Au contraire, ces espèces descendaient du Nord pour se réfugier dans les chenaux, les îlots.

— Il paraît que le pape n'est plus à Vatican II, lui annonça Reiner.

— Comment l'avez-vous su ?

— Les petites gens se transmettent la nouvelle de bouche à oreille comme un secret. Ils sont persuadés que le Saint-Père va prochainement débarquer chez nous. Les prophéties se multiplient et on vénère des voyants hallucinés un peu partout.

— Il ne manquerait plus que ce personnage, fit Yeuse en haussant les épaules. Nous avons plus besoin de nourriture que de prêchi-prêcha.

Chaque matin, elle réunissait Reiner et Benfield pour faire le point. Le chef d'état-major dirigeait aussi la police et avait le plus grand mal à contenir des émeutes d'affamés. De grosses quantités de nourriture disparaissaient sans qu'on puisse mettre la main sur des bandes organisées de trafiquants.

— Je suis décidée à me rendre à Magellan Station.

— Il faudra dans ce cas y aller en cargo, dit Benfield, car un hydravion ne saurait se poser sur l'eau où toutes sortes d'épaves flottent, même à bonne distance du rivage. Et la boue interdit toute tentative avec le train normal d'atterrissage. Dois-je préparer un corps expéditionnaire ?

— Jamais de la vie, protesta-t-elle. Quelques hommes armés pour me protéger mais pas plus.

Nous aurions bonne mine, sinon, d'intervenir militairement en sachant que les Harponneurs sont presque tous partis et que ne subsistent que quelques acharnés suicidaires.

Les relais radio fonctionnaient de plus en plus difficilement, faute d'entretien. Yeuse avait toujours veillé à leur maintenance mais désormais renonçait, faute de pièces détachées, et aussi faute de volontaires pour accepter de vivre dans des endroits menacés par la fonte des glaces.

On découvrit qu'une chaloupe de Harponneurs s'était échouée sur un îlot désert. Un commando les encercla mais les huit membres de la Guilde se rendirent sans opposer de résistance. Ils mouraient de faim, racontaient que leur cargo avait coulé en heurtant un iceberg en pleine nuit, et qu'ils étaient certainement les seuls survivants. Ils paraissaient particulièrement heureux de se retrouver ailleurs que dans l'Antarctique, montraient une grande terreur des Roux qui les harcelaient depuis des mois. La mort du Caudillo et leur retrait de Magellan Station avaient achevé de les démoraliser.

— Voulez-vous les voir ? demanda bizarrement Benfield à Yeuse.

— Je ne vois pas où en serait l'intérêt. Nous

les surveillerons un temps, enquêterons pour savoir s'ils n'ont rien à se reprocher là-bas, à Magellan Station, avant de leur rendre la liberté.

— Je vous demandais ça car ils racontent une drôle d'histoire au sujet de Jdrien. Ils disent que les Roux élèvent en secret son fils né durant sa captivité.

CHAPITRE VII

Lien Rag savait le S.I.T. condamné à plus ou moins longue échéance. Les rafistolages, plutôt des bricolages, n'y pourraient rien. Le temps de ces monstres de glace transportant des quantités énormes de fuphoc était terminé. Comme se terminaient certaines formes d'économie, de vie sociale. La ceinture de feu de l'équateur, signalée en certains endroits, finirait par cercler toute la Terre d'une bande infranchissable de plusieurs milliers de kilomètres de largeur. Les eaux où ils naviguaient, même à cette latitude, étaient encore trop chaudes pour son navire de glace.

Il percevait dans son équipage réduit une réprobation muette, à cause de ce détour pour aller récupérer Gus et ses compagnons sur le corps

du Bulb, dévoré par des milliers de requins et en train de couler. Perte de temps, dépense d'un fuphoc de plus en plus rare, séjour prolongé dans une mer trop chaude. Et la vue de ces meutes de squales se débattant dans cet immense cadavre avait frappé les esprits comme un signe annonciateur d'une apocalypse.

Dans le brouillard qui régnait, ils avaient failli aborder ces cargos désarmés, immobilisés faute d'huile, à la merci des courants et des tempêtes. Par moments, les vents se levaient avec une rage jamais connue des humains, balayaient le brouillard et soulevaient des vagues fantastiques.

Jael sa compagne, terrorisée depuis le départ par ce voyage, quittait difficilement sa cabine ou bien allait discuter avec Gus, le rescapé du Bulb. Lui n'avait guère le temps. Il passait de longues heures sur la passerelle avant qu'épuisé il n'aille se jeter sur sa couchette. Par chance il était sérieusement épaulé par Zabel et Gdami, mais eux aussi étaient fatigués, surmenés, comme tous les autres membres de l'équipage. Gdami souffrait de la chaleur.

En réalité, il n'avait pas vraiment le désir de s'entretenir avec Gus, d'évoquer les années passées ensemble là-haut dans l'espace. Si son

cousin Lienty Ragus, autrement dit Gus, ne l'avait pas rejoint dans ce satellite infernal, il n'aurait jamais retrouvé ses esprits. Il était devenu un être stupide, sans mémoire, sans intelligence, un animal livré à ses instincts et encore certains animaux faisaient preuve de discernement, alors que lui, d'après ce que lui en avait dit Gus, pouvait, par exemple, s'empiffrer sans éprouver de satiété.

Il avait l'impression que Gus lui-même le fuyait et fuyait aussi ses compagnons, Grathe et l'étrange Dr Isaie. Ces deux-là étaient moqués par l'équipage qui se doutait de leurs relations particulières. Des siècles de morale étroite imposée par les Aiguilleurs ne pouvaient rendre les gens tolérants du jour au lendemain. Mais il espérait que tout s'arrangerait. Gdami lui-même, métis de Roux, avait eu également des difficultés à se faire accepter, mais désormais personne ne prêtait attention à sa différence physique.

Les nombreux messages envoyés à Yeuse restaient pratiquement sans réponse. Ou bien elles étaient inintelligibles. Parfois, le radio enregistrait quelques mots balbutiés mais le système des transmissions paraissait hors d'usage. Lien Rag avait compris que Yeuse le dissuadait de venir à Chiloe. Elle parlait de Punta Arenas et il ne comprenait pas pourquoi. Le S.I.T. aurait du mal à

se faufiler dans l'entrelacs d'îles pour atteindre ce point extrême du continent américain. Y trouverait-on du fuphoc ? C'était moins que probable. Et ensuite que deviendraient-ils tous alors que le S.I.T. se délabrerait, les abandonnerait, finirait comme un quelconque iceberg avant de fondre dans une mer réchauffée ?

Ils naviguaient souvent à l'aveuglette, à petite allure, et sur la passerelle c'était un silence de mort. On aurait voulu étouffer jusqu'au ronronnement des moteurs, jusqu'aux bruits des respirations pour analyser chaque son. On utilisait la vieille méthode de l'écho sonore car les appareils à ultrasons défaillaient parfois. On craignait les icebergs géants, véritables continents en déplacement, les cargos du Consortium, bien sûr, tous ces cargos immobilisés peut-être à jamais. Tharbin en avait fait fabriquer des centaines, d'une grande fragilité.

La nuit, Lien Rag rêvait d'un solide bateau et c'était toujours l'image de la *Chimère* qui revenait sans cesse, voilier des Simone avec son moteur nucléaire auxiliaire. Un solide bâtiment en aluminium qui naviguait déjà bien avant la glaciation de la Terre. Deux mille ans ? Il ne parvenait pas à y croire. Les Simone ? Au départ un couple voyageant pour son plaisir et qui se

trouva coïncé par la glaciation dans les mers australes, dans la partie que la banquise ne put jamais vraiment conquérir. Une toute petite zone où les descendants de ces oisifs tournèrent en rond en proliférant et en perdant quelques centimètres à chaque génération, par la faute de la consanguinité. Il n'aimait pas évoquer les femmes Simone, ces naines résignées que lui et son équipage avaient dû honorer, troquant leur semence contre du carburant et de la nourriture. Les Simone voulaient améliorer génétiquement leur descendance, et pensaient que ces géants rencontrés par hasard y contribueraient. Lien Rag préférait imaginer que ce n'était qu'un cauchemar. Mais leur voilier, lui, n'était pas le fruit d'un rêve. Pourrait-on un jour fabriquer le même, fuir la nappe de chaleur qui se répandrait pour griller le monde ?

Les capteurs thermiques restaient en alerte avec des températures toujours élevées. Des pans de glace glissaient d'un coup des flancs du navire et chacun redoutait que les fameux capillaires, inoculant leur fluide glacé dans cette structure immense, ne se dénudent. On essayait de colmater, bien sûr, en couche mince, avec une eau dessalée et décantée pour lui faire perdre sa chaleur. Toute une série de manœuvres qui

occupaient les esprits, mais quand on en avait terminé le moral redescendait au plus bas, avec la certitude qu'une heure plus tard, dans la nuit, tout serait à recommencer.

Il prenait quelques minutes pour rendre visite à Isaïe et à Grathe, cherchant à atténuer de la sorte la mauvaise impression qu'ils pouvaient retirer de la tension générale et des moqueries de l'équipage. Ils étaient épuisés, abasourdis, dépaysés. Ils semblaient même regretter le Bulb, ce monde qui avait toujours été le leur. Il les devinait inquiets, désespérés.

Jael, réfugiée dans la cabine qu'elle occupait avec Lien Rag, ne sortait de son angoisse que lorsqu'il venait s'étendre quelques instants sur leur couchette. Elle le déshabillait, lui faisait sa toilette pendant qu'il dormait, n'ayant pas la force de se rendre dans la salle de bains. Elle lui faisait aussi l'amour, du moins il en avait conscience dans son sommeil. En le lavant elle l'excitait et elle l'apaisait tranquillement. Il s'en voulait de mener une vie de somnambule, de réserver toute sa lucidité au seul pilotage du S.I.T., mais leur survie était à ce prix. Zabel était compétente, Gdami aussi mais ils succombaient aussi à la fatigue générale comme les timoniers, les mécaniciens. De plus Gdami devait se régénérer en chambre froide

de longues heures. Zabel, inquiète, finissait par partir à sa recherche craignant qu'il ne succombe à un arrêt cardiaque. Au-dessus de quinze degrés son cœur atteignait deux cents pulsations minute.

Charlster avait-il appris la chute du Bulb ? Il l'avait prévue, en avait suivi la descente, cette série de ricochets sur les couches de l'atmosphère. Gus avait réussi un exploit, en évitant à l'énorme masse longue de cinquante kilomètres de s'enflammer d'un coup, d'exploser. Bien sûr, l'épiderme de l'animal de l'espace avait brûlé mais il s'était posé avec une grande douceur sur l'océan. Sinon les conséquences d'une chute verticale auraient été catastrophiques pour tous les riverains de l'océan Pacifique, même à des milliers de kilomètres. Charlster avait envisagé des vagues d'un ou deux miles de haut, courant à plus de six cents kilomètres à l'heure, et ne perdant qu'un infime pourcentage de leur hauteur et de leur puissance dans cette ruée sauvage. C'était avant que le vieux savant ne découvre avec émotion que le satellite utilisait la très vieille technique du vol planant, faisant de nombreux tours de la Terre pour se rapprocher peu à peu de son point d'impact. Gus était un véritable héros qui désormais intimidait Lien Rag par sa haute stature. Découvrir qu'il était juché en haut de ses

jambes retrouvées lui avait fait un choc étrange. Il n'était pas particulièrement imbu de sa propre personne, mais voir Gus le dominer l'agaçait un brin. Il se demandait si Jael l'aurait visité aussi fréquemment dans sa cabine autrefois, quand il n'était qu'un cul-de-jatte ridicule. Jaloux, il ne savait pas mais troublé, oui.

Quand le brouillard tombait en neige par suite d'un refroidissement de l'air, c'était l'alerte générale, car ce froid annonçait la poussée d'un vent violent venant du pôle Sud et chacun se mobilisait. La neige était pour la visibilité pire que le brouillard.

Ainsi ils aperçurent un de ces cargos du Consortium enfoui sous une épaisse couche blanche, avec ses œuvres vives manchonnées, ses antennes transformées en épouvantails cristallisés et ses marins enveloppés de couvertures agitant frénétiquement les bras. Lien Rag jetait alors des regards suppliants aux indicateurs de jauge, mais raisonnablement il ne pouvait distraire un seul gallon de ses soutes. Ces gens-là mourraient même si la neige cessait, même si la chaleur reprenait ses droits.

Alors il sortait des cartes de l'océan Austral, cherchait en quels endroits sauvegardés de la

chaleur ils pourraient bien trouver refuge un jour. Mais en attendant il fallait atteindre sinon Punta Arenas, du moins Chiloe.

CHAPITRE VIII

Ce long voyage débuta dans un wagon de marchandises de la Transhimalayenne en direction de l'ouest, car il était hors de question de traverser le Brahmapoutre de quelque façon que ce fût. On avait essayé de tendre des câbles au-dessus de gorges étroites proches de Tradum, mais les tentatives d'installer un téléphérique échouèrent. Il fallait donc que Songe prenne son mal en patience et roule nuit et jour vers le Népal, où elle emprunterait une autre branche de ce réseau de montagne pour revenir vers l'est. À Katmandu Station elle ne put poursuivre en train. Elle avait acheté un troupeau de cinquante et un yaks, là-bas à Tangri-Nor, et des tonnes de nourriture, farine, riz, sucre, beurre salé en tonneaux. Quatre bouviers s'occupaient des animaux couchés dans la paille des wagons.

L'Aiguilleur Mil Opérasque avait bien fait les choses, dépensé beaucoup d'or, mais Songe n'envisageait pas cette expédition avec enthousiasme. On l'avait chargée de rejoindre les Échafaudages, dans la Compagnie Tibétaine où un groupe d'anciens Rénovateurs du Soleil se serait réfugié, fuyant le réchauffement.

— Mais je les avais installés dans une petite Compagnie dans le Sud, la Sumba Cie, protesta Songe, lorsque son interlocuteur lui révéla le but de son voyage.

— Certains en sont revenus, comme d'autres de cette colonie Rocky, sur la banquise orientale où des dissidents venus des Échafaudages essayèrent de survivre.

— Beaucoup ont renoncé, et ont suivi Liensun dans ses différentes aventures.

— Charlster avait constitué un groupe d'élèves en astrophysique. Une vingtaine de garçons et surtout de jeunes filles.

Voyant que Songe haussait les épaules avec un sourire entendu, il s'expliqua :

— Oui, nous savons que le vieux lubrique les choisissait surtout pour leur extrême jeunesse et leur beauté, mais n'empêche qu'un groupe, un noyau dur de six à huit jeunes gens des deux sexes,

s'intéressait à son enseignement et à ses recherches. Le vieux savant leur fichait la paix question sexe, flatté de les voir aussi assidus et capables de si grands progrès. Que vous le vouliez ou non Charlster est un vieux fou, mais surtout un génie. Voilà un homme qui tout seul, avec des moyens dérisoires, grâce au calcul, a découvert l'existence de ce satellite géant que nous autres, Aiguilleurs, étions les seuls à connaître ainsi que son rôle dans l'occultation du Soleil. Ce satellite s'est abîmé en mer et nous le regrettons fort. Quand je dis que les Aiguilleurs en connaissaient l'existence et le fonctionnement, j'exagère, car il n'y avait pas plus d'une dizaine de personnes dans le secret. Mais ces initiés avaient toutes les données, toutes les commandes, alors que Charlster n'avait que son cerveau et ses hypothèses. Nous avons très vite suspecté quel diable d'astrophysicien il était voici quarante ans, même s'il s'en défendait. Il avait en mémoire toutes les théories, toutes les découvertes, des plus anciennes aux plus récentes, celles que ses amis effectuaient malgré l'interdiction de cette science, malgré l'impossibilité de scruter le ciel et de disposer de radiotélescope. Nous avons traqué ces gens-là. Charlster nous a échappé plusieurs fois, jusqu'à ce que nous l'enfermions dans un train

pénitentiaire de l'Antarctique.

— Où Liensun alla le délivrer à bord d'un dirigeable.

— Ces six ou huit disciples de Charlster existent encore aujourd'hui et, éventuellement, certains se trouvent aux Échafaudages. S'ils n'y sont pas on doit y trouver des parents, des amis de ces jeunes gens. Vous allez leur apporter un ravitaillement considérable, yaks et nourriture, et vous enregistrerez tout ce qu'ils vous raconteront sur ces disciples de Charlster. Si vous en trouvez un ou plusieurs, ramenez-les avec vous. Faites-leur entrevoir un avenir extraordinaire, et je puis vous assurer que leurs rêves seront largement dépassés par les installations que nous mettrons à leur disposition. Installations scientifiques, bien entendu, mais aussi tout le confort le plus luxueux pour mener une existence merveilleuse.

— Je vous rappelle que tout comme moi ils sont les enfants ou les descendants de Rénovateurs du Soleil, fanatiques pour la plupart.

— Nous le savons, mais le réchauffement leur démontre, sous la forme d'une catastrophe mondiale, ce miracle que leurs parents souhaitaient même au péril de leur vie. De quoi les faire réfléchir. Vous-même avez complètement

changé d'idéologie depuis longtemps, et votre exemple avait convaincu le Collectif Astyasa qui gérait les Échafaudages.

— Est-ce le Maître Suprême Palaga qui a souhaité ce rapprochement entre les savants rénos et les Aiguilleurs ?

— Palaga n'exerce plus aucune fonction. Nous avons constitué une cellule de crise, le Comité central, pour parer au plus pressé, mais aussi pour essayer d'imaginer ce que nous pourrions faire pour reconquérir notre suprématie. Nous ne pouvons nous résoudre à devenir des victimes de ce Soleil combattu des siècles durant.

— Vous aurez les Néo-Catholiques qui redoutent eux aussi ce retour vers une société solaire. Je ne vois pas d'ailleurs comment elle pourra se créer, sur la plupart des terres immergées ou incendiées par l'astre. Vous ne pourrez réaliser votre objectif, si vous y parvenez, que dans de nombreuses années, des dizaines et des dizaines d'années. Les lamas auraient-ils autorisé les ex-Rénos à revenir sur ces Échafaudages et dans ces cavernes qui sont des endroits sacrés ? Ils s'opposaient violemment à notre installation.

— Légalement les Échafaudages ont été

achetés et payés. Les Rénos peuvent les réoccuper. Et puis la Compagnie Tibétaine ne voit pas ce retour d'un mauvais œil, car elle a besoin de cadres pour revitaliser ses recherches et son économie. Vos amis avaient aidé à la construction d'un réseau de téléphériques, pour survoler les épaisses coulées de boue qui engorgeaient les vallées et gênaient la circulation des trains. Ils avaient aussi taillé des corniches à flanc de montagne où circulaient des convois, surtout des trains charbonniers. C'est une monnaie excellente d'échange avec les voisins, ce charbon. Toute cette zone de l'Himalaya n'est pas attaquée par le rayonnement solaire. Les plateaux à cinq mille mètres supportent même bien ce nouveau climat, et les Échafaudages sont en plus installés dans des vallées encaissées.

Lorsqu'elle atteignit Katmandu Station elle était épuisée par une semaine de voyage chaotique. Les bouviers durent montrer les dents et leurs armes pour décourager ces bandes de Dacoïts, les bandits locaux, qui cherchaient à s'emparer des wagons bourrés de marchandises et de yaks. Les Aiguilleurs du coin intervinrent aussi avec une brutalité inouïe, et Songe eut la certitude que trois ou quatre des agresseurs restèrent morts sur les voies. Ils disparurent d'ailleurs sans qu'on

sût ce qu'étaient devenus leurs cadavres. La caravane s'ébranla trois jours plus tard, alors que Songe n'avait pas récupéré toute son énergie. Au début elle voyagea à dos de yak, mais lorsque les précipices apparurent et que les animaux marchèrent sur des sentiers où un mulet n'aurait pu s'accrocher, elle préféra aller à pied. Ce n'était pas la première fois qu'elle effectuait ce genre d'expédition. Depuis le début du réchauffement elle avait déjà dirigé des files de yaks lourdement chargés vers ses anciens compagnons des Échafaudages.

Elle réfléchissait sans cesse aux noms de ces élèves assidus, filles et garçons, que Charlster dédaignait pour ses caprices érotiques mais encourageait dans leurs travaux scientifiques. Elle essayait de se souvenir également de leur sexe, de leurs visages et de leurs caractères. Opérasque se faisait peut-être des illusions sur l'impact de cette offre de vie confortable pour décider ces chercheurs à quitter la Compagnie Tibétaine. Peut-être devrait-on accepter les familles et parfois celles-ci atteignaient un nombre considérable de parents, aïeuls, cousins et alliés.

Malgré leur assurance montagnarde quelques yaks basculèrent dans le vide, dans ces canyons au fond desquels coulaient des affluents futurs du

Brahmapoutre. Une eau sombre, qui atteignait souvent de grandes hauteurs, submergeait en certains endroits les sentiers traditionnels.

Le chef des bouviers, Tho Mi Chon, on disait simplement Tho, lui faisait une cour assidue et commençait d'exercer sur elle un chantage grossier. Des animaux s'écrasaient dans les abîmes, des ballots disparaissaient mystérieusement. Tho marchait à côté d'elle, quand la largeur du chemin le lui permettait, et disposait d'un recueil de photographies pornographiques qui, disait-il, représentaient des scènes sculptées sur d'anciens temples engloutis par la glace et désormais recouverts par la boue. De son doigt il pointait les accouplements, lui demandant si elle faisait ça ou bien ça. Au début elle avait considéré ses questions comme une plaisanterie de gamin, Tho n'avait pas vingt ans, mais il se révélait de plus en plus pressant et désirait plus que tout, plus que de l'or, mettre en pratique ces illustrations.

— Ça, je voudrais bien ça... Et puis aussi ceci.

Le réalisme de Songe s'était compromis dans des relations intimes destinées à lui faciliter un marché, un soutien, à obtenir une faveur. Jamais sans lendemains ennuyeux. Elle commençait de

penser qu'il lui faudrait satisfaire ce garçon avant que l'expédition ne tourne à la catastrophe. Seulement elle redoutait la vantardise innée de Tho qui irait s'en glorifier auprès des bouviers. Elle n'avait pas envie de vivre le cauchemar éventuel d'une file d'hommes excités, attendant leur tour devant sa tente de feutre, le soir à l'étape.

Depuis qu'elle avait décidé, des années auparavant, de sortir les Échafaudages de leur marasme économique et qu'elle avait rejoint China Voksal, puis Markett Station, elle était allée de négociations en compromis, de compromis en concessions. Quand elle perdait sur un point elle se rattrapait sur un autre. Pourquoi ne pas négocier âprement avec Tho et, pour commencer, le convaincre que lui seul avait ses chances auprès d'elle, et qu'elle ne souhaitait pas dispenser ses faveurs aux autres bouviers.

Elle commença par lui faire les yeux doux, par montrer moins d'agacement et de répulsion lorsqu'il mettait sous ses yeux ces enlacements d'hommes et de femmes. Elle joua de la prune, fit des mimiques allumeuses et discuta point par point le programme des nuits à venir.

— Ça ! exigeait Tho.

— Non, je ne veux pas.

— Quoi alors ?

— Ça !

Il sursautait car elle choisissait ce qu'il considérait d'un érotisme audacieux. Elle ne voulait pas tomber enceinte d'un bouvier himalayen et donc refusait la plus biblique des étreintes, montrait sa préférence calculée pour d'autres plus sophistiquées, moins primaires.

— Tu es sûre ? s'étonnait-il.

— Pourquoi tu n'en veux pas ?

Oui, mais il aurait aimé commencer classiquement pour se vanter auprès de ses amis qu'il avait possédé cette jeune femme. Bien sûr, les promesses de Songe le ravissaient, mais elles apparaîtraient comme dérisoires à ses copains. Tous des machos qui ne connaissaient qu'une forme de relations sexuelles avec les femmes.

— Et si tu en parles, si tes copains te disent qu'ils veulent aussi m'approcher, tu le regretteras. Tu ne pourras jamais retourner à Katmandu, mes amis Aiguilleurs te tueront.

Il disait que ces gens-là ne lui faisaient pas peur, qu'ils n'avaient plus de pouvoir dans ces montagnes, mais malgré tout il finit par donner sa parole qu'il serait le seul bénéficiaire des caresses secrètes de Songe.

Dès le lendemain le rythme du convoi retrouva une moyenne élevée, mais Songe se demanda si elle pourrait chaque nuit renouveler la même ardeur imaginative. Tho avait été insatiable. Mais elle ne serait pas fécondée.

CHAPITRE IX

Un soir Jael dit à Lien Rag que Gus, son cousin, paraissait soucieux. Il était sombre, nerveux et contrairement à ses habitudes quittait fréquemment sa cabine pour monter sur le pont. Il se penchait sur l'océan, paraissait vouloir plonger son regard jusqu'au fond.

— Quand je dis soucieux, c'est incorrect car il est angoissé. Et je vois très bien qu'il n'ose pas monter sur la passerelle pour te rencontrer. Je suppose que la présence de Zabel, de Gdami et des membres de l'équipage le gênerait. Ne voudrais-tu pas aller le voir dans sa cabine ?

Lien Rag, allongé sur le lit, fermait déjà les yeux. La journée avait été éprouvante avec des moteurs en panne, des pans entiers de la coque qui s'effondraient dans l'océan. Des masses

considérables de centaines de tonnes. Et, pour couronner le tout, un brouillard de plus en plus épais et des icebergs en rangs serrés qui se détachaient de la banquise antarctique, et que le courant Humboldt entraînait vers l'équateur.

— Tu sais bien que je n'ai pas envie de ressasser ce que nous avons vécu ensemble dans l'espace. Je lui serai toujours reconnaissant de m'avoir soigné là-haut dans le satellite, de m'avoir sorti de cet état bestial où je vivais, mais je lui parlerai plus tard.

— Tu devrais faire un effort, lui conseilla-t-elle.

Depuis la passerelle, le lendemain matin, il vit à plusieurs reprises Gus arriver sur le pont et se pencher par-dessus la rambarde.

— Est-ce que par hasard il serait malade ? demanda Zabel qui était de quart. Je ne crois pas qu'il vomisse.

— Il veut peut-être se suicider, avança Gdami. Il n'est pas heureux avec nous, il a trop vécu là-haut pour s'adapter tout de suite, et nous sommes en train de vivre des heures difficiles. Lui en a connu d'aussi dures et s'il croyait trouver le paradis sur la Terre il s'est bien trompé.

Lorsque Gus réapparut pour la quatrième

fois, Lien Rag décida de le rejoindre, inquiet de la mise en garde du fils de Farnelle. Gus l'entendit venir, se retourna et eut un sourire contraint.

— Quel brouillard, je préfère rentrer dans ma cabine.

— Gus, qu'est-ce qui te préoccupe tant ? Chacun a remarqué tes va-et-vient sur le pont. Nous sommes tous inquiets.

— Oh, juste l'envie de respirer un peu d'air salé.

— Un air dégueulasse, humide qui ronge les poumons, oui. Tu me caches la vérité.

Il ne put le saisir aux épaules car désormais l'ancien cul-de-jatte était plus grand que lui, mais il le serra à hauteur des coudes, l'empêchant de s'en aller.

— Raconte-moi.

— Je ne crois pas que tu aies appris son existence. Il me semble que c'est plus tard que je l'ai entr'aperçu.

Lien Rag l'écarta à bout de bras.

— Oh, que veux-tu dire ? Je ne comprends rien à ce que tu as entr'aperçu et que moi je n'aurais pas vu.

— L'Œil. Tu as entendu parler de l'Œil ?

Lien fronçait les sourcils. Il lui semblait avoir déjà entendu évoquer quelque chose de semblable.

— Quel œil ?

— Un œil tout bête mais énorme, avec un regard comme je n'en ai jamais rencontré. Féroce, cannibale. Insoutenable. Tu n'as pas eu comme moi le temps et l'obligation d'étudier l'origine du Bulb, sinon tu aurais appris ce qu'était cette chose, que Bulb, lui, appelait Fomeg. C'est une créature parasitaire extrêmement dangereuse, la plus dangereuse pour les Bulbs, une sorte de méduse qui peut s'introduire dans son organisme sous la forme d'un ovule minuscule et se développer en une monstruosité qui envahirait tout, surtout grâce à ses filaments ou ses tentacules. Les Ophiuchusiens, premiers occupants du Bulb, l'ont baptisé Œil ou Eye. Le Bulb en avait une trouille bleue.

— Le cadavre du Bulb est par cinq, six mille mètres de fond avec tous ses parasites, les loupés et cette faune hallucinante qui le hantait.

— Le Fomeg peut hiberner dans l'espace des siècles. Il se réduit en une sorte de caillou prêt à produire ses ovules à la moindre occasion. C'était dans les mémoires organiques du Bulb ainsi que dans les électroniques. Des hommes ont été

victimes de cette saloperie, des animaux aussi, mais bien sûr, c'est le Bulb son préféré. Il s'arrange pour pénétrer un saus par exemple, en sachant que les Bulbs sont friands de cette grosse saucisse. Dans le saus il incube ses ovules et dès que le Bulb vient croquer sa friandise il est pollué. Notre ami en avait très peur, t'ai-je dit, et je crains que le Fomeg ne ressuscite.

— L'océan n'est pas l'espace, voyons. C'est du liquide.

— Il s'en fout. Un jour il remontera à la surface et essaiera de déposer ses œufs quelque part. Je me reproche de ne pas y avoir songé plus tôt. Il aurait fallu le détruire. Avec une lance à plasma on en vient à bout. Je crains d'avoir laissé un héritage effroyable à la planète. Il y avait Jelly à une époque, qu'est-elle devenue ?

— La chaleur a eu raison d'elle. Elle s'est rétractée de plus en plus et plus personne n'en a entendu parler.

Il lâcha son ami et lui proposa de boire un verre dans le carré. Gus accepta et vida son alcool d'un air soulagé.

— Je ne suis plus moi-même depuis mon retour sur la Terre. Je ne sais comment me comporter. Je ne peux regretter le satellite mais

j'avais avec lui des conversations passionnantes.

— La vie dans le Bulb était une épreuve effroyable. Mille dangers nous menaçaient. Nous étions en butte à une tension intolérable.

Puis, voyant l'expression de Gus, il soupira :

— C'est pas mieux à bord de ce tanker, bien sûr. Il y a moins d'espace, on risque de couler à tout moment. Ces pans de glace qui, d'un coup, s'enfoncent en avalanche dans l'océan, c'est insupportable. La nuit je me relève souvent pour sortir de ma cabine et écouter. Ces plaques ont un bruit soyeux lorsqu'elles se détachent, un bruit parfaitement identifiable.

— Nous allons donc à Punta Arenas m'a dit Jael ?

— Si nous pouvons. L'huile se fait rare. Nous ne recevons que de médiocres messages difficiles à recomposer. Parfois on peut capter du morse, mais toujours en provenance des cargos du Consortium en panne de carburant un peu partout. Le président Tharbin en a fait construire des dizaines, peut-être des centaines au cours des dernières années. Ses chantiers en sortaient jusqu'à deux par mois. Ils sont vulnérables, sommaires. Mal équipés. Un vent de quatre-vingts kilomètres les fait basculer quille en l'air.

D'ailleurs cette quille est trop courte, pas assez lestée.

— Tu ne vois plus Yeuse ?

— Non. Depuis Concrete Station nous vivons séparés avec des rencontres flamboyantes au début, mais depuis des mois, des années, plus tranquilles, amicales. Je suis heureux avec Jael, paisible. Je ne regrette rien. Parfois, je crois avoir rêvé une partie de ma vie, non seulement à cause du temps perdu sur le Bulb, mais tout le reste, la Transeuropéenne, la Compagnie de la Banquise, le tunnel de la Panaméricaine et le viaduc du Kid. Il ne restera plus rien de ces ouvrages colossaux. Rien. Jadis on disait que certaines constructions humaines étaient visibles de la Lune. Personne n'en avait apporté la preuve mais on le croyait. Notre civilisation ferroviaire ne laissera rien, absolument rien, même pas un vieux train déglingué si ça continue. Le Soleil grillera tout, fera fondre tout. Tu voulais savoir autre chose sur Yeuse ?

— Non, juste vos relations puisque nous nous dirigeons vers sa nouvelle Compagnie.

— Elle vit seule. Je crois qu'elle aima Jdrien, qu'elle fut bizarrement attirée par Liensun, mon autre fils, mais je n'en sais pas plus.

CHAPITRE X

L'appartement de Charlster avait des apparences d'étuve. Non seulement la chaleur y était élevée mais les vitres des fenêtres ruisselaient à l'extérieur d'un brouillard visqueux. Lacustra City était enfouie dans un épais nuage jaune où les gens se déplaçaient à tâtons, parlaient très fort pour signaler leur approche. Mais comme chacun en faisait autant, toute la ville bruissait d'une rumeur constante. Du côté de la gare la foule ne cessait de croître, de s'énerver dans l'attente d'un convoi hypothétique. On voulait prendre le train, n'importe lequel pour n'importe quelle destination, sans savoir si les rails se prolongeaient jusqu'aux régions les moins atteintes par ce bouleversement climatique.

Alors que la population locale vivait des

instants pathétiques, Charlster se trouvait pleinement heureux de cette situation. Le brouillard ensevelissait son logis dans un cocon agréable, l'isolait en compagnie de ces trois charmantes fillettes. Il avait décidé qu'elles avaient toutes les trois quatorze ans, ce chiffre lui étant un puissant aphrodisiaque. Ensuite il les avait rebaptisées, n'avait pas conservé le souvenir du nom sous lequel elles s'étaient présentées. La blonde était Bébé, la rousse Nana, la brune Lolo. Ces surnoms les faisaient glousser et elles les répétaient en riant, échangeant des clins d'œil qui échappaient totalement au vieux savant. Ou bien il ne voulait pas les voir, comme il refusait de constater qu'elles avaient largement dépassé les unes et les autres ces quatorze ans qu'il leur attribuait. De légères griffures, des attitudes de femmes et non de très jeunes filles auraient dû le ramener à la réalité, mais Charlster voulait vivre dans un rêve érotique permanent. Dès qu'il avait été libéré de ce train pénitentiaire par Liensun, dès qu'aux Échafaudages il fut considéré comme un invité privilégié, il avait rapidement organisé sa nouvelle vie, et si une bonne partie était consacrée à la recherche scientifique et particulièrement à l'astrophysique, de longues heures s'écoulaient en compagnie de petites élèves aux corps frais. Des

Échafaudages, il était passé chez les bonzes rénovateurs qui avaient encouragé sa dépravation et l'avaient entouré d'élèves très complaisantes. Tout avait failli se gâcher ici, à Lacustra, quand la dernière de ses amies l'avait brutalement quitté. Ann Suba, qui participait à ses travaux, puritaine insupportable, lui refusait le commerce de gentilles fillettes. Liensun l'aurait bien aidé mais il se pliait aux diktats de cette physicienne redoutable. Alors il avait longuement boudé jusqu'au moment où ces trois merveilles avaient fait irruption dans sa vie.

Non seulement elles le caressaient suavement, mais elles le dorlotaient constamment, lui cuisinaient des petits plats savoureux, le baignaient comme un enfant, le pomponnaient pour le ragaillardir. Ils vivaient donc dans un nid douillet, peut-être surchauffé par la température extérieure, mais ne cherchaient pas à s'en plaindre. L'ennui était ces missions que Charlster devait effectuer avec Liensun, Ann Suba à bord d'un hydravion qui essayait d'atteindre le haut de cette épaisse couche de nuages. Il évaluait celle-ci à plus de vingt kilomètres. Il rechignait de plus en plus au moment de quitter ces trois petites merveilles, mais son enthousiasme de scientifique reprenait vite et il en oubliait momentanément

celles qu'il appelait ses gamines. Ses découvertes minaient son moral et celui de ses compagnons, car il craignait que la couche des nuages ne s'accroisse. Il espérait que les poussières lunaires ne se disperseraient pas aussi rapidement que prévu, qu'elles formeraient dans l'espace d'immenses îles qui tamiseraient le Soleil au-dessus de régions privilégiées.

Les occupants de l'hydravion parvenaient à photographier le ciel en se maintenant à fleur de la couche, utilisant les brumes comme filtres. Les Rénos des Échafaudages avaient promis de leur envoyer un télescope électronique, qui avait été expédié depuis la petite Sumba Company où la plupart des résidents des Échafaudages s'étaient installés, dans le Sud. Ils avaient bien mal choisi le moment de quitter les hauts plateaux tibétains, les pauvres, car la Sumba était très exposée aux rayonnements solaires. Certains groupes avaient donc décidé de retourner dans la Tibétaine.

Une fois débarqué sur les planchers glissants de Lacustra City, le vieux savant se précipitait chez lui où les trois petites l'accueillaient comme un héros de retour avec sa gloire d'exploits et de triomphe. Elles le fêtaient joyeusement. Elles avaient transformé sa demeure en maison de poupée, jouaient à la dînette, se comportaient en

enfants capricieuses, ce qui l'enchantait. Dès qu'il en franchissait le seuil elles le dépouillaient de ses vêtements gorgés d'humidité, le portaient littéralement dans son bain, le savonnaient avec toutes les coquinerie imaginables. Il exultait. Ensuite elles l'enveloppaient de sa robe de chambre mais lui exigeait d'elles des déguisements bien précis. Toujours obsédé par ses fantasmes de vieux pédophile incorrigible, il les voulait en petites écolières d'une époque révolue et même fort lointaine. Nul ne se souvenait de ce temps, sauf Charlster qui s'était procuré des livres sur l'éducation des enfants au XIX^e siècle, avec des gravures appropriées. Et Bébé, Nana, Lolo se déguisaient donc en sages écolières en bas blancs, en tablier noir. Pour se les procurer Lolo avait dû visiter tous les magasins de la cité et dépenser beaucoup d'argent que Charlster distribuait sans compter. Ces uniformes équivoques avaient coûté trois fois plus que la somme allouée, et il ne s'était pas inquiété de savoir d'où provenait le reste. Il ne remarquait pas non plus que Nana la rousse commandait aux autres. C'était elle qui décidait, prenait les initiatives même dans les moments les plus intimes, elle qui proposait aux deux autres telle corvée plus ou moins érotique, mais le vieux cochon aimait ça. Elles avaient réussi sans peine à

endormir sa vigilance mais elles redoutaient celles des deux autres, Ann Suba, cette bonne femme pétrie de morale qui les méprisait visiblement, tout en les sachant indispensables à la bonne volonté que mettait Charlster dans ses recherches, et Liensun. Lui les effrayait bien plus car sa réputation était grande dans la plupart des Compagnies. On le jugeait roublard, fourbe, intrigant et capable d'une grande brutalité. Lorsque ces deux visiteurs venaient, les trois filles jouaient les idiots qui n'étaient là que pour les cent dollars quotidiens que chacune empochait. Jusque-là Liensun n'avait apparemment eu aucun soupçon.

Pourtant le travail de sape avait commencé dès le premier jour. Les trois filles encensaient le professeur, affirmaient que sa réputation était universelle et qu'il pouvait se présenter n'importe où, certain que les gens lui manifesteraient beaucoup de respect.

— Quel dommage que vous ne puissiez bénéficier d'installations plus importantes, plus modernes, disait l'une lorsqu'il les admettait dans son petit laboratoire.

— Mais je me contente de celle-ci, que voulez-vous, mes enfants, il n'existe plus à l'heure actuelle

de grandes Compagnies capables de m'accueillir et durant des décennies je ne fus qu'un réprouvé, un exilé recherché par toutes les polices, et plus particulièrement par les Aiguilleurs. Ils auraient bien voulu me supprimer, ceux-là.

— Il paraît qu'eux possèdent des laboratoires fantastiques, disait alors Nana. Imaginez le travail que vous auriez pu fournir avec des dizaines d'assistantes, des appareils comme vous n'en avez jamais possédés.

Charlster en restait rêveur, se demandait si dans le fond il ne s'était pas trompé de destinée en suivant cette idéologie des Rénovateurs du Soleil. Surtout lorsqu'il découvrait les ravages que le retour de cet astre provoquait autour de lui. Peut-être aurait-il pu conclure une sorte de compromis avec les Aiguilleurs, leur présenter comme inéluctable le réveil du Soleil, mais en leur proposant d'étudier avec eux un retour très lent s'étendant sur des années, des décennies. Mais dès qu'il avait soupçonné la présence d'un corps céleste artificiel qui était peut-être le premier obstacle à un réchauffement, il était devenu l'ennemi numéro un. Au départ ce n'était qu'une hypothèse, presque un canular qu'il avait émis devant d'éminents confrères. Ces derniers l'avaient pris pour un plaisantin mais un petit

nombre s'était inquiété, avertissant les Aiguilleurs de ses divagations.

— En ce moment, les Aiguilleurs n'existent plus, répondit Charlster, et je suis satisfait que leur puissance soit enfin réduite à zéro. Leur caste ne survivra pas à ce bouleversement climatique et ils débarrasseront la planète de leur présence maudite. Sans eux nous aurions pu organiser, avec de grandes précautions, le retour de la lumière et de la chaleur, au lieu d'être forcés à la clandestinité.

Lorsqu'elle se retrouvait seule avec ses compagnes, Charlster étant en mission au-dessus de leurs têtes, Nana ne cachait pas que la conversion du vieux cochon serait difficile.

— Il nous déteste. Il nous hait et, à moins de le kidnapper, je ne vois pas comment parvenir rapidement à un résultat. Or nos dirigeants souhaitent que nous fassions vite. Charlster est déjà âgé et parfois un peu sénile. Mais la Caste a besoin des quelques années, peut-être des quelques mois qui lui restent à vivre pour organiser un plan de sauvetage de la planète.

Dans leur esprit à toutes trois, ce plan de sauvetage ne concernait en rien les populations en train d'être anéanties par le nouveau climat, mais

uniquement la Caste qui ne pourrait recouvrer sa splendeur que dans une seconde période glaciaire.

— Le satellite, qui maintenait la couche de poussières lunaires comme une chape autour de la Terre, vient de s'abîmer dans l'océan Pacifique. Nous ne sommes plus les maîtres absolus du destin de la Terre mais nous pouvons le redevenir. À l'heure actuelle nous ne disposons pas d'un scientifique de la carrure de Charlster. Lui seul peut refaire ce qui a été détruit. Lui seul en connaît assez pour proposer la construction d'un système qui régentera à nouveau les poussières aujourd'hui agglutinées. Ses amis les Rénovateurs avaient jadis, nous n'étions même pas nées, réussi à pratiquer une lucarne dans le ciel croûteux qui alors enveloppait la planète. Avec un appareil bricolé, une quincaillerie incroyable, mais ça marchait. Charlster serait capable de renouveler l'expérience à l'envers, du moins de créer une école, une université où des condisciples, parmi les plus distingués de nos chercheurs, redeviendraient ses élèves.

— De quoi faire enfler son ego et rendre son narcissisme insupportable, remarqua Bébé. Déjà qu'il se prend pour le roi du monde comme savant.

— Et comme le meilleur des séducteurs

lorsqu'il réussit à bander de quelques centimètres, fit Lolo.

Elles ne pouffaient pas. Ces manières graveleuses étaient juste destinées à Charlster ou éventuellement à ses amis, pour les convaincre qu'elles n'étaient que de pauvres filles mal embouchées, de véritables prostituées ramassées par Songe dans un quartier louche.

— Quelle tactique adopter ? Nous pensions qu'en le flattant nous lui deviendrions indispensables et pourrions le convaincre de rejoindre notre caste.

— Nous allons y réfléchir. Je pense que désormais nous devons nous abstenir de parler des Aiguilleurs. Nous allons peu à peu l'inquiéter en lui faisant comprendre que nous allons repartir car la situation ici, à Lacustra City, devient dangereuse. Nous laisserons entendre que nous voulons nous réfugier dans des lieux moins exposés. Il faut que nous nous rendions encore plus indispensables pour le convaincre de nous suivre et de garder le secret sur nos préparatifs de fuite.

— Comment se rendre encore plus indispensables ? soupira Lolo. Tu ne trouves pas que nous en faisons beaucoup ? Nous sommes

spécialistes en coucherie diverses, mais avec ce vieux fou on est déjà allées très loin.

CHAPITRE XI

Le chasseur de rennes, Alma, séjournait désormais dans une vallée à proximité du Mausolée où reposaient Jdrien, le messie des Roux, Jdrou sa mère et Jdriele le clone de son père. Alma bénéficiait d'une récente tolérance de la part des Hommes du Froid et à l'heure actuelle il était le seul Homme du Chaud à pouvoir vivre dans ces régions sud polaires. Il était venu en aide à Jdriele quand celui-ci, avec une obstination mystérieuse, était parti à la recherche du cadavre de Jdrien, l'avait trouvé, avait voulu le ramener chez les siens. Alma l'avait aidé dans la mesure où le vieil entêté acceptait ses services. Il lui avait offert une peau de loup rouge, ce Loup Rouge qui appartenait au Panthéon des dieux roux et, depuis, il était admis par les tribus. Son nom était connu de tous et on acceptait sa présence, mais il

n'entretenait pas de véritables rapports avec les Hommes du Froid. Il leur échangeait des rennes contre d'autres produits, des renseignements sur les endroits où les lichens proliféraient. Il y conduisait son troupeau qui y trouvait une abondante nourriture.

Il se rendait sur les tombeaux et s'attardait plus longtemps auprès de celui de Jdriele. Il avait admiré sa folie, son courage. Abîmé par l'âge et la vie rude, Jdriele avait parcouru d'énormes distances pour traîner, sur la fameuse peau de loup, le corps de Jdrien jusqu'au tombeau de sa mère et Alma ne pouvait oublier cette épopée qu'il avait suivie pas à pas.

Cet homme avait été son ami et il le pleurait encore. Il n'avait pas compris tout de suite la raison de son sacrifice et, encore maintenant, démêlait mal les sentiments du mort. Il n'était qu'un clone fabriqué à partir du véritable père, ce Lien Rag mondialement connu. Jdriele, né d'une manipulation génétique, avait acquis des sentiments paternels profonds et, dans l'idée d'Alma, il était plus digne d'être un père que Lien Rag. Par ailleurs, la légende de Jdrien était faite de sa double nature ; à la fois Homme du Chaud et du Froid il aurait été créé pour rassembler les deux ethnies, pour fusionner les uns et les autres dans

une superbe volonté de tolérance, mais n'avait pas réussi cette mission. Il restait cependant le messie des Roux. Alma se disait qu'un messie est surtout l'envoyé d'un dieu, alors que dans ce cas présent Jdrien n'était que l'envoyé d'un peuple.

Alma connaissait beaucoup de choses sur les Roux et depuis longtemps il avait fini par admettre l'existence de la Voix. Il se doutait, depuis qu'il vivait dans ces zones hostiles, que les Roux qui n'avaient ni chef, ni conseil des anciens devaient malgré tout obéir à quelque chose, mais ce quelque chose n'était pas du domaine de la réalité. Ce n'était autre que la Voix. Le Kid, ancien président de la Compagnie de la Banquise et Lady Yeuse, ex-présidente de la Panaméricaine, avaient eux aussi découvert l'existence de la Voix, lorsqu'ils avaient essayé de parlementer avec les tribus peu de temps après la mort de Jdrien. Ces deux-là désiraient rencontrer les Roux, pour leur faire accepter que des réfugiés, chassés de chez eux par des températures mortelles, s'installent sur ces zones encore froides. Les Roux leur avaient rétorqué que la Voix ne le voulait pas.

— Mais quelle voix ? avait demandé Yeuse.

— La Voix qui vient de nous tous.

Ils l'appelaient donc la Voix cette possibilité,

ce don de se concerter sans parler, seulement mentalement et d'établir à l'unanimité une résolution, une ligne de conduite. Et la guerre contre le Peuple du Chaud qui voulait s'emparer de leur terre avait été décidée ainsi par la Voix, et chacun s'était dès lors employé, sacrifié pour que ce combat aboutisse à une victoire.

Parce qu'il vivait à leur proximité, parce qu'il était curieux de nature, Alma s'était depuis longtemps intéressé à ces primitifs qui pouvaient supporter les plus basses températures sans aucun mal, qui se nourrissaient de phoques et de différents animaux non aquatiques, qui n'avaient nul besoin de feu ou d'abris, juste quelques igloos quand les vents atteignaient des vitesses telles qu'ils pouvaient emporter un homme à des centaines de kilomètres. Alors ils s'enfouissaient dans des igloos à demi enfoncés dans la glace et attendaient le retour au calme. Le feu c'était pour s'éclairer la nuit et permettre de se réunir. Alma était émerveillé par ces Hommes du Froid, répétait que leur présence était une chance inouïe pour un monde saccagé, éperdu, affaibli. Ils étaient un exemple de cohésion et de vie simple.

Les amis de Jdrien, Yeuse, le Kid et plus tard son véritable père, Lien Rag, offraient de nombreux cadeaux, des vivres de toute nature, pas

mal d'alcool, des armes, des livres et même un poste émetteur-récepteur qu'il n'utilisait que pour écouter, s'ils étaient audibles, les bulletins météo. Le personnage de Lien Rag l'intriguait et l'agaçait. Il estimait que cet homme n'avait jamais été d'un grand secours pour son fils Jdrien. En comparaison le Kid, père adoptif, était plus estimable. Il l'avait aimé, protégé et lorsque Jdrien avait trouvé la mort au cours d'une tentative d'évasion des geôles du Caudillo, le Kid n'avait eu qu'une seule obsession, tuer Hernandez, l'assassin de son fils.

De petits groupes de chasseurs roux faisaient étape aux tombeaux et il avait pris l'habitude de leur faire de menus cadeaux. En échange, les plus jeunes acceptaient de raconter leur vie, le faisaient en peu de mots. Les Roux n'étaient jamais prolixes. Alma demandait des nouvelles d'un tel ou d'une telle, de tous ceux qu'il avait rencontrés au cours de ces nombreuses années passées dans l'Antarctique. On lui annonçait souvent des morts, des disparitions. Les glaces pouvaient s'ouvrir et se refermer sur un individu, sur un groupe. Il apprenait aussi les naissances mais accessoirement, car ce rythme normal de la vie laissait ses interlocuteurs insensibles. Ils ne plaignaient ni ne pleuraient vraiment les morts,

n'applaudissaient pas aux nouveau-nés. Ce qui les intéressait, leur paraissait admirable, étaient les exploits de chasseurs et les victoires guerrières contre les Harponneurs. Certains de gagner, ils le proclamaient sans fausse humilité.

Un jour qu'il se trouvait avec un groupe de chasseurs d'ovibos, ces petits bœufs musqués dont on ne savait s'ils étaient ovins ou bovins, un jeune homme, magnifique dans sa fourrure blonde, désigna Jdrien et prononça quelques mots que le chasseur de rennes crut n'avoir pas compris.

— Je me souviens, fit-il un peu retors, que jadis il avait une femme et des enfants mais les Harponneurs les ont tués là-bas au Dépotoir. Il vivait avec les Hommes du Froid. Il était heureux, aimait beaucoup sa famille. Il n'y a pas chez vous d'autres exemples d'une cellule familiale aussi unie.

— Lui a un enfant, insista le jeune homme, mais soudain il perdit son sourire, regarda autour de lui comme s'il venait d'être silencieusement mis en garde. Alma pensa que la Voix de tout le groupe venait de manifester son mécontentement devant tant d'imprudence.

Alma jugea inutile d'insister. Le jeune chasseur se retira dans l'ombre et resta invisible

toute la soirée. Alma ne chercha pas à le retrouver, mais ces quelques mots de confidences le laissaient souvent songeur. Il pensait qu'il n'y avait là rien d'extraordinaire. Jdrien avait certainement fait souvent l'amour avec les femmes rousses.

Ce ne fut que plus tard qu'il en apprit davantage. Une vieille femme, Jdrav, de la tribu du Messie puisque son nom débutait par les trois consonnes JDR se rapportant à ce groupe ethnique, arriva un soir fort épuisée. Il la réconforta, lui donna de la viande de renne crue mais ensuite elle lui demanda de l'alcool. Elle avait quitté sa tribu comme le faisaient souvent les vieux affaiblis, sachant qu'ils ne pourraient pas suivre les déplacements des leurs. On disait que dans une journée les Roux pouvaient franchir des distances considérables sans jamais s'arrêter, jusqu'à trois cents kilomètres et Alma pouvait témoigner de la véracité de cet exploit. Jdrav avait pris le goût de l'alcool et du sucre quand elle travaillait, jadis, sur les verrières ou les coupoles des villes, à l'époque du triomphalisme des Hommes du Chaud. Alma n'en offrait qu'à des anciens, jamais à des jeunes ni à des adultes. Même si ceux-ci insistaient. Il n'était pas là pour gâter leur corps et leur esprit avec des cadeaux empoisonnés, même si lui-même se laissait parfois

aller à une ou deux beuveries solitaires par mois.

Jdrav, comme toutes les Rousses, lui proposa de faire l'amour mais il secoua la tête, lui resservit de la vodka qu'elle avalait en habituée des boissons fortes. Il lui parla des tombeaux si proches, dit que Jdriele avait été son ami. Tout ça elle le savait. Alors il osa lui demander ce qu'était cette histoire d'un enfant qu'aurait eu Jdrien. Elle se mit à rire, tendit son gobelet. Il ne voulait pas la soûler pour la faire parler, n'en versa qu'un doigt.

— Petit messie, dit-elle, petit. Cette fois un Roux.

Enfin un trois quarts de Roux, pensa-t-il d'abord, avant de trouver cette expression sacrilège au regard de l'humanité tout entière, rousse ou non. C'était assez bon pour les petits rennes nés de fécondations diverses par les caribous ou les élans.

— Loin, loin vers Bouche de feu.

Le volcan Érebus, pensa-t-il. Ainsi le jeune chasseur avait failli trahir le secret de tout ce peuple que cette vieille femme usée par la vie venait de lui confier. Il en fut soudain illuminé de bonheur et cette fois il octroya une généreuse ration à sa visiteuse qui, peu après, alla dormir dehors car la chaleur de l'alcool, jointe à celle de sa

cabane igloo, lui devenaient intolérables.

CHAPITRE XII

Le dirigeable de Mil Opérasque survola durant des jours le nord de la Chine. Le réchauffement avait réduit à néant la plupart des réseaux, des stations, la glace fondait avec une rapidité étonnante, surprenant le plus souvent les habitants. Les rails s'incurvaient, se brisaient. Dans de profondes tranchées le délégué Aiguilleur découvrait des convois entiers démantibulés, trains de marchandises surtout mais aussi trains de voyageurs. Quelques survivants, ayant réussi à s'extraire des wagons écrasés et à remonter les parois abruptes des tranchées, agitaient les bras lorsqu'ils apercevaient l'aéronef, mais celui-ci continuait à petite vitesse vers l'est.

La ligne principale qui reliait Lacustra City à China Voksal était déformée, tronçonnée en

quatre ou cinq segments. Certains embranchements pouvaient encore être empruntés. Isolé entre deux coupures, un train intact envoyait des bouffées de fumée. Les voyageurs étaient descendus, allaient et venaient autour des wagons. Eux aussi firent des signes en direction du dirigeable. Ils n'iraient pas plus loin, finiraient par mourir les uns après les autres, ou bien cette portion intacte de glace finirait elle aussi par s'affaisser. Ils avaient cru rejoindre China Voksal mais cette station, déjà en partie détruite par le bombardement de l'Omnium, disparaissait avec la montée des eaux. Le Yang-tseu-kiang débordait en raz de marée violents, et tous ses affluents ravageaient les terres sur des largeurs échappant à l'œil humain. Des flots boueux aux crêtes noires parcouraient les meilleures plaines de l'ancienne Chine. Les effondrements de la couche de glace, épaisse en certains points de plusieurs centaines de mètres, provoquaient des maelströms à l'aspiration énorme. À la jumelle Opérasque apercevait des épaves, surtout des wagons de toute nature tournoyant dans ces entonnoirs. Ce spectacle le démoralisait, lui laissait des doutes sur l'avenir de la Caste. Comment reconstituer un jour cette superbe civilisation ferroviaire qui ceinturerait la planète en

un maillage serré ? On appelait les Compagnies les pieuvres, mais la plupart des gens ignoraient ce qu'était une pieuvre.

— Combien de temps ? se surprit-il à murmurer.

Puis il se retourna, mais aucun membre de l'équipage ne se trouvait à proximité. Les timoniers avaient fort à faire avec les courants ascendants, les vents rabattants. Oui, combien de temps pour retrouver, reconstituer ce qui disparaissait aussi vite dans un fracas intolérable et de nombreuses pertes humaines ? Combien d'Aiguilleurs perdus dans ce bouleversement climatique ? Ils étaient des millions sur toute la Terre, tous recevant directement les ordres du Maître Suprême Palaga, aujourd'hui déchu. Déchu pour trahison, pour avoir renié tout ce qui avait été fait au cours des siècles.

Opérasque ne se faisait aucune illusion sur le groupe qui avait pris sa succession. Il y aurait de cruelles luttes intestines, des meurtres, des coups bas, mais émergerait certainement un homme de caractère qui prendrait le pouvoir et conduirait la Caste vers un renouveau triomphant. Dans combien de décennies, peut-être quatre, plus ? Rassembler les savants capables de réfléchir sur

une nouvelle glaciation, à une nouvelle répartition des poussières lunaires, demanderait déjà beaucoup de temps et de patience. La glaciation ne s'effectuerait pas en un clin d'œil. Il faudrait entre dix et vingt ans pour qu'elle soit totale. On pourrait commencer à construire des réseaux provisoires, mais en tenant compte de l'épaisseur en constante augmentation des couches glacées. Opérasque n'avait que trente ans mais ne croyait pas voir la fin de tous ces efforts gigantesques. Non seulement il fallait recruter des scientifiques de toutes disciplines mais reprendre aussi contact avec les Aiguilleurs survivants, reconstituer le réseau de la Caste, obtenir leur allégeance et leur entière participation. Ils seraient, répartis sur toute la planète, les meilleurs propagandistes de l'ancienne société ferroviaire, entretiendraient le culte du passé avec les souvenirs du bonheur enfui. Les rescapés oublieraient le régime dictatorial des Aiguilleurs pour ne ressasser que les avantages perdus, l'électricité, le chauffage, l'approvisionnement. Avec le cynisme inhérent à tous les Aiguilleurs, il supputait froidement que les plus malheureux de l'ancienne société auraient disparu les premiers dans la tourmente, mais que les nantis ayant su la prévoir se seraient mis à l'abri. Avec eux on pourrait bâtir la Compagnie

universelle. Autant n'en créer qu'une tout de suite, refuser que des myriades de sociétés ne viennent tout gâcher avec leurs prétentions. Une Compagnie et une seule. Il la voyait très puissante, faisant avancer ses rails peu à peu pour la conquête du monde. Sur ces rails des trains lourdement chargés apportaient aux abandonnés le réconfort économique, la lumière, la chaleur, la nourriture. Les foules enthousiastes salueraient ce retour à une civilisation strictement organisée, après des années d'anarchie et de souffrances.

— Nous approchons du terminal lacustre du Consortium, vint lui dire le commandant de bord.

Lorsqu'il avait fallu accepter l'idée de voyager désormais en dirigeable, la protestation révoltée de la Caste fut unanime. Jamais elle n'utiliserait ce type d'appareil, elle qui était vouée depuis toujours au rail. Mais il fallut bien en passer par là, et Opérasque fut l'un des premiers à surmonter cet interdit et sa répugnance. Ses amis, ses collègues lui battirent froid, et certains l'insultèrent de se porter volontaire pour l'école de pilotage que des bonzes venus de China Voksals dirigeaient. Il tint bon, sachant que par ce moyen aérien il pourrait aller et venir à travers le monde. Tharbin était leur nouvel allié depuis que les signes annonciateurs de la catastrophe étaient connus. Les bonzes avaient

été des Rénovateurs en leur temps, mais dès qu'ils se mêlèrent de commerce et de finances, ils abandonnèrent cette vieille idéologie, pour se lancer avec enthousiasme dans les vertiges autrement exaltants de l'économie de marché. Grâce à eux, les Aiguilleurs purent amortir les conséquences du réchauffement, acquérir des dirigeables et même des cargos qui leur seraient utiles dans l'avenir.

Les ambitions de la Caste rejoignaient celles des bonzes du Consortium. Navrés de la ruine de leurs activités commerciales ils regrettaient le temps du rail solidement implanté sur la glace. Désormais, ils mettaient au service des Aiguilleurs tout leur potentiel financier, économique, technique, mais surtout les moyens de transports.

Opérasque allait rencontrer Tharbin, le P.-D.G. du Consortium, dans sa nouvelle installation sur pilotis, terminal lacustre du Consortium à son tour menacé par l'élévation du niveau des eaux. Les Bonzes attendaient avec impatience le moment d'abandonner leur installation pour celle promise par la Caste dans les régions du pôle Nord. Mais le Comité central des Aiguilleurs avait estimé préférable que les bonzes trouvent d'abord asile dans les terres hautes de la Chine, du Nord-Ouest et du Tibet. Opérasque n'était pas sûr de les

convaincre car les bonzes, habitués à une vie douillette, exempte de soucis matériels, étaient devenus impatients de retrouver un abri de grande qualité. La Caste ne pouvait pourvoir à tout, entreprendre des travaux dispendieux. Chacun devrait apprendre à vivre parcimonieusement et à supporter les inconvénients d'une existence désormais appauvrie. Voilà ce qu'il allait essayer de faire comprendre à son interlocuteur, mais il avait choisi de le faire avec prudence. Il projetait une autre mission à laquelle il associerait Tharbin, en espérant que le chef des bonzes serait excessivement flatté d'être ainsi mis dans le secret.

— Le terminal, annonça le chef de bord par haut-parleur.

Sa voix était pleine d'hésitations et Opérasque en comprit la raison. Le terminal était dans l'eau, dans la boue et ses plates-formes de bois, reliées par des passerelles, paraissaient flotter un peu au hasard. Certains ponts s'étaient effondrés et des quartiers entiers partaient à la dérive avec les courants, difficilement retenus par de gros câbles d'acier. Des cargos avaient fort à faire pour rester à l'ancre à proximité. Le Consortium en avait fabriqué des quantités incroyables, économisant sur les structures, les tôles, les moteurs, les équipements. Si bien que ces navires extrêmement

fragiles ne pouvaient résister longtemps aux nouvelles conditions climatiques. Opérasque en dénombrâ une vingtaine échoués sur des plaques de glace, en train de fondre d'ailleurs.

— Il ne reste que trois mâts tripodes pour les accostages, annonça le commandant. Je suppose que le nôtre est celui du milieu où flotte le drapeau du Consortium.

Des épaves de dirigeables dégonflés encombraient de grandes surfaces lacustres. La décrépitude du Consortium ne faisait plus aucun doute. Le chef opérateur des amarrages précisa l'emplacement et commença de donner ses indications d'approche, à cause des courants dominants et des ascendances. Cette eau de fonte s'évaporait assez vite en nuées visibles. Le Soleil, par contre, se cachait sous d'épais nuages, mais il n'y avait pas trace de brouillard, des vents soufflant de l'océan les chassaient.

Le terminal lacustre se trouvait dans une mer intérieure, celle de Po-Haï au sein de l'ancienne mer Jaune. L'endroit avait été bien choisi quand le réchauffement était jusque-là beaucoup plus lent, mais c'était un véritable piège. Les chantiers navals, avec leurs nombreuses cales, avaient en partie disparu et leurs installations, surtout les

ponts transbordeurs et les grues, s'étaient écroulées. Un gâchis lamentable, fulminait Opérasque qui mettait en cause des gens comme Lien Rag, le Kid et tous ceux de l'Omnium. Il y avait aussi ce Lienty Ragus, surnommé Gus, rescapé miraculeux de la mort du Bulb. Les Ragus s'opposaient depuis des siècles aux Aiguilleurs. La lutte commencée à l'intérieur du satellite vivant s'était poursuivie ensuite sur la Terre.

— Bienvenue dans notre malheureuse cité... Je veux dire station, claironna la voix criarde de Tharbin. Je suis heureux de votre arrivée, mon cher ami. Je vous souhaite un amarrage sans problème.

Ce ne fut pas vraiment une partie de plaisir pour crocher le haut du pylône, mais le commandant de bord, un Aiguilleur qui avait été un des meilleurs élèves de l'école de pilotage, réussit à sa troisième tentative. Les vents portants devenaient de plus en plus forts.

— Il y a seulement un an ou deux les dirigeables utilisaient des ancres chauffantes, qui s'enfonçaient profondément dans la glace et permettaient un amarrage efficace. Ensuite des treuils enrroulaient les câbles et le dirigeable pouvait éventuellement se poser en dégonflant ses

ballonnets.

Avec les mâts tripodes il fallait utiliser un ascenseur et déjà mettre le pied sur la plate-forme d'accès. Le vent ballottait l'énorme masse d'un million de mètres cubes comme un jouet d'enfant.

Tharbin, malgré son obésité et sa méfiance pour les efforts physiques, attendait sur cette plate-forme à l'abri d'une verrière. Il était vêtu d'une robe safran marquant ainsi son origine asiatique. Ayant eu un pressentiment Opérasque venait d'endosser son uniforme de maître opérateur de première classe. Ce grade, à l'époque où la Caste était reine absolue des réseaux, lui aurait permis de diriger les installations d'une compagnie comme la Transeuropéenne par exemple. Ils n'avaient été qu'une douzaine nommés à ce poste mais la moitié avait déjà disparu.

Tharbin, avant toute chose, lui offrit de l'alcool de riz et une serviette chaude. Le rituel plus ou moins ancien accentuait leur différence. Ils étaient liés par un pacte et les bonzes gardaient toute leur indépendance. De quoi faire grincer les dents d'Opérasque imbu de sa supériorité. Mais il accepta cette mise au point futée avec un sourire enchanté.

Le palais de Tharbin avait été surélevé par deux fois et ne pourrait plus l'être encore, au risque de basculer dans l'eau. Il tanguait quelque peu malgré son importance, plus de mille mètres carrés. Tous les bonzes du Consortium attendaient dans une vaste salle où un banquet devait être servi. Opérasque ne s'attendait pas à une réception aussi solennelle, et aurait voulu sur-le-champ entreprendre des discussions importantes, mais Tharbin lui présentait ses collaborateurs. Comment retenir tous ces noms compliqués, supporter ces voix criardes aux sonorités souvent brutales ? Il comprit très vite qu'on essayait d'user sa patience en parlotes interminables, en cérémonial pour chaque plat servi et ils étaient nombreux. On ne goûtait qu'une bouchée chaque fois, accompagnée d'un godet d'alcool de riz. Ces gens-là voulaient l'enivrer pour qu'il abandonne son quant-à-soi et révèle la véritable raison de sa venue, mais Opérasque était entraîné à ce genre d'affrontement. En face de lui des sourires chaleureux essayaient de donner le change et les mets étaient délicieux, savoureux. Il avait perdu l'habitude de prendre du plaisir à la nourriture, depuis des mois il allait et venait pour essayer de reconstituer la Caste. Il avait également perdu l'appétit sexuel, et lorsqu'il avait rencontré Songe,

là-bas, à Tangri-Nor, il n'avait pas un instant envisagé qu'ils puissent se retrouver ensemble dans une couchette. Pourtant c'était une jolie femme. Elle ne l'aurait certainement pas découragé s'il lui avait fait la cour.

— Je dois vous faire part d'une chose importante, murmura-t-il à l'oreille de Tharbin. Je dois me rendre sur les lieux mêmes de l'océan où l'énorme satellite se perdit.

CHAPITRE XIII

Les moines-soldats du monastère-forteresse de Muong chantèrent des alléluias toute la nuit et Pie XIII, qui avait très mal dormi dans sa cellule austère, sur un bat-flanc fort dur, les rejoignit avant l'aube pour chanter avec eux. Ils en furent très flattés et c'était ce que voulait le pape. Ce monastère-forteresse, grâce à son implantation, ne serait jamais détruit par la vague torride. Les moines n'avaient jamais accepté les impératifs de constructions de la CANYST, et avaient édifié un établissement en dur, creusé de souterrains profonds qu'ils poursuivaient encore au sein de la montagne du Nord Laos. Pie XIII était certain de posséder là un trésor inestimable où éventuellement il pourrait se réfugier, si l'installation prévue en Patagonie ne pouvait se réaliser. Le visionnaire Cyril, de la Congrégation

des Affligés, ne lui inspirait qu'une confiance mitigée. Les Harponneurs, qu'on disait enfuis loin de cette province, auraient laissé derrière eux non seulement des destructions énormes mais aussi des groupes de partisans armés. Le pape n'avait guère envie d'affronter encore des ennemis et des difficultés matérielles.

Après avoir célébré la messe de l'aube, il prit son petit déjeuner avec le Supérieur général du monastère. Les moines travaillaient dur pour assurer leur ravitaillement, ne dépendaient pas de l'extérieur. Le Supérieur général, frère Paul de Damas, dirigeait son monastère d'une main de fer sans prendre la peine de l'envelopper d'un gant de velours. Les trois cents moines-soldats, les deux cents frères lais et les religieuses obéissaient au doigt et à l'œil. Le monastère aurait pu affronter une armée de dix mille soldats et supporter un siège de plusieurs années. Des wagons-citernes remplis de fuphoc étaient entreposés dans l'immense garage souterrain. Les trois dirigeables avaient pu se poser au sol où des amarrages solides les maintenaient. Les pleins seraient refaits.

— Très Saint-Père, nous avons appris par des frères en mission dans l'immensité de l'ancienne Chine que l'envoyé des Aiguilleurs auprès du

Consortium est un certain Opérasque, un maître opérateur de première classe, c'est dire l'importance de son voyage. En Compagnie Tibétaine il a rencontré une certaine Songe, ancienne Rénovatrice du Soleil. Cette jeune femme, fort habile dans les affaires, s'était énormément enrichie mais a dû tout abandonner à Markett Station. Il semble qu'Opérasque l'ait chargée d'une mission dans les anciens Échafaudages, au pays des lamas bouddhistes. Et cet Aiguilleur se trouve au terminal lacustre du Consortium, dans la mer de Po-Haï.

— Il y a accord sous roche avec les Aiguilleurs. Il était à prévoir que la Caste ne renoncerait pas aussi facilement à son pouvoir.

— La perte du satellite me paraît irrémédiable, dit frère Paul qui mangeait très peu, obligeant le pape à en faire autant, alors qu'il était doté d'un appétit féroce. Que peuvent les Aiguilleurs contre la volonté divine de bouleverser la Terre ? N'est-ce pas le châtiment de Dieu que nous sommes en train de vivre ?

Le pape, lorsqu'il n'était que frère Pierre, missionnaire, aurait eu le même discours dans ses prêches, mais sa qualité de Souverain Pontife l'amenait à plus de lucidité, à faire la part du

spirituel et du réel. Il était assez versé dans les sciences pour savoir que la catastrophe venait de la chute de ce satellite qui, depuis des années, donnait déjà des signes d'épuisement. Dieu avait-il voulu rayer de la carte la société ferroviaire ? Pie XIII ne le pensait pas car le néo-catholicisme était alors parvenu à un haut niveau d'influence. Les fidèles avaient été multipliés par dix en une génération, et les églises, cathédrales, basiliques s'élevaient là où jadis triomphaient d'autres religions.

Il calculait dans quelle mesure il devait mettre frère Paul de Damas dans la confiance et lui révéler que lui-même envisageait une forte alliance avec les Aiguilleurs. Les pourparlers, qui avaient commencé bien avant que le Maître Suprême Palaga ne disparaisse ou ne soit mis à la retraite, venaient de reprendre par radio avec cet Opérasque. Le pape espérait que les discussions se poursuivraient mais il ignorait comment les Aiguilleurs envisageaient de reprendre en main les destinées du globe.

— Très Saint-Père, nous disposons de relais-radio avec la Tibétaine, car c'est tout un chapelet de petites communautés catholiques qui s'étire jusque là-bas. Cette Songe voyage en ce moment, avec des yaks lourdement chargés, vers le pays des

lamas où elle arrivera dans une semaine. Nous saurons alors ce qu'elle vient faire dans les Échafaudages qu'elle quitta pour ne plus y revenir, disait-elle. Nous savons aussi que cet Aiguilleur rencontre Tharbin pour une mission bien précise, mais nous ignorons de quoi il s'agit. Nous aurons certainement des informations dans les jours à venir.

— Toujours grâce à vos chapelets de communautés égrenées sur de longues distances ? murmura le pape avec un sourire ironique. Je vois que vous avez mis la haute main sur nombre de nos croyants. N'était-ce pas le rôle de l'archevêque de China Voksal jusqu'à ce que la cité soit ruinée ?

— Monseigneur Kroura avait préféré quitter la cité bien avant le bombardement par les hydravions de l'Omnium du Pacifique, bien avant aussi la montée des eaux. Nous ignorons ce qu'est devenu le prélat.

— N'aurait-il pas dû se réfugier ici, chez vous ?

— Monseigneur Kroura ne nous aimait pas, osa annoncer le supérieur général. Ce titre de général s'attachait à la garnison des trois cents moines-soldats, lesquels, déjà encadrés par la discipline religieuse, devaient aussi subir celle

d'une armée sans états d'âme. Il y avait quatre escadrons de soixante-quinze hommes et chaque escadron se divisait en cinq pelotons. L'armement était impressionnant, bien qu'une partie, destinée à rouler sur les rails, fût devenue caduque.

— Nous aimerions acheter deux hydravions, déclara frère Paul, sans paraître remarquer le froncement de sourcils du Saint-Père. Nous prévoyons de grands troubles pour très bientôt, des bandes armées qui chercheront à piller, à s'emparer d'endroits comme le monastère, sachant qu'il ne peut être menacé par le nouveau climat.

— La mission des moines-soldats est de défendre la foi où elle se trouve menacée. Vous ne pouvez aller au-delà, mon fils. Vous ne pouvez vous montrer agressif.

— Nous en sommes conscients mais cet endroit sera un centre d'accueil sans précédent si, par la suite, des persécutés cherchaient un asile. Vous n'ignorez pas, très Saint-Père, la mort du Caudillo Hernandez et la déroute des Harponneurs, aussi bien en Patagonie occidentale que dans l'Antarctique où les Roux ont remporté la partie. Nous savons que le Kid de l'ancienne Compagnie de la Banquise et Yeuse, P.-D.G. de la

Panaméricaine, ont essayé de convaincre ces primitifs d'accepter un quota de réfugiés chassés de chez eux par la hausse de la température, mais les Roux sont inflexibles et menacent même tous ceux qui débarqueraient sur ce continent. Savez-vous que, plutôt que de céder aux ultimatus du Caudillo, ils ont choisi de laisser mourir ce Jdrien qu'ils surnommaient pourtant leur messie ?

Le pape comprenait qu'il s'agissait d'une mise en garde à peine voilée. Frère Paul de Damas affirmait sa volonté de diriger une armée prête à des coups de main et refusait de rester sur la défensive. Il lui démontrait que l'Antarctique comme la Patagonie lui étaient interdits, et qu'il devrait se résoudre à revenir ici même, ce que le pape ne souhaitait pas. Le caractère entier de ce frère général l'inquiétait, l'irritait même et il s'arrangea pour en parler discrètement avec Mgr de Jérusalem, le chef de la Curie.

— Nous comprenons mieux l'hostilité de Mgr Kroura, archevêque de China Voksal, murmura le pape. Mais dans les circonstances actuelles je ne peux désavouer frère Paul de Damas sans provoquer des remous ennuyeux, peut-être même une rébellion. Nous n'avons pas besoin d'un schisme à l'heure actuelle, mais d'un endroit pour implanter Vatican III.

CHAPITRE XIV

Farnelle restait mélancolique, indécise sur ce qu'elle devait faire. Lacustra City était visiblement en train de disparaître et nombreux étaient les candidats à l'exil qui s'entassaient au terminal ferroviaire. Les trains y étaient de plus en plus rares et l'on apprenait à chaque instant que tel embranchement n'était plus praticable, que tel réseau venait de s'enfoncer dans la boue.

Lien Rag, après avoir dans un premier temps estimé qu'il ne pouvait reprendre le commandement du *super-ice-tanker*, s'était décidé à le conduire jusqu'à Chiloe. Farnelle attendait son ami Danglov qui s'efforçait de rejoindre Lacustra à la tête d'une flottille de radeaux de bois. Tous ces beaux troncs d'arbres qu'il apportait ne serviraient jamais plus à rien. La

banquise de bois imaginée par Liensun s'en allait par paquets entiers. Un million de mètres carrés, avait-il annoncé triomphalement un jour, mais le lendemain déjà, le délabrement commençait avec le brouillard, épais comme de la gelée, qui attaquait tout, y compris les organismes humains. Les gens toussaient beaucoup, suffoquaient, et les médecins fuyaient les uns après les autres. Il y avait aussi Gdami, son fils métissé de Roux, qui souffrait atrocement de l'élévation de la température. Il avait été admis à l'hôpital, placé en salle réfrigérée mais l'hôpital fut déserté par le personnel soignant. Gdami avait réembarqué avec Lien Rag, Jael et Zabel.

Elle accompagnait Ann Suba et Liensun dans leur expédition vers le sommet de la couche nuageuse haute de vingt kilomètres. Une aventure de plus en plus risquée pour des résultats de plus en plus effrayants. Charlster ne cachait pas l'imminence de la catastrophe avec une désinvolture très amusée. Le vieux libidineux se réjouissait à l'avance de rejoindre le soir son appartement où l'attendaient les trois prostituées, envoyées par Songe pour distraire le vieux savant. Farnelle trouvait ces filles bizarres, ne les aurait pas imaginées dans une maison accueillante de Markett Station comme il y en avait tant, ou bien

recevant en cabine. Étaient-elles vraiment des prostituées professionnelles ou des femmes tentées par la possibilité de gagner un peu d'argent ? Qu'allaient devenir ces dollars qui circulaient encore, mais étaient engloutis par une inflation géante ? Seuls l'or et les bijoux intéressaient encore ceux qui avaient quelque chose à vendre, de la nourriture bien sûr, mais surtout des vêtements imperméables pour se protéger de ce ruissellement continu, et éventuellement des sortes de masques à gaz filtrant cette humidité et apportant aux bronches un air plus sec. D'après les renseignements qu'elle glanait auprès de ses amis, il n'était plus possible de trouver refuge dans le grand Sud, dans l'Antarctique, toutes les missions diplomatiques ayant échoué auprès des Roux. Elle pensait souvent à Yeuse installée à l'extrême sud de la Patagonie, à Punta Arenas. Elle aurait aimé la rejoindre, la seconder dans sa tâche inhumaine consistant à gouverner un pays rétréci, à maintenir une société qui vacillait, risquait de basculer dans l'illégalité, la violence ou le renoncement définitif.

Elle aurait voulu rencontrer le Kid. On ne le voyait plus dans Lacustra, mais il allait et venait de Titan à Euphosia où le professeur Lerys s'occupait

de baleines. Savourait-il l'accomplissement de sa vengeance, maintenant qu'il avait tué le Caudillo Hernandez ? On disait qu'il se recueillait souvent sur la tombe de Jdrien, son fils adoptif tant aimé.

Lorsque Danglov aurait réussi à atteindre Lacustra City, elle lui proposerait de s'occuper ensemble de son cargo *Princess*. Malgré son délabrement, peut-être pourrait-il un jour les conduire loin de ces inquiétantes perspectives.

CHAPITRE XV

Le poste frontière de la Tibétaine fonctionnait toujours et aussi sévèrement que jadis. La Compagnie persistait à vivre comme si le restant du monde ne pataugeait pas dans la glace fondue, ne subissait pas des températures excessives, des tempêtes effroyables et des brouillards épais comme des chapes de laine humide. Les habitants de ces vallées lugubres, ignorées par le Soleil, gardaient depuis toujours une indifférence méprisante envers ceux qui avaient le tort d'habiter dans des régions inférieures, les plaines, les cités sous verrière ou sous coupole. Ils se rendaient tout de même compte que les convois n'arrivaient plus par le seul défilé autrefois accessible et désormais rempli d'une boue solidifiée.

Immobilisée depuis l'aube au poste frontière, Songe découvrait les réseaux de câbles supportant les cabines de téléphérique. Plusieurs voitures suspendues circulaient en convoi. Il y avait des plates-formes, des tombereaux pour le charbon des mines locales.

Tho le bouvier discutait avec les gardes, leur donnait des cigarettes d'opium, des cadeaux. Il devait recevoir, une fois à Evrest Station, dix pour cent de la valeur totale du convoi et, pour encaisser cette prime, il était capable de se prosterner aux pieds des douaniers.

Songe était furieuse contre le chef bouvier pour des raisons très intimes. Pendant des nuits elle avait réussi à détourner ses désirs, grâce à son expérience érotique qu'elle devait à Liensun, l'homme dont elle gardait le regret constant. Tho, d'abord émerveillé, il était habitué aux étreintes rapides et brutales, avait fini par se lasser et, profitant de sa fatigue, l'avait à demi violée. Il avait répandu en elle sa semence et elle devenait folle à la pensée d'être enceinte. Elle était décidée à se venger, ne savait pas encore comment et quand. Elle avait besoin de Tho jusqu'à Evrest Station. La conduite des yaks, la maîtrise des autres bouviers exigeaient une poigne d'acier et Tho avait le sens du commandement. Sur

cinquante et une bêtes au départ, il en avait sauvé quarante-trois. Les autres avaient été précipitées dans les abîmes côtoyés, deux avaient dû être abattues pour cause de maladie. Trois avaient mystérieusement disparu, certainement données aux Dacoïts, ces bandits des montagnes qui, disait Tho, les surveillaient et les suivaient depuis des jours. N'empêche que la quantité de marchandises à livrer restait importante.

La jeune femme, trouvant le temps long, s'énerva et grimpa le long de l'escalier de bois très raide, jusqu'à la douane. Au-dessus, en surplomb, menaçant de s'écrouler avec ses poutres de soutien vermoulues, une lamaserie existait depuis toujours. Les eaux usées des moines traçaient de longues rayures sombres et puantes sur la roche d'un blanc gris. Dans le poste elle trouva Tho en train de boire et de rire en compagnie de deux douaniers et d'une douanière très émoustillée et débraillée. Son irruption les contraria visiblement.

— Est-ce que l'ingénieur Fangh est toujours en fonction dans votre compagnie ? demanda-t-elle sèchement.

C'était à tout hasard qu'elle posait cette question. Fangh avait été son amant un temps. Ils s'étaient séparés par la suite, car elle désirait

quitter les Échafaudages pour aller commercer à Markett Station et ravitailler les siens grâce au produit de son entreprise.

Le nom de Fangh eut un effet prodigieux et la fille en uniforme se dressa d'un coup, reboutonna sa veste qu'elle avait dégrafée sur une poitrine généreuse, mal contenue dans une chemise de coton.

— Le président Fangh ?

— Dites-lui par téléphone que Songe vient d'arriver à ce poste et demande à le rencontrer.

— Mais on ne peut déranger ainsi le président de la Compagnie.

Le président de la Compagnie Tibétaine ? L'ingénieur avait créé et dirigé les lignes de téléphériques, amélioré les mines de charbon et maintenant il était le patron de la Compagnie ? Il n'avait pas perdu son temps, avait su profiter des circonstances alors que le monde entier crevait autour de lui. Cet îlot sauvegardé du fait de ses vallées profondes, véritables canyons obscurs, faisait mieux que survivre, il était prospère, comme Songe pouvait en juger à certains signes. Les douaniers par exemple avaient de beaux uniformes, paraissaient bien nourris et, sur la table à laquelle Tho était assis, on voyait de la

viande de yak, des flacons d'alcools de différentes teintes. Jadis la Compagnie était d'une grande pauvreté.

Le chef de poste décrocha le téléphone, dut parlementer avec plusieurs intermédiaires, mais ne put obtenir que le secrétariat du président. Sans prévenir, Songe lui arracha le combiné et, d'une voix sans appel, demanda à parler au président. Elle donna son nom, expliqua qu'elle arrivait par les sentiers de montagne et n'avait pas l'intention de séjourner plus longtemps au poste de douane.

Elle attendit quelques minutes et obtint Fangh.

— Je te croyais enfuie vers le sud, au pôle, comme tous les gens d'en bas. Tu es revenue dans ton pays d'origine ? Retournes-tu aux Échafaudages ? Certains de tes amis s'y sont réinstallés, arrivés du temps où les trains roulaient. Rejoins-moi à Evrest Station. Je dois te parler.

Elle redescendit vers la caravane de yaks. Tho la rejoignit, fou furieux.

— Tu connais ce type, ce président ?

— Depuis longtemps.

— Tu le suçais, lui aussi ?

— Souvent ! fit-elle.

Il faillit la gifler mais les douaniers arrivaient à leur tour, le reste de la garnison au repos se hâtant de remettre de l'ordre dans leur tenue. Une escorte protégerait la caravane en direction de la capitale, tandis que la voyageuse Songe devait prendre le téléphérique un peu plus loin.

— Toi, dit le chef qui tout à l'heure riait avec Tho, toi tu conduis la caravane jusque là-bas et sans perdre de temps.

Il ne badinait plus et Tho rentra sa fureur, invectiva ses bouviers. Les yaks, lentement, se mirent en route. Songe fut conduite à la station du téléphérique. Déjà le chef de gare avait été informé de la venue de cette voyageuse importante et lui avait retenu une cabine, faisant évacuer tous les passagers déjà installés qui protestaient tout haut. Ce n'étaient pas des Tibétains, d'ordinaire résignés, mais des descendants des premiers émigrés venus du Sud.

Ici on continuait d'utiliser les vieilles expressions de politesse, « voyageuse, voyageur », même si le système ferroviaire avait été remplacé par ces téléphériques. En route vers la capitale, elle fut stupéfaite de l'importance prise par les réseaux de câbles, le nombre de rames, de bennes

suspendues qu'elle croisait. Une escorte l'attendait au central d'Evrest Station et ce fut à bord d'une draine électrique qu'elle gagna le palais présidentiel. Ce n'était plus l'entassement de wagons de jadis, mais des constructions en bois imputrescibles achetés dans le Nord. Peut-être au pays de Djoug qui, le premier, s'était doté de plates-formes lacustres et exploitait d'énormes quantités de troncs d'arbres, échoués sur ses rives avec la fonte de la banquise.

Fangh l'attendait dans son bureau. Il avait forcé, mais ça ne lui allait pas trop mal, paraissait fatigué. Il l'embrassa chaleureusement et comme c'était l'heure du repas, l'entraîna vers sa salle à manger privée où le déjeuner était servi.

— Je savais qu'une caravane commandée par une femme se dirigeait vers chez nous. Nous n'avons plus aucun contact avec le reste du monde. Nous avons créé plusieurs centres d'écoutes équipés d'antennes sur les hauteurs, mais nous ne captons que des lambeaux de messages en général. Sauf quelques-uns venant de dirigeables naviguant au-dessus de la Chine, dont dernièrement celui du pape Pie XIII qui essayait de gagner des zones plus clémentes. Il espère s'installer dans l'Antarctique.

— Les Roux sont entrés en guerre contre le Peuple du Chaud et refoulent tous les émigrants.

— Un certain Opérasque a également échangé des messages avec Tharbin du Consortium. Ce dernier vit des jours dramatiques dans son terminal lacustre de la mer Jaune.

Sans attendre, Fangh lui signifia qu'il était au courant des raisons de son séjour et elle n'essaya pas de le détromper. Elle précisa son intention de se rendre aux Échafaudages.

— Un groupe de jeunes s'y est installé. Ils n'ont pu relancer le réacteur nucléaire et se servent d'un alternateur entraîné par une chute d'eau voisine. L'épaisse couche de glace, tout en haut des Échafaudages, est en train de fondre et fournit une force hydraulique suffisante dans une conduite forcée. Ça ne durera pas mais ça leur permet d'effectuer la réparation du réacteur. Ce sont des scientifiques.

— Oui, d'anciens élèves de Charlster.

— Je croyais qu'il les avait entraînés avec lui à China Voksal ou qu'ils étaient partis pour Rocky dans l'Est.

— Ceux-là n'intéressaient pas le vieux savant. Soit ils étaient trop âgés, soit ils ne correspondaient pas à son goût personnel. Mais ce

sont d'excellents chercheurs. Charlster, lui, se trouve à Lacustra City et effectue de nombreux vols ascensionnels à bord d'un hydravion, pour calculer l'épaisseur de la couche nuageuse sur ces régions-là, et surtout celle de l'ozone qui, elle, est déchirée ou absente. Cette région va certainement griller.

— Que viens-tu faire ?

— Leur proposer de travailler sur un projet qui viserait à atténuer les effets mortels du Soleil. Nous sommes tous d'anciens Rénovateurs, mais nous constatons que la réalisation de ce miracle tant attendu, la résurrection du Soleil, est différente de ce que nous espérions.

— Tu travailles pour les Aiguilleurs ? Ils cherchent à reprendre le pouvoir, peut-être au prix d'une nouvelle glaciation ?

Elle ne répondait pas, paraissait apprécier la cuisine qu'elle dégustait.

— Tu aurais dû revenir ici sans t'allier avec la Caste. Tu spécules sur la passion scientifique de ces jeunes chercheurs, en supposant qu'ils n'auront pas d'états d'âme ni de scrupules, pourvu qu'on leur fournisse de bonnes conditions de vie, de travail, des appareils performants, des produits rares. Es-tu vraiment consciente de ce que tu es en

train de faire ?

— Tu vas m'en empêcher ? Toujours aussi moraliste alors ?

— Réponds d'abord à ma question.

Elle raconta ce qui était en train de se passer dans le reste du monde, citait les évaluations de Charlster, cette prévision qu'un seul humain sur cent surmonterait l'épreuve. Dit que les Roux, à moins d'être exterminés jusqu'au dernier, empêcheraient toute installation sur le continent antarctique.

— Je sais tout cela, mais ce n'est pas une raison pour devenir la complice de la Caste. Elle ne veut qu'une chose, dominer le monde. Elle attendra que la population soit donc éliminée à quatre-vingt-dix-neuf pour cent pour recommencer une conquête de la Terre, et cette fois elle ne laissera rien au hasard. Jusqu'à ces derniers temps existaient des contre-pouvoirs qui la titillaient, voire contrecarraient ses projets. Les Rénovateurs du Soleil, qu'ils soient mystiques ou scientifiques, ont lutté contre les Aiguilleurs des décennies durant. Tu descends de ces scientifiques toi-même. Il y eut Lien Rag et tous ses amis, ces aventuriers qui s'en allèrent sur ce satellite diabolique essayer de libérer le Soleil.

— Ce n'est pas une réussite.

— Un retour trop brutal. Il fallait procéder par étapes.

— Je sais que le satellite était malade, ne fonctionnait plus très bien.

— Tu as des détails sur son retour sur Terre ? J'ai comme l'impression qu'Opérasque va chercher à le repêcher.

— Il est au fond du Pacifique par six mille mètres, peut-être plus. On a recueilli trois survivants mais je ne les ai pas rencontrés. Je l'ai appris juste avant de quitter en catastrophe Markett Station.

Il lui versait un vin fabriqué sous serre qui n'avait pas de bouquet, juste la force de l'alcool grâce à la chaptalisation au sucre.

— Les lamas préféraient une terre plongée dans le froid, recouverte de glaces.

— Ils en sont toujours partisans, pensent que le froid purifie. Le chaud corrompt la matière animale et végétale, don de la nature.

— Avec le froid on ne récolte guère.

— Tu détournes la conversation. Tu vas proposer à ces jeunes scientifiques de t'accompagner ? On dit que les Aiguilleurs

installeraient des bases au pôle Nord pour fuir le réchauffement. Je n'ai pas pris de décision à ton sujet. Tu apportes une grosse quantité de marchandises mais tu avais de mauvaises informations sur notre économie. Nous produisons en abondance cette farine, ce riz, cette viande séchée que tes yaks trimbalent depuis des jours. Cette caravane était inutile.

— Elle est destinée à mes amis des Échafaudages.

— Ils ont repris l'élevage des yaks, la cueillette du lichen, mais ils fabriquent aussi de petits appareils astucieux. Ils sont venus ici avec des plaquettes de silicium sur lesquelles ils gravent des semi-conducteurs. Ils nous fournissent donc en matériel électronique et en échange nous les ravitaillons abondamment. Ils achètent aussi du charbon pour chauffer leurs serres, mais je sais qu'ils ont installé des capteurs solaires sur les hauteurs. Toutes les vallées sont à l'ubac. C'est une curiosité locale et la paroi à l'adret est en général inaccessible. Le Soleil reste voilé mais leurs panneaux capteurs sont, paraît-il, extrêmement sensibles à la lumière la plus faible. Je dois t'avouer que je n'aimerais pas les voir partir. Cette colonie est paisible et ces garçons et ces filles se plaisent dans cet univers de recherches intenses.

Le plus dur pour eux sont les tâches matérielles mais ils s'organisent.

— Donc tu m'es hostile.

— Je ne suis pas un dictateur, je suis un président élu et je ne pense qu'au bien-être de la population. Je vais te laisser aller là-bas. Tu discuteras avec eux. Tu verras ce qu'ils te répondent, ce qu'ils décideront. Je crois que nous nous sommes éloignés fortement l'un de l'autre. Tu as été entraînée par l'excitation des affaires, de l'argent gagné facilement et du pouvoir qu'il donnait à l'époque. Cette excitation t'a paru préférable à l'amitié, à la culture et même aux émois d'une vie amoureuse, je suppose.

— Que crois-tu ? se fâcha-t-elle. Que j'ai vécu comme une recluse ? J'ai eu des amants.

— Liensun ?

— Lui et d'autres.

La pensée que Tho l'avait peut-être engrossée la rendit soudain moins agressive. Si elle faisait un jour un gosse, elle choisirait librement son père.

— Je t'ai aimée, dit-il, seulement mes ambitions étaient ici.

— Tu as bien réussi. Je ne pensais pas que les lignes de téléphériques prendraient une telle expansion. Ce sont maintenant de grands convois

qui circulent.

— Nous avons entièrement remplacé le train sauf dans les cités où restent draisines et tramways. Nous n'utilisons plus le mot de station. Ici c'est simplement Evrest.

— Vous dites toujours « voyageur, voyageuse ». De quoi faire plaisir à ces Aiguilleurs que tu détestes.

— C'est vrai. Mais c'est sans importance. Je crois que tu devras attendre demain pour rejoindre les Échafaudages, car nous avons des réparations en cours dans la Vallée des Morts.

— Ne peut-on pas faire le détour par la Vallée heureuse ? demanda-t-elle, avec une douceur d'hypocrisie mesquine.

— Ce sera plus long. En fait, je pensais que nous pourrions dîner encore ensemble ce soir. Discuter encore.

— Dîner seulement ? Discuter ?

— Tu es toujours aussi brutale. Sans nuances.

— Sans féminité insinues-tu ? Je pense surtout à un bon lit, à une salle de bains bien équipée. À Tangri-Nor il n'y avait qu'un sauna et je rêve de baignoire où je risque même de m'endormir. Le voyage fut pénible.

— Veux-tu que je m'occupe du transport de ces marchandises et de ces yaks jusqu'aux Échafaudages ? Le troupeau est presque trop important pour que la colonie puisse l'accueillir en entier. Ils devraient sacrifier trop de temps à la cueillette du lichen, même si celui-ci est abondant depuis que nous disposons de plusieurs fabriques d'herbe.

— Liensun, du temps d'Helmatt, avait relancé la première de ces fabriques, une serre de production perfectionnée. C'était aussi un scientifique, ce Helmatt ? Un dictateur surtout ?

— Il aurait disparu dans l'explosion de cette usine à herbes justement, mais jamais on n'a retrouvé son corps, et ici court une légende comme quoi il aurait échappé à la mort et se serait réfugié dans une caverne, tout en haut d'échafaudages vertigineux et pourris. Les gens d'ici aiment bien les histoires de ce type, et nous avons des équipes de vidéo qui en tournent pas mal chaque année. Elles ont beaucoup de succès. Un mélange de fiction et de légende.

— Tu es sûr que je ne peux emprunter la Vallée des Morts ce soir même ? insista-t-elle avec un sourire ambigu.

— Tu peux téléphoner aux différentes

stations. C'est une ligne principale où l'acheminement du charbon est prioritaire. Les cabines de voyageurs viennent ensuite. Et pour l'instant nous ne pouvons acheminer que le minéral pour nos centrales thermiques.

— Tu peux me montrer ma chambre ?

— Et ta salle de bains ?

Ce fut une femme de chambre qui la conduisit dans son petit appartement. Elle n'avait jamais habité dans un lieu semblable où on se sentait autant en sécurité. Ce n'était pas le grand luxe mais c'était confortable. À Lacustra City, Liensun envisageait d'édifier des hôtels superbes et des immeubles de classe, mais le bouleversement climatique avait tout arrêté.

La femme de chambre lui trouva des vêtements de rechange, des dessous. Elle s'attendait à des articles solides, pratiques et peu élégants et fut surprise qu'on lui apporte des fanfreluches légères de couleur rose.

— On trouve donc ce genre de choses dans les boutiques d'Evrest désormais ?

— Il y a des fabricants, répondit la domestique.

— Mais qu'en pensent les lamas et les croyants ?

La jeune femme parut surprise de cette question.

Visiblement, le puritanisme n'était plus de saison dans la Tibétaine, contrairement à ce que croyaient ses voisins des autres Compagnies.

Lorsqu'elle sortit d'un long bain où elle s'était relaxée, elle revêtit une sorte de sari aux couleurs délicates. Elle aurait bien voulu oublier Tho, ce voyage et toute cette angoisse qui désormais hantait son esprit, la perspective de ces moments équivoques qui s'annonçaient lorsqu'elle serait en compagnie de Fangh. Resteraient-ils sur leur réserve ? Auraient-ils la nostalgie des amours d'antan ? Mais n'y avait-il pas une autre ambiguïté chez elle, plus intéressée ? Satisfaire un président de la Tibétaine au moment où elle s'y trouvait en mission ne serait pas un mauvais calcul. N'avait-elle pas souvent agi ainsi pour la réussite de ses propres ambitions ? Avec le gros Tharbin par exemple, gros poussah essoufflé qu'une caresse habile satisfaisait vite. Et ce regret sentimental qu'elle avait de Liensun, était-il d'une grande sincérité ? N'avait-elle pas souvent mélangé le plaisir et celui plus intéressé de la réussite personnelle ? Il avait fallu ce crétin de bouvier pour la contraindre par la force. Elle ne chercherait pas à se venger de lui, souhaitait

simplement qu'il ne s'attarde pas dans la Tibétaine et retourne au plus vite à Katmandu Station. Qu'elle n'entende plus parler de lui. Sans cet imbécile, l'avenir s'annoncerait de façon moins sombre qu'elle ne l'avait craint.

CHAPITRE XVI

Ce matin-là, Lien Rag ne trouva que Gdami sur la passerelle. Le garçon avait fait bricoler une combinaison réfrigérée qui lui permettait d'affronter la chaleur actuelle durant quelques heures. Lien Rag s'étonna qu'il fût seul, car lui et Zabel ne se quittaient jamais.

— Elle est fatiguée. Sa grossesse.

Lien Rag se trouva égoïste, indifférent. Il savait bien que la jeune femme était enceinte au départ du S.I.T. et le voyage de ce monstre de glace n'en finissait pas. L'accouchement risquait donc de se produire avant d'atteindre Chiloe. Ou pire encore Punta Arenas, comme l'avait laissé entendre Yeuse un jour, si la situation météo devenait insupportable.

Jael aussi désirait un enfant et il n'avait

manifesté ni opposition ni accord. Il laissait le temps filer au hasard, ne voulait plus essayer d'en devenir l'organisateur, ce qui aurait été stupide.

— Un quart de Roux, fit Gdami à voix haute, trahissant ses inquiétudes secrètes. Vous avez déjà rencontré des quarts de Roux ? Les enfants de Jdrien étaient eux des trois quarts ?

Lien Rag ne se souvenait pas de tels enfants métissés mais qu'importait, s'ils pouvaient vivre dans les zones froides.

— Les Roux cent pour cent acceptent-ils les métis, les trois quarts, les quarts, les huitièmes, est-ce que je sais moi ? s'énervait Gdami. J'ai grandi dans l'idée que côté paternel les Hommes du Froid étaient d'une très grande tolérance, des pacifistes, des sortes de philosophes quoi, et voilà qu'ils déclarent la guerre aux Hommes du Chaud, qu'ils font preuve d'une agressivité qu'on ne leur connaissait pas. Pouvez-vous me dire ce qui s'est passé ?

Lien Rag n'y avait pas réfléchi et, dans le cas contraire, ne disposerait pas de connaissances suffisantes pour éclaircir ce mystère.

— Des siècles durant, ils ont trimé pour les hommes du Chaud, grattant la glace sur des verrières pourries, sur des coupoles glissantes,

méprisés par les gens qui en dessous découvriraient offusqués leur nudité, traités comme du bétail, massacrés, chassés. Jdrou, la mère de Jdrien, fut victime de ceux qu'on appelait des chasseurs de Roux en Transeuro. Vous savez ce que je crois, moi ? Qu'à force de bouffer nos ordures, les reliefs de nos repas, les restes de notre gavage merdique quotidien, leurs caractères se sont modifiés. Il doit y avoir dans notre nourriture des éléments porteurs d'agressivité. Dans ce cas, inutile de se scandaliser parce qu'ils sont partis en guerre contre les étrangers, parce qu'ils sont devenus aussi exclusifs, aussi racistes que les Hommes du Chaud.

En abandonnant sa naïveté d'adolescent, Gdami prenait conscience de la dureté impitoyable de leur monde, penchait vers une irritation de révolté. D'ordinaire Zabel était à ses côtés pour le modérer, le calmer, mais une fois seul il se laissait aller, crachait ce qu'il avait sur le cœur. Non loin de là, les deux timoniers de veille ne cachaient pas leur agacement. Lien Rag soupçonnait leurs récriminations propres. Qu'avait-il à se plaindre, ce petit con de demi-Roux privilégié par la vie qu'il menait, protégé par une mère énergique, Farnelle, entouré de types comme Lien Rag, Liensun, de femmes extraordinaires et qui, de plus, avait la

chance de sauter l'une des plus belles, cette Zabel que tout l'équipage guignait avant d'en rêver la nuit en se masturbant dans les couchettes.

Il parcourut le rapport de la nuit sur l'écran de contrôle avant que Gdami et les deux marins n'aillent se reposer.

— Un écho de voilier ? fit-il soudain. Comment pouvez-vous dire que c'était un voilier ?

— Plongez dans la mémoire graphique, lui lança Gdami, toujours sur les nerfs.

La silhouette que Lien Rag amena sur l'écran pouvait être interprétée comme étant celle d'un voilier, mais n'importe quel cargo à hautes superstructures aurait pu également figurer sous ses yeux.

— J'ai déjà vu un voilier, et je vous fiche mon billet que celui-là c'est la *Chimère*, mais il ne fait pas une route parallèle à la nôtre. Il se dirige vers le sud-est-est. Soit un cap de deux cent vingt-cinq.

La relève des deux timoniers arrivait et le quart de nuit quittait la passerelle. Lien Rag effaça l'image du voilier. L'aide cuisinier apportait les plateaux du petit déjeuner. La *Chimère* restait le symbole de son remords le plus préoccupant. D'autres gâchaient ses souvenirs, ses moments de bonheur mais ce qu'il avait dû faire un jour avec

son équipage, pour obtenir du fuphoc et de la viande, l'obsédait plus particulièrement. Pour modifier les handicaps de leur consanguinité, les Simone, les passagers-résidents de ce voilier étrange, leur avaient demandé, à lui et à ses marins, d'engrosser leurs femmes. Ils pensaient enrayer leur dégénérescence, améliorer leur descendance. Il ne se souvenait plus avec combien de femmes Simone il avait couché, sans grande satisfaction d'ailleurs, car elles-mêmes étaient paralysées d'inquiétude, craignaient que la naissance de bébés trop forts ne les fassent mourir. Mais elles se pliaient à la décision communautaire de la famille. Il ne se souvenait plus très bien, mais la corvée, il n'y avait pas d'autres mots possibles, se déroula à plusieurs reprises dans une journée, nuit comprise, et les petites créatures de la *Chimère* étaient intransigeantes. Au départ les Simone souhaitaient qu'Ann Suba vienne vivre avec eux, espérant qu'elle donnerait un petit Simone tous les neuf mois. Lien Rag, furieux, avait failli prendre de force ce fuphoc que ces gnomes marchandaient si âprement. Conseillé par Ann Suba, il avait fait l'autre proposition, démontrant que des dizaines de femmes Simone pourraient être fécondées en quelques jours. Au début, l'équipage, frustré

depuis des semaines et envieux de l'intimité du couple Lien Rag-Ann Suba, avait accepté cette solution avec empressement. Puis la lassitude était venue, toute tentative d'érotiser le rapport étant prohibée avec indignation. Ces femmes refusaient les caresses, les baisers. Certains marins s'en moquaient, mais un certain Niger en avait conclu que les Simone étaient des démons que Dieu leur envoyait pour leur plus grand malheur. Cette idée l'avait tracassé jusqu'à ce qu'il se suicide, bien plus tard.

Est-ce que des enfants étaient nés de ces rapports qu'il avait eus avec ces petites femmes ? Elles n'étaient pas vraiment toutes laides, même si elles avaient de grosses têtes aux traits épais. Nues, certaines étaient très belles, très féminines, attiraient les mains, la bouche. Elles avaient prévenu leur famille que les Papagrandes, comme elles les appelaient, se permettaient des privautés interdites. Sincère, il devait reconnaître que deux ou trois fois il avait pris un plaisir pervers, plus cérébral que physique, à posséder ces filles.

Combien d'enfants exactement, désormais proches de l'adolescence ? Un des marins, Huergo, rêvait ensuite chaque nuit qu'une horde d'enfants à grosses têtes venaient le harceler, essayaient de le frapper, de le tuer, et lui-même en avait fait des

cauchemars longtemps après, malgré la douceur compréhensive d'Ann Suba. Elle-même au début s'était montrée réticente lorsqu'il avait voulu refaire l'amour avec elle, puis comprenant qu'il en avait besoin pour vaincre ses remords et ses obsessions, elle avait joué le grand jeu érotique. Ils avaient donc reçu de l'huile et de la chair de phoque pour continuer leur voyage, mais la *Chimère*, au dernier moment, avait essayé d'aborder leur vedette pour la couper en deux. Ils en avaient réchappé de justesse.

— Commandant, demanda l'un des timoniers, je conserve le cap ou j'en essaie un autre pour sortir de cette purée de pois ?

Lien Rag sursauta, sut que l'homme avait répété trois fois sa question.

CHAPITRE XVII

Comme Opérasque s'étonnait que le Consortium possédât des hydravions, Tharbin, certainement gêné mais soucieux de ne pas perdre la face, répondit qu'ils étaient le produit d'un accord avec Liensun. Mais très vite, alors que leur appareil volait vers l'est-sud-est, il ramena la conversation sur leur préoccupation de l'heure. Des hôteses jolies, aux robes fendues, ne cessaient d'apporter des plateaux de nourriture, de sucreries, d'alcools et de vins fins. L'Aiguilleur comprenait que si l'une de ces filles lui plaisait, il pouvait l'entraîner dans la cabine qui l'attendait à l'arrière de l'appareil. L'expédition durerait deux nuits et trois jours car, pour économiser le fuphoc, on volait seulement à deux cent cinquante kilomètres heure.

L'approvisionnement n'était pas en cause, juste la capacité des réservoirs.

— Comment avez-vous pu situer le point d'impact de ce satellite dans le Pacifique à cent kilomètres près ? demanda Opérasque.

— Grâce à plusieurs faits, les uns tragiques, les autres scientifiques et dus à la maîtrise d'un officier de marine. Les tragiques sont les naufrages de trois cargos retournés par le terrible tsunami qui suivit l'amerrissage. Vous me dites que l'énorme chose plana sur les couches d'air ? Ricocha ? N'empêche que la pénétration dans l'eau fut brutale. Cet officier de marine, donc, sut calculer avec assez de précision et de sang-froid l'épicentre de cette série d'ondes circulaires qui malmenaient le cargo où il était de veille. Malgré ses désirs, son commandant refusa d'aller sur place. Il y eut aussi ces rapports sur une odeur pestilentielle qui se répandait avec les vents. On signala que cette puanteur accompagnait le vent soufflant du sud, ensuite celui du nord-est et enfin un autre plus rare du sud-est. Nos chercheurs réussirent, grâce à ces témoignages, à tracer trois lignes de la propagation de cette pestilence, et les recoupèrent en un point qui confirmait les calculs de l'officier de marine.

Le vol serait long et l'embarquement avait été reporté deux fois à cause d'une avarie de l'appareil et d'un avis de tempête. Le brouillard était de plus en plus épais et la navigation se faisait aux instruments. Tharbin essayait de rassurer son associé, affirmant que les appareils de l'Omnium du Pacifique ne s'aventuraient jamais dans ces parages, et qu'il n'y avait aucune crainte à avoir sur une éventuelle collision. Mais le gros P.-D.G. se gavait peut-être un peu trop de nourriture et de confiseries accompagnées d'alcool, pour prétendre être tout à fait serein.

On dut se poser une première fois car le brouillard était trop dense. L'appareil fut fortement ballotté par les flots et les grincements de la coque n'étaient pas rassurants. On reprit l'air avant la nuit, au large la visibilité fut meilleure.

— Nous avons des bâtiments de pêche, dit soudain Tharbin, qui s'aventurent dans ces parages. L'un d'eux ramena dans ses filets cette étrange créature dont je vous ai parlé. Malheureusement l'équipage pris de terreur obligea le capitaine à la rejeter à la mer. D'après ses descriptions, il s'agissait d'un être hybride, mi-femme mi-truie. Ces imbéciles auraient pu au moins la photographier mais ils n'y songèrent même pas. Sur les indications des témoins, ces

pêcheurs, un dessinateur en fit ce croquis.

Opérasque contempla l'horrible chose, cette femme au derrière de cochon, dotée de six mamelles, au visage boursoufflé mais humain, un air de profonde idiotie. Il ne jugea pas utile de donner des précisions sur l'existence à bord du satellite d'un grand laboratoire de génétique.

— Le cadavre était à demi dévoré par les requins. Croyez-vous trouver sur les lieux quelque chose d'important ?

Opérasque n'en savait rien. Ce qu'il espérait dans un avenir pas trop éloigné, c'était d'amener sur les lieux un matériel capable de repêcher ce qui restait du Bulb dans les profondeurs, avant que la température de l'océan n'empêche toute navigation. Pour l'instant, l'eau était encore supportable avec ses trente degrés. Il ferma les yeux pour ne pas soutenir de conversation mais Tharbin, alors, lui proposa de se retirer dans la petite cabine en compagnie d'une des hôteses, lui conseilla même Khina pour ses qualités de masseuse en tout genre.

— Elle dissipera votre fatigue et vous fera voir les merveilles du rêve.

Opérasque refusa poliment mais garda les yeux fermés. Depuis la veille, il regrettait de ne pas

s'être davantage intéressé à cette Songe. C'était une belle fille, très accommodante certainement. Elle n'avait pu réussir dans le milieu difficile du commerce, surtout dans ces régions où les femmes étaient souvent cloîtrées, sans compromissions physiques. Lorsqu'il l'avait rencontrée elle avait une grande hâte de quitter Tangri-Nor Station et même toute l'Asie pour se réfugier là-haut vers le pôle. Elle aurait certainement payé le prix de cette faveur, pensait-il avec une satisfaction profonde. Dans les relations entre homme et femme, ce qui lui plaisait le plus c'était d'obtenir de sa partenaire la plus totale soumission. Il était persuadé que Songe aurait répondu à ses attentes.

— Vous auriez tort de refuser, lui souffla le bonze qui découvrait son hôte visiblement et sexuellement ému. Opérasque se maudit de s'être exposé dans son uniforme d'Aiguilleur. Il se leva, dit qu'il allait aux toilettes, redoutant une réflexion grivoise, mais il n'en fut rien. Il pouvait, dans l'accomplissement de sa mission, accepter l'hospitalité de Tharbin, l'usage de son hydravion, mais son orgueil de caste lui interdisait de recevoir des cadeaux qui corrompraient leurs relations. S'il couchait avec cette Khina fort belle et certainement soumise, il deviendrait l'obligé de Tharbin, alors que c'était le contraire qui devait se

réaliser. Ce gros poussah aurait besoin un jour proche d'un refuge et seuls les Aiguilleurs pouvaient lui en fournir un.

Il retourna s'asseoir, regarda par le hublot. L'appareil volait très bas avec la nuit tombante et essayait de se poser pour quelques heures.

— Mais au moindre changement météo nous reprendrons l'air, même si nous devons, en attendant le jour, tourner en rond au-dessus de notre objectif, précisa Tharbin.

Opérasque ne souhaitait qu'une chose, aller se coucher sans qu'on lui impose cette hôtesse. Il connaissait ses faiblesses, ses vices. Dès qu'elle pénétrerait dans sa cabine, il se déchaînerait, oublierait où il se trouvait et jusqu'à sa mission, pour satisfaire son sadisme. Tharbin était capable de couvrir un tel scandale sans broncher, mais n'en resterait pas moins dépositaire d'un souvenir qui, un jour, pourrait se retourner contre lui, Opérasque.

Il se força à penser à la mission de Songe vers les Échafaudages. Ce qu'il savait de l'actualité de cet endroit se résumait à peu de choses. Un groupe de jeunes scientifiques y était revenu, essayait de survivre matériellement tout en poursuivant des recherches fondamentales. Cependant la Caste

détenait là-bas une pièce maîtresse.

— Savez-vous quelque chose des Échafaudages où jadis s'était installée une communauté de Rénos ? demanda-t-il à Tharbin. Vous-même étiez réno, ajouta-t-il en riant.

— Ils vivaient dernièrement dans une petite Compagnie australe, la Sumba Cie, mais ont dû rapidement l'abandonner. La chaleur y est insupportable pour un être humain. Quelques-uns seraient revenus aux Échafaudages, mais j'ignore si le président de la Tibétaine les a accueillis chaleureusement. Ce Fangh est un excellent dirigeant et sa Compagnie est une des rares qui subsistera encore longtemps, si les autres et leurs habitants disparaissent de la surface du globe.

Pourquoi jugea-t-il nécessaire de parler de Songe, s'étonnant que la jeune femme ait choisi de se réfugier à Tangri-Kri Station et non à Evrest Station.

— Elle et Fangh étaient intimes jadis. Pourquoi n'a-t-elle pas cherché à le rejoindre sans attendre et lui demander l'hospitalité ?

CHAPITRE XVIII

Maintenant il ne se sentait bien nulle part. Il errait de Titan à Euphosa, d'Euphosa aux tombeaux de l'Antarctique, puis revenait à Titan. Titan, autrefois merveille de sa réussite, n'était plus que ruines, que survivants s'organisant petitement pour ne pas mourir trop vite. Son empire se dispersait dans ses mains de gnome. Il les regardait, ces mains courtaudes, potelées avec de profondes lignes qui peut-être avaient marqué son destin. Bateleur de foire dans un cabaret pornographique, il était devenu le P.-D.G. de la plus riche, de la plus étendue des compagnies. Il régnait sur la banquise du Pacifique, et jadis on estimait la surface du Pacifique à cent soixante-cinq millions de kilomètres carrés. Régnait-il sur la moitié, sur le tiers ? Cela représentait quand même une belle

superficie pour sa Compagnie de la Banquise.

Il recherchait des repères, des sentiments mais son amour pour Jdrien avait été le plus fort de tous et Jdrien était mort. Que restait-il ? Ces femmes qui avaient eu quelques faiblesses pour lui ? Yeuse, Floa, l'ancienne présidente de la Transeuropéenne, une grosse vicieuse. Lady Diana ? Ils n'avaient pas couché ensemble mais s'étaient sentis proches l'un de l'autre. Lien Rag avait-il été vraiment son ami ? Il ne savait qu'en dire. Ce qu'il avait préféré, c'étaient ces épisodes terribles durant lesquels il avait fui pour sauver Jdrien, ce métis de Rousse et d'Homme du Chaud, menacé de mort parce que considéré comme le messie des Hommes du Froid. Il était aussi accompagné de Miele, la seule femme qui ait vécu avec lui un certain temps, avant de mourir dans son train englouti par une crevasse de la banquise. Une fuite hallucinante jusque dans le Sud, jusqu'à ce volcan Titan qui lui avait révélé avec sa force, la production de cette énergie colossale gaspillée jusque-là, quel parti il pourrait en tirer pour bâtir une œuvre démentielle. Proprement démentielle, quand il songeait à ce fantastique viaduc qui devait joindre l'ancienne Océanie à l'ancienne Amérique du Sud, plus de dix mille kilomètres, des centaines de milliers d'arches énormes, réfrigérées

par capillaires où circulait un fluide glacial. Une dépense énergétique fabuleuse et qu'en restait-il ? Un iceberg surmonté de l'une d'elles errait-il en cet instant dans le sud Pacifique créant l'effroi et la légende aux yeux des non-initiés ? Une légende ? Une de plus parmi les centaines qui se propageaient depuis toujours.

Il songea que jamais il n'avait essayé d'étudier l'une d'elles. Celle qui prétendait qu'une première société ferroviaire s'était implantée sur la planète mille ans avant celle que lui avait connue. N'avait-on pas retrouvé sur la banquise est du Pacifique des tronçons de rails ? Il aurait pu créer un groupe de recherches dans cette perspective. Maintenant il était trop tard, il allait mourir et il ne resterait rien de son chef-d'œuvre, comme il ne resterait rien de concret laissé par la société ferroviaire mondiale.

— Je ressasse, je rabâche toujours la même chose, est-ce l'état de faiblesse dans lequel je me trouve ?

Plus tard une autre préoccupation l'empêcha de prendre du repos. Il aurait aimé être enseveli auprès de Jdrien, mais n'en avait jamais parlé aux Roux qu'il rencontrait auprès des tombeaux. Il ne reconnaissait d'ailleurs plus les Roux, cette

nouvelle génération hostile, agressive qui refusait tout de la part de gens comme lui. Chez ce peuple ne persistait aucun souvenir favorable aux Hommes du Chaud, ni bien disposé envers lui qui les avait constamment protégés tant que sa Compagnie avait tenu. Il ne voulait pas qu'on abandonne son cadavre sur Titan. Aujourd'hui c'était un endroit sinistre, avec des retraités en pantoufles essayant de maintenir un semblant de vie. Surtout ne pas craquer, ne pas avoir besoin d'une hospitalisation ou d'un refuge.

Dans cet hydravion qui le ramenait vers l'île au Volcan il faillit ordonner au pilote de faire demi-tour pour se diriger vers... Vers où ? L'Omnium en pleine décadence ? Yeuse, en Patagonie ? Il faudrait se ravitailler en fuphoc pour atteindre Chiloe mais cette dernière capitale devait elle-même se trouver sous la menace d'une vague de chaleur torride. Non, pas Yeuse, elle l'aurait découvert malade, vieilli, réduit à l'état de nain sénile. Il se demandait si les femmes encore jeunes jugeaient les hommes en fonction de leur possibilité sexuelle ? Se demandaient-elles : celui-ci doit bander ferme, celui-là exiger beaucoup d'attentions, quant à ce dernier, était-ce foutu pour lui, définitivement foutu ? Il rit silencieusement de sa sottise, pensant que peut-

être une femme sur dix avait ce genre de réflexions, mais qu'en général elles n'abordaient pas un mâle pour le tester érotiquement, sauf quelques obsédées par leur pouvoir de sex-appeal.

Tous les autres se démenaient comme des animaux en cage, ne voulaient pas admettre l'inéluctable. Il savait qu'à Lacustra City, Liensun, Ann Suba et Charlster poursuivaient leurs expériences sur le climat nouveau, que Farnelle avait trouvé un ami dont il ignorait le nom, que Lien Rag avait en Jael une compagne jeune et aimante. Qu'ils essayaient tous de rejoindre Yeuse. Lui seul avait donc jeté l'éponge et ne gouvernait plus que l'équipage de cet hydravion. Même le professeur Lerys d'Euphosia se rebellait contre lui.

Le copilote vint lui proposer quelque chose à boire. C'était lui qui faisait office de steward ou d'hôtesse. Il répondit à la question du Kid sur la veille-radio :

— Juste des échos de cargos du Consortium à la dérive qui envoient des S.O.S., mais que pouvons-nous y faire ?

— Bien sûr, murmura le Kid, décapsulant la boîte de bière que le second venait de lui donner.

Il n'aimait pas la bière, mais désormais il en buvait comme tout le monde, pour ne pas se

couper des autres en agissant autrement. Il était déjà si différent avec ses jambes courtes, ses jambes de bébé disaient jadis les Roux, quand ils lui montraient encore une ironie affectueuse. Une ironie certes, mais gentille.

Seules les prostituées avaient eu quelque répulsion à le satisfaire, se dit-il. Mais Miele, sa compagne de plusieurs années, Yeuse, Floa n'avaient pas montré de dégoût. Évidemment un sexe tendu à la bonne longueur, au-dessus de ces petites jambes minables, monopolisait le regard et l'attention, faisait oublier le reste. Qu'avait-il à se plaindre, puisque Dieu ou la nature lui avait généreusement accordé quelques centimètres de plus qu'à la moyenne des mâles. Ce Dieu ou cette nature auraient peut-être mieux fait de les accorder à ses guiboles plutôt. Enfin il ne savait pas ce qu'il aurait vraiment choisi si on lui avait proposé ce dilemme. Il se souvenait que dans Titanpolis, cette ville de cristal où il avait fait édifier des coupoles en verre taillé d'une splendeur jamais connue, oui il se souvenait que dans les soirées, les femmes, les hommes aussi chuchotaient et portaient des regards précis et calculateurs vers le bas de son corps. Il avait été une légende comme P.-D.G. de la Compagnie la plus importante, la plus florissante, celle où la vie

était le plus agréable, et il avait été, peut-être, honoré d'une légende plus intime, plus choquante, vulgaire.

Les coupoles de cristal s'étaient effondrées les premières quand la banquise avait commencé de bouger en de petits séismes répétés, bien avant de se craqueler, mais en fait elle s'amincissait en dessous alors que tout le monde la croyait encore d'une grande épaisseur. Mais bien avant les coupoles, les arches du viaduc avaient commencé de s'affaïsser. La chaîne, le chapelet de ces immenses arceaux, s'interrompait le plus souvent sur des ruines comiques, ressemblant à des caricatures ou des ombres portées d'éléphants de jadis, d'avant la glaciation, avec un simili de trompe et deux pattes, vus de profil. Oui, c'était d'un comique navrant, désolant. Il avait dû assister à ça. Il était mortellement atteint d'une maladie et la vie s'accrochait encore à lui, au lieu de le lâcher d'un coup sans prévenir. Qu'il en finisse avec toutes ses réflexions maussades !

CHAPITRE XIX

Les réseaux du téléphérique enchantèrent Songe par leur haute technicité. Les changements de direction, les aiguillages en quelque sorte s'effectuaient sans heurts, sans longues manœuvres manuelles. Les inconvénients des dernières années avaient totalement disparu. Les cabines en convoi étaient très confortables, rapides. Sur la gauche défilaient des bennes de charbon en une chaîne continue. Le rendement des mines avait été multiplié par quatre, lui avait dit Fangh. Alors que le monde entier était menacé de disparition, que des millions de gens mouraient ou allaient mourir dans un cataclysme sans précédent, la Tibétaine jouissait pleinement de son isolement. Considérée jadis comme la Compagnie de lamas intolérants, d'habitants presque primitifs, la vie y était désormais plus qu'agréable.

Fangh et ses collaborateurs avaient carrément tourné le dos à la société ferroviaire, dès que les premiers signes d'un retour du Soleil apparurent. Il fut décidé que la géophysique et l'écosystème local devaient être traités comme fragiles, éphémères. Les premières tentatives d'aménager des corniches pour faire circuler les trains avaient été abandonnées, à l'exception de quelques voies desservant des localités de haute montagne. Là où les lamaserias suspendues au-dessus de vides vertigineux existaient toujours. Mais les moines ne régnaient plus en maîtres absolus sur les villages voisins. Les habitants, s'ils restaient religieux, avaient le souci de préserver leur prospérité économique et ne donnaient aux lamas que le strict nécessaire.

Au cours de la nuit qu'ils avaient passée ensemble, Fangh lui avait détaillé l'organisation actuelle de la Compagnie. Elle avait couché avec lui, parce qu'elle le désirait pour oublier ce demi-viol perpétré par Tho, le chef bouvier. Le matin, Fangh lui avait proposé de rester auprès de lui mais n'avait pas insisté quand elle avait manifesté son intention de se rendre aux Échafaudages. Il avait ordonné qu'on prépare son voyage.

Elle se rendit compte qu'on ne cueillait plus les lichens qui se développaient en taches rouges

et ocre sur les parois, là où les anciens échafaudages existaient encore, mais impraticables. Les chutes d'eau étaient nombreuses, toutes alimentées par la fonte des glaces beaucoup plus haut. Certaines faisaient tourner des groupes électriques. Des bennes du téléphérique déversaient sur la moindre corniche, la moindre terrasse, de grosses quantités de terre venant des mines de charbon et de fer. L'élevage des yaks et des moutons se concentrait dans les terres basses. Vallée des Morts, une usine à herbes alimentait tout le bétail du coin. Mais un de ses voisins de voyage, revêtu à l'ancienne d'un bonnet à oreilles en feutre et d'une longue chemise en laine brodée, lui affirma que la viande de yak nourri aux lichens était autrement savoureuse que celle des animaux mangeant de l'herbe d'usine.

— La communauté qui habite encore les cavernes des Échafaudages peut revendre ses bêtes deux fois plus cher. C'est ainsi qu'ils arrivent à vivre, mais la cueillette des lichens est difficile, dangereuse. Plus personne, à part ces jeunes gens venus du Sud, ne veut se risquer le long des parois. Aussi ils ont pris en fermage d'autres falaises abandonnées depuis des années.

D'ailleurs, en approchant de cette paroi où elle avait vécu des années, alors que son cœur

batait un peu plus fort, elle aperçut une demi-douzaine de silhouettes accrochées à des sortes de trapèzes, taillant les lichens à la serpette. Elle en avait le vertige pour eux.

Elle prit la correspondance pour se rendre au terminus. Une nacelle d'ascenseur était justement sur le quai, prête à l'emporter dans les étages. D'une autre cabine venait de descendre une jeune femme qu'elle reconnut immédiatement, une fille déjà épanouie quand elle avait quinze ans, et désormais assez mémère. Charlster, dans sa quête d'adolescentes filiformes, aériennes, ne s'était jamais intéressé à cette élève pourtant douée.

— Adriaka ?

Celle-ci contempla l'inconnue, fronça les sourcils :

— Songe ? Tu as plaqué Markett Station ? Tu reviens vers tes origines, ricana-t-elle, parce que tu ne sais où aller ?

— Comme vous l'avez fait tous et toutes, répliqua Songe. Vous n'étiez que trop heureux que je vous aie trouvé cette petite compagnie dans le Sud.

Adriaka prit une expression maussade et se dirigea vers la nacelle, tira sur la corde du signal alors que Songe n'était pas encore montée. Elle

sauta juste comme le panier en rubans de bois tressés s'envolait :

— Une chance que je sois légère, lança-t-elle, moqueuse.

C'était stupide d'entretenir l'acidité de cette première rencontre, mais cette fille l'avait agressée. La nacelle s'immobilisa une cinquantaine de mètres plus haut. La plate-forme d'accès avait été consolidée. À sa dernière visite, Songe s'était rendu compte de la vétusté de tout le système. Les jeunes revenus de la compagnie Sumba avaient fait un gros travail d'entretien.

— Songe ?

Le visage fin dans une auréole de cheveux blancs paraissait éclairé de l'intérieur.

— Ladira ? Tu as quitté ta librairie de China Voksals ?

— Elle fut endommagée lors du bombardement par les hydravions de Liensun et du Kid, mais le réchauffement m'incita à me replier vers la Tibétaine avec un chargement de bouquins.

Elle lui prit le bras, l'entraîna dans une pièce taillée dans le roc, dotée d'une grande baie au vitrage fixe.

— Je suis la réceptionniste, l'intendante,

chargée des achats et des ventes, et enfin la documentaliste. Beaucoup d'activités mais j'aime. Nous sommes heureux de t'accueillir. Le retour au bercail où beaucoup de tes anciens compagnons ne sont pas venus. Pour ainsi dire la totalité. Lorsque ces jeunes gens décidèrent de revenir ici, les parents refusèrent. Ils en avaient trop bavé sur ces échafaudages pour recommencer une nouvelle vie pénible. Malheureusement pour eux la brutalité climatique a dû les atteindre. Que sont-ils devenus ? Nous l'ignorons.

— Comment êtes-vous organisés ?

— Nous avons un collectif que préside Septème. Tu ne te souviens pas de Septème, appelé ainsi par sa mère parce qu'il était son septième enfant ? Un ancien élève de Charlster comme beaucoup d'autres, mais de ceux que le vieux savant n'admettait pas dans le premier cercle de ses chouchous. Tu sais très bien pourquoi. Le vieux lubrique est-il toujours en vie ?

— À Lacustra avec Liensun et Ann Suba.

— Liensun bien sûr, murmura Ladira.

Un regret ? Une frustration raucissait la voix douce de la libraire.

— Le premier des Rénos qui comprit que nous courions à la catastrophe, dit ensuite la vieille

femme avec un sourire attendri. C'est un garçon habile qui s'en sortira toujours.

Habile était un euphémisme indulgent. Liensun était un vrai voyou sans scrupules, une crapule parfois, mais avec un charme de plus en plus évident. Plus jeune il était carrément déplaisant, n'avait que Ma Ker, la vieille patronne des Rénos d'alors, pour l'aimer. Puis Ann Suba s'était jetée dans ses bras. Elle avait un mari ou un compagnon, Greog Suba, qui au cours d'une scène confuse était tombé des échafaudages. Accident, suicide ou bien... Elle n'osait y croire. Elle-même avait été amoureuse de ce diable de garçon, l'était encore.

— Que sont devenus Lien Rag, le Kid, Ann Suba et tant d'autres ?

Songe, brièvement, donna les nouvelles qu'elle avait recueillies. Ici, à part deux, trois noms, dont celui de cette peste d'Adriaka, elle ne connaissait plus personne. Ils étaient plus jeunes qu'elle d'une dizaine d'années.

— Les laboratoires ont été reconstitués ?

— Septème a pu se procurer des appareils, des produits que les laboratoires des bonzes, par exemple, bradaient. L'affolement était tel qu'on pouvait faire d'excellentes affaires. Moi-même,

outre mon fonds de librairie, j'ai pu racheter des archives, des documents qui étaient en partance pour Karachi Station quand la ligne fut suspendue.

— Pour les wagons-mémoires ?

— Oui. Nous sommes en plein travail pour les répertorier.

Songe découvrit, sur la droite les écrans, les claviers.

— Vous êtes informatisés ?

— Bien sûr et même nous gardons le contact avec les réseaux extérieurs. Les infos passent par le railphone et bien sûr ça ne fonctionne plus très bien, sauf dans les régions élevées où des lignes sont encore exploitées, jusqu'en Sibérienne pour l'instant.

Tout en parlant, elle avait tapé quelque chose sur un clavier et peu après un garçon de petite taille, au visage poupin, visiblement très myope derrière ses gros verres, pénétra dans l'endroit.

— Songe, n'est-ce pas ? Je suis Septème. Le responsable momentané puisque nous avons des élections du président tous les six mois. Bienvenue... Tu cherches un refuge ? Tu n'étais ni du premier ni du second cercle scientifique, je me souviens. Tu étais plutôt spécialisée dans l'économie de marché ? Ladira, aurais-tu besoin

d'une adjointe ?

Il se tourna vers Ladira, laissant Songe effarée. Sans hésitation aucune, sans essayer d'avoir avec elle quelques échanges moins fonctionnels, il cherchait à la caser dans son organigramme.

— Pour l'instant, fit-elle sèchement, je suis en visite sur les lieux de mon enfance. C'est autorisé ?

Le président la fixa à son tour, choqué, puis échangea un regard avec l'ancienne libraire de China Voksal :

— Excuse-moi, je suis quelque peu surmené ces jours. J'essaie de trouver un équilibre difficile. On nous réclame de plus en plus de yaks nourris aux lichens et j'en néglige nos recherches scientifiques, dont je suis l'organisateur pour six mois. Ne m'en veux pas, je ne voulais pas être déplaisant.

— Vous êtes réfrigérants, à l'exception de Ladira, toujours chaleureuse. Adriaka m'a carrément insultée, a failli m'empêcher de prendre la nacelle et toi, qui n'étais qu'un petit morveux qui pissait au froc jusqu'à dix ans, tu crois m'en imposer ?

Elle n'aurait pas dû se souvenir d'un seul coup de ce petit garçon grotesque que tous

moquaient, car effectivement il souffrait d'énurésie, non seulement nocturne mais diurne. Sa mission commençait dans les pires conditions et jamais elle ne pourrait convaincre tous ceux qu'elle mouchait de rejoindre les Aiguilleurs. Mieux valait repartir à Evrest et passer quelques jours avec Fangh, le temps de prendre une décision.

À sa grande stupéfaction, Septème, au lieu de se fâcher, éclata d'un rire spontané, sans la moindre trace d'amertume.

— Tu te souviens de ça ? J'étais malade. On a découvert que j'avais une lésion et grâce à une petite opération ce fut terminé. Ici personne ne s'en souvient, ajouta-t-il guilleret, mais je regrette de t'avoir provoquée sans le vouloir. En ce qui concerne Adriaka, n'y fais pas attention. Elle a un chagrin d'amour. En fait ils se succèdent sans arrêt chez elle. Elle en veut au monde entier. Bien sûr que tu es la bienvenue. Écoute, Ladira va s'occuper de toi. Tu feras ce que tu voudras mais sache que si tu veux rester, nous serions très heureux que tu apportes à notre communauté ton expérience de l'économie. Ladira est surchargée de travail et ne peut tout faire. Nous te devons beaucoup, Songe, tu as ravitaillé les Échafaudages au moment le plus crucial, alors qu'à l'époque les gens te

reprochaient d'avoir fait cause commune avec les partisans de la société ferroviaire. Puis ils se sont rendu compte combien tu étais efficace jusqu'à ce que tu leur offres cette compagnie dans le Sud.

— Juste comme le climat allait devenir effroyable.

— Tu n'y étais pour rien. Oublie le mauvais départ de cet accueil, Songe.

— Je pourrais visiter vos laboratoires ?

Alors que Septème débordait de sincérité gentille pour lui faire oublier les ratés de son arrivée, il parut soudain embarrassé.

— Bien sûr... Mais nous en reparlerons.

CHAPITRE XX

Frère Paul de Damas, le supérieur général des moines-soldats, tendit au pape un message radio qui avait transité par une dizaine de relais avant d'atteindre le monastère. Le pape pouvait se rassurer au sujet de ce système de diffusion rapide, même si la Compagnie de la Sainte-Croix n'existait plus et avait dû être évacuée.

— Lady Yeuse commence à se poser des questions sur ce nouvel engouement de sa population pour la religion catholique, résuma-t-il, après avoir lu ces quelques lignes. Notre correspondant, l'évêque de Punta Arenas, ne peut dans un message aussi court exprimer le fond de sa pensée, mais je crois qu'il est assez réticent devant ces manifestations exagérées de dévotion.

Elles doivent tourner à l'hystérie et même le chef d'État le plus tolérant ne saurait le supporter.

— Il n'y fait pas directement allusion mais ce diacre, qui se fait appeler Cyril, risque d'aller trop loin, approuva Paul de Damas. Vous avez connu cette Yeuse dans le temps, je crois.

— Effectivement, dit le pape, agacé qu'il fût aussi bien informé. C'était une fort belle femme quand avec Lien Rag elle se trouvait prisonnière des circonstances dans cette étrange station fantôme, sur le Cancer Network.

Il n'était alors que frère Pierre, missionnaire extraordinaire de Sa Sainteté et encore fort jeune. Sa nature lui causait alors quelques soucis qu'il essayait d'oublier en montrant une grande intransigeance, mais n'avait-il pas à plusieurs reprises succombé lorsqu'il errait dans les plaines glacées de la Transeuropéenne, cette Compagnie que devait diriger plus tard Floa Sadon ? Une fille éclatante de santé, aux formes généreuses. Il l'avait dans ses prônes accusée de forniquer avec un peu tout le monde et aussi les Roux, ces Roux qu'il détestait et qu'il accusait de n'être que des animaux obscènes. Il avait obtenu de son prédécesseur qu'il proclamât que ces créatures n'avaient pas d'âme, qu'elles n'étaient que du

bétail que l'on pouvait utiliser, exploiter comme bon semblait. Il s'était lourdement trompé, en toute connaissance de cause, car l'impudicité naturelle de ces gens-là lui devenait intolérable. Leurs femelles étaient hautement désirables. Contrairement à ce que les Hommes du Chaud affirmaient sans les avoir approchés vraiment, ces Hommes du Froid étaient des êtres superbes, beaux sous leur fourrure protectrice. Au cours d'un séjour chez eux il avait lui-même succombé aux sollicitations de ces femmes et filles luxurieuses qui ne voyaient pas le mal dans la copulation. Il ne se l'était jamais pardonné, ne le leur avait jamais pardonné. Oui, Yeuse l'aurait tenté mais elle lui opposait une agressivité et un mépris humiliants.

— Puisque vous la connaissez, croyez-vous qu'elle supportera longtemps les manigances de ce Cyril dont elle ignore encore l'existence et le rôle ? Elle sait seulement que des agitateurs soulèvent le sentiment religieux des habitants en annonçant votre venue, très Saint-Père.

— Pour l'instant l'opportunité n'en est pas décidée et je n'irai là-bas, si tout va bien, que dans un délai de quelques mois. Je veux rencontrer le Kid, car c'est l'homme qui nous a le plus combattus dans ces régions australes, mais c'est

un homme qui a une vue lucide de tout. Je suis de votre avis au sujet de ce visionnaire venu de chez les orthodoxes. Que n'y est-il pas resté ! Sans lui nous aurions pu négocier notre installation en Patagonie occidentale, quand les derniers partisans des Harponneurs auraient été balayés. Nous aurions pu instaurer une théocratie avec toute la prudence nécessaire, l'aide de quelques croyants sincères et non des illuminés.

— Très Saint-Père, je crains que vos projets ne puissent se réaliser avant longtemps. Les nouvelles sont mauvaises, où que nous nous adressions. Nos correspondants ne cessent d'égrener, en litanies identiques, toutes les catastrophes qui ébranlent non seulement ces régions mais le monde entier.

Pie XIII se demandait où Paul de Damas voulait en venir.

Le supérieur général parlait comme s'il souhaitait que son pape s'installe dans le monastère alors qu'il était très imbu de son indépendance. Depuis des décennies il commandait à ses moines-soldats sans en référer vraiment à Vatican II, et maintenant comment pouvait-il accepter que l'œil du pape soit posé sur ses entreprises en permanence ?

Chaque soir il en discutait longuement avec Mgr de Jérusalem et le reste de la Curie. Ce fut le cardinal Étienne de la Couronne d'Épines qui, le premier, osa évoquer l'ambition de frère Paul de Damas.

— N'oublions pas qu'il est cardinal et qu'à ce titre il peut participer à un conclave si par malheur, très Saint-Père, vous veniez à nous manquer. Nous serions navrés de vous perdre, vous le savez fort bien, mais la règle de l'Église est qu'un pape doit être élu aussi vite que possible, surtout en ces temps maudits où la carence du trône de saint Pierre ne peut être envisagée.

— Que de précautions, mon ami, pour me faire comprendre que je ne suis pas immortel et que je commence à être âgé. Mais vous avez raison. L'ambition de tout cardinal ne vise-t-elle pas à la charge suprême ? Ce n'est ni interdit ni coupable. Un cardinal est nommé pour élire un pape et peut-être pour être ce pape.

— Un instant, ajouta Mgr de Jérusalem, mon éminent confrère Étienne de la Couronne d'Épines sous-entendrait-il que dans ce monastère-forteresse la longévité de notre Saint-Père pourrait être menacée ?

Étienne de la Couronne d'Épines joignit les

main, inclina la tête comme pour se recueillir, mais cette attitude était elle-même une réponse circonstanciée. Il avait avancé une hypothèse inquiétante, mais laissait aux autres membres de la Curie le soin de l'affiner, de la discuter.

— Il est certain, dit Antoine le Chantre, que nous sommes entourés de gens fort rudes. Ces moines-soldats ne s'embarrassent certainement pas de scrupules et portent à leur général une vénération qui me paraît exagérée. Je dirais même qu'ils ne manifestent pas la même envers notre Saint-Père.

— Ne soyons pas aussi nets, répondit Mgr de Jérusalem, murmurons simplement qu'ils ont un peu moins d'enthousiasme.

Antoine le Chantre, ainsi nommé car il dirigeait les chorales et les chœurs au Saint-Siège depuis une génération, était très dévoué à Pie XIII et ce dernier savait qu'il n'avait aucune ambition personnelle. Son avis était donc très important.

De même, Étienne de la Couronne d'Épines lui agréait, car ce cardinal avait un goût prononcé pour fouiner un peu partout, obsédé par la formation de complots ou de conjurations au sein même de la Curie. Il était en somme le chef de son service secret et, s'il laissait entendre que dans ce

monastère la vie du pape était menacée, il avait de bonnes raisons de le croire.

— Le supérieur général Paul de Damas affirme qu'il lui est impossible de joindre l'ancien président de la Compagnie de la Banquise, celui que l'on surnomme le Kid. Mais dans ce cas à quoi lui servent ces relais radio, ces chapelets dont il est si fier ? J'ai un peu traîné dans la partie du monastère consacrée à l'information reçue et transmise, et j'ai appris qu'il existait dans le Sud une île, Euphosia, que dirigeait le professeur Lerys. Ce dernier est un savant d'une grande humanité et je me demande s'il ne serait pas disposé à nous accueillir. Il a lutté à sa façon contre la Guilde des Harponneurs, mais pacifiquement en créant une nouvelle génération de plancton, pour attirer les baleines loin de ces tueurs acharnés. Nos amis catholiques de l'île en ont souvent informé le monastère.

— Paul de Damas devrait donc me parler de cette possibilité, fit le pape, et il n'en a rien fait ?

CHAPITRE XXI

D'abord furieuse, Yeuse dut se rendre aux recommandations de Reiner et Benfield. Il était pour le moment impossible de faire ce voyage à Magellan Station. Les troubles non seulement s'y poursuivaient, mais les partisans de la Guilde, malgré l'abandon de cette dernière, poursuivaient la lutte en différents points de la province.

Par ailleurs elle avait hâte que le S.I.T. de Lien Rag rejoigne Punta Arenas. Elle n'avait aucune liaison radio avec l'énorme tanker, mais il avait été localisé par les radars des hydravions de patrouille. D'ordinaire ceux-ci restaient en vue des côtes occidentales, mais à plusieurs reprises ils s'étaient éloignés à plus de mille kilomètres pour effectuer des repérages. Deux ou trois avaient

donc signalé l'approche fort lente du S.I.T. situé à une très lointaine distance.

— Nous avons préparé des cargaisons de secours et nous devons renoncer à nous rendre à Magellan ? Voilà qui ne plaira guère à la population.

— Et pourtant il faudrait établir des barrages sur le détroit car les réfugiés arrivent chaque jour plus nombreux, et nous ne disposons pas de suffisamment de camps de transit pour les recevoir. Pour nourrir ceux qui ont réussi à atteindre Punta Arenas nous devons prendre sur les stocks prévus pour Magellan Station.

— Tout est donc à refaire ? s'emporta-t-elle.

Peut-être se doutaient-ils qu'elle était lasse, que l'ampleur de sa tâche la dépassait et qu'elle se laissait parfois tenter par la perspective de tout abandonner. Confier la présidence à ces deux-là ? Malheureusement Reiner serait vite écarté par Benfield, ce militaire un peu trop abrupt de manières. Il n'était pas très dangereux, n'avait pas d'ambition réelle, mais il pensait que tout pouvait se régler en y mettant le prix, celui de la force et de l'autorité.

— Les mouvements religieux ? demanda-t-elle.

— Ça fermente toujours. Il y a un grand engouement pour les messes, les prières collectives, les processions, les mea-culpa, etc. Nous pensions un temps que les réfugiés en étaient la cause, car de l'autre côté de la Cordillère ils étaient beaucoup plus encadrés par des missionnaires de la Sainte-Croix.

— Celle-ci a disparu, m'avez-vous dit.

— La Compagnie de la Sainte-Croix a disparu mais pas les missionnaires, qui ont pu se réfugier en Africaia et rejoindre ensuite nos rivages orientaux. Ce qui reste non élucidé c'est la disparition de trois d'entre eux dans le Nord. Cette affaire a causé une grande émotion dans le pays et continue de frapper les esprits. Des prières sont souvent dites pour ces trois personnes. Il est tout de même inadmissible que nous ne sachions rien sur ces trois missionnaires.

— La police a bien fait une enquête ?

— Certainement, mais elle n'a rien découvert.

— D'autre part, ajouta Reiner après Benfield, il est toujours question d'une arrivée du pape et je ne parviens pas à comprendre où est née cette information, et j'ignore si elle a été lancée au hasard ou bien si elle est fondée.

— Les charlatans de toute sorte sont prêts à

tout et dans l'instabilité actuelle, avec l'angoisse générale, il est compréhensible que les populations attendent l'homme providentiel, un sauveur, en l'occurrence le pape. Il est notable que les femmes furent rarement des personnes providentielles, et tout ce dont je me souviens c'est d'une certaine Jeanne d'Arc dont on m'avait parlé à l'école. Mais j'ai oublié les détails.

Elle continua de faire charger un cargo à destination de Magellan, embarqua dans un hydravion pour survoler le détroit, aperçut toutes ces embarcations de fortune qui fuyaient la province de l'Est pour gagner Punta Arenas ou les environs.

— Essayez de pousser au-delà de la frontière en direction de Magellan Station, ordonna-t-elle au pilote. Mais ce dernier refusa.

— J'ai des ordres très stricts du général Benfield. Aucun hydravion ne doit se hasarder au-delà de la frontière, pour éviter la provocation et ne pas subir les tirs de missiles. Il pense que les Harponneurs ont abandonné entre les mains de leurs partisans des stocks importants d'armes efficaces.

— Oubliez-vous que je suis aussi le chef de l'état-major ? lança-t-elle, furieuse. Benfield est

sous mes ordres et vous-même me devez obéissance.

— J'en suis conscient, Lady Yeuse, mais je sais aussi que nous ne disposons pas d'un nombre important d'hydravions, et que nous ne pouvons risquer la perte de l'un d'eux. Nous démontons les uns pour réparer les autres et quand le moment viendra où nous en aurons vraiment besoin, combien seront en état de voler ?

Elle dut reconnaître qu'il disait vrai et lui dit de retourner à Punta Arenas. Sa seule espérance était le S.I.T., revoir Zabel, Gdami et son cher Lien Rag avec cette Jael, sa nouvelle compagne.

CHAPITRE XXII

Dans sa petite cabine où la couchette étroite tenait toute la place, Opérasque se réveilla de méchante humeur et en rendit responsable les paroles de Tharbin, datant de la veille. Il avait rêvé de Songe, avait assisté à ses ébats amoureux avec un bonhomme qui avait la tête de Tharbin. Non seulement le gros poussah lui avait révélé les relations anciennes entre Fangh et Songe, mais avait ajouté insidieusement : « Songe est une femme de ressources. Ce qu'elle ne peut obtenir par la négociation elle n'hésite pas à le gagner autrement. »

Femme de ressources ? N'hésitant pas à gagner autrement ce qu'on lui refusait ? Ce disant les yeux de Tharbin se plissaient d'amusement, comme si quelques souvenirs agréables ravissaient

ses allégations. Songe avec cet obèse prétentieux ? Il le retrouva pour le petit déjeuner devant une table copieusement garnie. L'hydravion venait de décoller sur une mer d'huile, d'ailleurs la nuit avait été fort calme. Le brouillard pesait sur l'océan, effaçant tout mouvement de vagues.

— Oui, répondit Opérasque à Tharbin, qui lui demandait s'il avait bien dormi.

— Nous atteindrons notre objectif dans quelques heures. Mais espérez-vous vraiment découvrir quoi que ce soit d'important ?

— Je veux relever le plus exactement possible les coordonnées de cet endroit où le Bulb coula. Un jour peut-être nous pourrions amener là un matériel adapté pour essayer de renflouer l'épave.

Tharbin grignotait des beignets un peu huileux. Opérasque se contentait de thé noir.

— Il ne sera pas possible de remonter une pareille masse. Il ne s'agit pas de l'épave d'un bateau mais d'un satellite qui atteignait des dimensions extraordinaires. Près de cinquante kilomètres m'avez-vous dit ?

— Il suffirait d'un réseau de caméras sous-marines pour le repérer, guider les préparatifs de renflouement. Ensuite, grâce à votre propre fabrication de dirigeables, nous pourrions

introduire des ballonnets que nous gonflerions à l'hélium.

Tharbin continuait de manger mais l'Aiguilleur le devinait sceptique, pire, pensant avoir en face de lui un utopiste aux projets déments.

— Savez-vous que cette nuit l'eau de l'océan atteignait les trente-trois degrés, et que sur le point d'impact nous ne pourrions peut-être pas amerrir ? Ce brouillard est provoqué par des vapeurs apportées par un vent très faible depuis l'équateur. Le long de cette ligne imaginaire s'étirerait une bande de plusieurs centaines de kilomètres de large où l'eau serait en train de bouillir. Nous avons capté des messages de mise en garde.

— Je n'y crois pas, fit Opérasque. Ces gens qui répandent de fausses nouvelles ne sont pas allés sur place.

Tharbin continua son repas sans paraître même agacé par l'impertinence d'Opérasque, mais après des années de totale indépendance vis-à-vis de la Caste, il redécouvrait ses méthodes arrogantes. De quoi réfléchir avant de s'engager avec ces gens-là. Mais il était assez subtil pour se rendre compte que l'Aiguilleur avait perdu sa

courtoisie de la veille, et il en arriva à penser qu'il n'avait pas apprécié ses confidences sur Songe. Cette jeune femme devenait très importante pour la Caste, et il était certain que son hôte espérait entretenir avec elle plus que des relations professionnelles. Il n'aurait jamais dû parler de sa liaison avec Fangh ni des bontés que cette arriviste avait eues pour lui.

Curieusement ce furent les capteurs d'atmosphère qui signalèrent l'approche du point du naufrage. L'hydravion effectuait constamment des prélèvements d'air pour en étudier la composition, et la puanteur des derniers alerta l'équipage qui en avertit Tharbin.

— Une partie du satellite serait-elle remontée du fond de l'océan ?

Ils en eurent l'explication lorsque, survolant l'endroit à faible altitude, ils découvrirent l'incroyable bouillonnement. Des bulles énormes venaient crever en surface dans un rayon d'un kilomètre. Au centre, cette effervescence était telle que l'océan se soulevait en crêtes de dix mètres.

— Plusieurs semaines après que le satellite se fut abîmé dans le Pacifique, murmurait Opérasque. Un ou deux milliards de tonnes de matières organiques continuant de se corrompre

sous l'eau avec un dégagement de gaz fétides.

— Et il n'y a pas que les bulles d'air pour ainsi agiter la surface. Regardez ces centaines d'ailerons.

Tel un volcan qui aurait rejeté sa lave et ses scories, la colonne de gaz qui montait du fond de l'océan entraînait des lambeaux de chair, des corps non identifiables, proies des requins accourus du bout du monde.

— Y avait-il à bord d'autres humains ? demanda Tharbin qui, pour la première fois de leur rencontre, montrait quelque émotion. J'ai cru voir une jambe et aussi une tête chevelue.

Opérasque n'avait pas envie de partager avec le bonze les secrets du Bulb. Effectivement il y avait d'autres humains, peut-être un millier organisés ou non en tribus, en groupes, vivant à différents niveaux. Il y avait aussi les loupés des expériences génétiques. Le laboratoire du génétron automatique avait continué de produire un peu n'importe quoi. Installé depuis des siècles pour créer des hommes capables d'affronter les températures extrêmes, les Roux. Mais par la suite, le système s'était altéré et créait, à partir de clonages divers, des hybrides hallucinants. On en avait déjà repêchés, heureusement déchiquetés

par les requins, mais le peu qui en restait avait effrayé les découvreurs. Depuis, la navigation se raréfiait dans cette zone et plus personne n'était le témoin de ces rejets.

— Ces bulles énormes qui viennent éclater en surface libèrent un gaz inflammable, du phosphore d'hydrogène. Il y a des risques énormes à se poser non loin de là.

Tout ce que pouvait faire l'hydravion, c'était tourner en rond au-dessus de cette remontée de gaz et d'observer les rejets. Différents objets flottaient, s'éloignaient du bouillonnement. Opérasque observa quelque chose de noir, de carré, certainement une boîte ou un étui qui peu à peu se dirigeait vers l'est. Parfois des remous essayaient de le ramener au centre mais chaque fois il s'en libérait et gagnait quelques mètres.

— Je suppose qu'il y a un courant qui entraîne vers l'est des épaves que les requins dédaignent. Pouvez-vous faire agrandir nos cercles de recherches ?

Effectivement, à deux kilomètres de là, c'était tout un magma d'objets qui lentement dérivait. Mais Tharbin ne voulant prendre aucun risque, on essaya d'obtenir la température de l'eau avant d'amerrir. Une sonde émettrice envoya le chiffre

de quarante degrés. Les flotteurs et le ventre de l'appareil résisteraient à cette chaleur.

Deux heures plus tard, une demi-douzaine de personnes, dont les hôtesse, participaient à la pêche des épaves. Des étuis, des containers vides, des équipements déformés mais contenant de l'air remontaient à la surface.

— Il n'y a rien d'intéressant, disait Tharbin, peu soucieux de rester dans le coin, regardant avec appréhension de petites rides se former à la surface. Un vent plus fort allait souffler sous peu et il faudrait décoller avant que les ondulations de la mer ne soient trop hachées.

Ce fut une des hôtesse qui ramena dans sa grande épuisette un container de taille moyenne, une sorte de cassette d'où pendaient des fils de branchements, et Opérasque en prit possession avec un empressement qui alerta Tharbin. D'ailleurs il l'emporta dans sa cabine et là il tira de sa valise un recueil sur les aménagements principaux du Bulb. Il était certain d'avoir aperçu quelque part la photographie et le plan en coupe de cette cassette repêchée. Il finit par trouver et revint auprès des autres. Leur récolte n'était pas brillante. Tharbin se permit de demander si l'objet emporté par l'Aiguilleur avait une quelconque

importance.

— En principe oui, dit Opérasque. Il s'agit d'un ensemble de mémoires d'un des ordinateurs de bord. Si elles n'ont pas été dégradées par l'eau salée nous pourrions peut-être en tirer quelque chose, mais nous ne le saurons que dans des mois. Il faudra ouvrir le coffret avec précaution, tout nettoyer, et réenregistrer.

— Ce satellite, qui n'était autre qu'un gigantesque animal de l'espace colonisé par certains de nos ancêtres d'Ophiuchus, disposait, si j'ai bien compris, de deux sources d'intelligence. Son propre cerveau, et celui électronique greffé par l'homme. Ce dernier empiétait largement sur les désirs et la volonté de l'animal. Suis-je dans la bonne direction ?

— Comment savez-vous cela ? lança sèchement Opérasque. Ce sont des informations non divulguées dans le public.

— Lien Rag et Kurts, de retour sur terre, racontèrent peu à peu ce qu'ils avaient vécu là-haut dans l'espace. Oh, pas tout de suite car ils étaient encore sous le choc, mais ils se confièrent à des amis, Ann Suba, Yeuse, Farnelle. Je m'excuse de vous donner des noms qui me sont peut-être plus familiers qu'à vous, à l'exception de Lady

Yeuse.

— Nous avons un fichier détaillé de chacun, ricana l'Aiguilleur. Nous ne laissons rien au hasard, vous savez.

— Vous en avez donc un sur moi-même, murmura Tharbin, avec cette politesse excessive qui annonçait parfois le pire.

— Bien entendu. Vous ne fûtes pas toujours de nos amis, quand vous vous étiez égaré avec les Rénos de différentes tendances, aussi bien les mystiques que les scientifiques. Mais je suis furieux que Lien Rag se soit montré aussi bavard.

— Je sais ce que vous craignez, murmura Tharbin, en regardant autour de lui pour voir si on ne les écoutait pas.

Opérasque tressaillit. Il avait sous-estimé la puissance de cet homme, celle des bonzes et du Consortium. Pour la première fois de sa vie il éprouva une forme de mea-culpa en songeant que les Aiguilleurs avaient toujours sous-estimé leurs adversaires.

— Imaginez que l'humanité en pleine panique apprenne qu'il fut décidé autrefois de les sacrifier, au nom d'un certain Postulat ? Un Abominable Postulat. Malgré leurs inquiétudes, leur agitation actuelle, je suis certain qu'ils prendraient tout de

même le temps de coincer les Aiguilleurs quelque part pour leur demander des comptes. La fureur populaire est difficile à combattre, ajouta-t-il tranquillement, et Opérasque ne fut pas dupe de cette sérénité apparente.

Le bonze venait tout simplement de lui dévoiler ses armes, en l'occurrence le chantage qu'il pouvait utiliser contre la Caste.

CHAPITRE XXIII

— **A**h, mes petites, je suis le plus heureux des hommes, le plus heureux des papas et vous me comblez de bonheur, mais je suis au grand regret de jouer les oiseaux de mauvais augure, en vous annonçant que cela ne va pas durer et que nous devons envisager de quitter Lacustra City et cette maison dont vous êtes l'ornement merveilleux. Vous en avez fait un nid où chaque soir je suis heureux de me retrouver avec vous, dans le douillet environnement que vous me réservez. Mais il va falloir nous envoler.

— Si tu es notre papa, dit l'une d'elles, la brune Lolo, nous sommes tes filles et tu es donc un père incestueux.

— Mais j'ai toujours rêvé d'être un père

incestueux, s'écria Charlster en riant.

Elles se regardaient en essayant de masquer leurs sentiments. Certes, dans leur vie d'agents de la Caste, elles en avaient vu d'autres, mais ce vieux vicieux les laissait parfois perplexes et sans voix. En même temps que son savoir scientifique et son génie indubitable, il paraissait avoir aussi acquis la plus grande des immoralités. Comme s'il n'y avait dans son caractère place que pour le savoir intellectuel et tous les vices. Il leur avait fait des confidences incroyables sur les pratiques qu'il avait préférées toute sa vie durant pour satisfaire ses fantasmes.

Nana la rousse, qui dirigeait le trio, sauta aussitôt sur l'opportunité que lui offrait le bonhomme.

— Mais, papa Charlster, où aller, que faire ? Il n'y a plus guère de régions qui offrent une sécurité contre ce réchauffement que tu annonces comme terrible sous ces latitudes. Et la radio et les gens dans la rue affirment que les Roux ne veulent plus d'Hommes du Chaud dans l'Antarctique.

— Reste le pôle Nord, l'Arctique et quelques zones où la couche d'ozone a mieux résisté.

— Oui, mais comment nous évader d'ici, alors que les trains sont pris d'assaut, alors que les

candidats au voyage savent que la plupart des lignes sont coupées ? Et puis tes amis, cette Ann Suba et ce Liensun ne te laisseront pas partir facilement. Ils veulent te garder sous surveillance, se disent qu'ils auront toujours besoin d'un homme aussi génial que toi.

— Écoutez, mes petites, si nous envisagions de passer la soirée sans évoquer ces choses si désagréables ? Aujourd'hui, je voudrais que vous endossiez ces longues robes de lin que nous avons achetées l'autre jour. Mais je vais dessiner sur elles la forme d'un cœur, juste à l'emplacement de vos si spirituels derrières. Ce sera d'un effet étonnant si par hasard vous devez aller répondre à la porte au coup de sonnette d'un visiteur. Il verra une jolie fillette toute de lin blanc virginal revêtue, et lorsqu'elle lui tournera le dos pour le précéder jusque dans ce salon, il n'en croira pas ses yeux.

Elles se demandaient quand il pouvait imaginer des choses pareilles. Chaque jour, il s'envolait pour des heures d'exploration et d'analyses au-dessus de la couche des nuages, devait consacrer tout ce temps à ses expériences et pourtant, le soir venu, il rapportait toujours quelque projet excentrique.

— Apportez vos robes que je marque au

crayon les contours de vos mignonnes petites fesses avant de découper les cœurs.

— Papa Charlster, dit Nana, il ne faut plus tergiverser. Nous avons envie de rester longtemps avec vous, de vous combler de toutes les manières qui vous seront les plus agréables, mais ici nous ne nous sentons pas en sécurité et nous vous en supplions, réfléchissez à ce que nous pourrions faire, et sans tarder, pour retrouver dans un pays protégé le même nid douillet.

Elles avaient soigneusement mis au point cette scène, désespérant de faire entendre raison au vieux schnock. Chaque soir il évacuait avec désinvolture les soucis énormes de l'heure pour se consacrer à ses petits caprices. Chose étonnante pour les trois filles, chaque soir il parvenait à concrétiser ses fantasmes, alors qu'elles l'imaginaient complètement épuisé par les efforts de la veille et la journée de travail effectuée.

D'un seul élan, elles se mirent à genoux pour joindre les mains d'un air suppliant. Il en fut ravi et savoura ce moment merveilleux, finit par leur dire qu'il était tout disposé à les écouter, si elles allaient encore plus loin dans leur requête pleine d'humilité.

— Vous voici comme des orantes enflammées

par leur foi. Approchez mes enfants, que je vous en révèle l'objet secret.

Au cours de la dînette qui suivit, Nana eut l'audace de lui proposer un départ prochain.

— On viendra nous chercher une nuit, sans que personne ne nous surprenne. Nous avons des amis qui ne seront que trop heureux de vous accueillir, des amis qui vous admirent depuis si longtemps qu'ils seront fous de joie à la pensée de vous aider.

Charlster hochait la tête avec une grande naïveté, tout à fait conscient de sa valeur et de sa réputation.

— Vous ne me quitterez pas ?

— Jamais, dirent-elles en chœur.

— Mais à part vous adorer, vous mignoter, vous cajoler, mes petites chéries, que ferai-je d'autre ? Votre entretien me prendra certes la demi-journée, mais que ferai-je de l'autre ? Je vais m'enliser dans la mélancolie, me décrépiter rapidement si je n'ai pas un petit télescope, même minable, à me mettre sous l'œil, et de quoi faire mes calculs.

— Nous vous procurerons tout ce qu'il vous faudra, lança Bébé la blonde, un peu imprudemment. Nos amis disposent de

laboratoires extraordinaires et vous ne regretterez pas d'avoir abandonné Lacustra.

— Mais je ne connais personne qui puisse disposer de laboratoires aussi importants ! fit-il, surpris.

Bébé se mordit les lèvres et n'osa regarder sa patronne qui fronçait les sourcils. Celle-ci essaya d'arranger la chose.

— Nos amis feront tout pour mettre à votre disposition l'équipement le plus efficace.

— Seuls les Aiguilleurs disposent de tels laboratoires, pensa tout haut Charlster, mais je suis leur ennemi numéro un depuis toujours. Eh oui, mes petites, je fus un vilain Rénovateur recherché par toutes les polices du monde, et finalement enfermé dans un train pénitentiaire de l'Antarctique. Maintenant, quand j'y pense, j'en reste quelque peu démoralisé. La reconquête du Soleil n'a pas apporté le bonheur que nous en attendions.

Le trio essaya de garder son calme, mais Charlster était sur la bonne voie de la réconciliation avec ses ennemis de jadis.

CHAPITRE XXIV

Ils essayaient d'entretenir d'amicales relations professionnelles mais l'un et l'autre se laissaient souvent envahir par des souvenirs précis, des nostalgies, voire des pulsions difficiles à maîtriser.

Depuis la mort de Kurts, Ann Suba essayait de se protéger dans une sorte de veuvage tout à fait artificiel. Une attitude destinée à éloigner la tentation que Liensun représentait pour elle depuis toujours, depuis vingt ans. Depuis qu'elle l'avait découvert nu dans un sauna. Une première fois elle l'avait foudroyé de sa colère, la deuxième il l'avait prise comme une fille vénale contre la cloison humide de l'endroit, et c'était toujours cette image qui revenait en elle, celle d'un adolescent musclé, hargneux, peu estimé de ses

compagnons, qui la comblait. Ils étaient à nouveau réunis et elle trouvait commode de prétexter le sentiment qu'elle avait eu pour Kurts afin de faire bonne figure. Un garçon de l'âge de Liensun n'avait certainement plus le moindre désir pour une femme vieillie comme elle. Elle préférait garder ses illusions de jadis et ne pas affronter une réalité humiliante.

Et pourtant Liensun était toujours ému, transfiguré quand il était à ses côtés. Il se disait qu'aucune autre femme ne l'avait satisfait, de son amour et de sa tendresse, comme Ann.

Parfois il regrettait qu'elle n'ait pas porté un enfant de lui. Leur passion faisait fi de toutes les précautions habituelles. Ils s'étreignaient dès qu'ils le pouvaient, au hasard, n'importe où, dévorés par une urgence brûlante. Il leur suffisait d'échanger un regard pour qu'ils cherchent aussitôt un recoin où s'étreindre. Mais Ann n'avait jamais été enceinte.

Ces derniers temps ils travaillaient dur avec Charlster, pour tenter de retrouver un peu d'optimisme à partir de leurs recherches. Le soir, revenus à Lacustra City, ils accompagnaient Charlster jusque dans les bras de ses mignonnes et se retrouvaient en général dans un restaurant.

Quantité de gens n'ayant pu dénicher le moyen de quitter la cité en faisaient autant, et c'était dans des salles bruyantes, avec souvent des gens en pleine crise d'hystérie, qu'ils essayaient de manger une nourriture de plus en plus déplaisante. Ils s'efforçaient de ne parler que de la journée vécue, d'envisager ce qu'ils pourraient entreprendre comme expériences le lendemain.

— Charlster ne te paraît-il pas goguenard ? fit ce soir-là Ann Suba. Se moque-t-il de nous ou prépare-t-il un coup tordu ?

— Je pense qu'il est très fier de ses trois « fillettes », de ces putes qu'il se complaît à imaginer plus jeunes de dix à quinze ans, et que chez lui il habille comme des petites filles.

— Pas toujours. Hier elles portaient des tabliers de domestiques d'autrefois sans rien d'autre. Je voulais te demander, qu'allons-nous faire de lui ? Nous en sommes responsables et ne pouvons le laisser ici, si nous décidons de fuir à notre tour.

— Je ne me vois pas l'embarquer avec ses trois copines et tout son fourniment. Il exigera que les appareils du laboratoire l'accompagnent. Il faudra un hydravion rien que pour lui et le trio.

— Et toi, quelles sont tes intentions ?

— Je ne sais pas. Je dois être un des derniers à partir. J'éteindrai la lumière comme on disait jadis.

— Tu rejoindras le Kid, ton père, Yeuse ?

— Je crois que je laisserai ici tout mon enthousiasme, cette rage positive qui me fit construire Lacustra avec ce bois venu de l'ancien Alaska. Ce fut une découverte fabuleuse lorsque je pus faire dévaler ces milliers, peut-être ces millions de troncs depuis le lac qui les retenait prisonniers.

— Charlster t'accompagnera donc ?

— Et toi que feras-tu ?

— Moi, je suis la mère adoptive de Kurty, le fils de Kurts. Je dois l'aider à grandir, à s'en sortir dans un monde qui s'annonce catastrophique. Charlster est assez cyclothymique dans son comportement et ses analyses. Parfois il déclare qu'il restera assez d'ozone au-dessus de certaines régions pour que la vie y soit possible, tantôt il affirme que c'est foutu et que la Terre entière va griller.

Dans ce restaurant, souvent le même, les gens s'attardaient et buvaient ce qu'il restait d'alcool dans les réserves. Le patron en faisait monter des caisses entières, les bradait, certain que l'argent

ainsi gagné ne servirait à rien.

Ann et Liensun buvaient aussi, s'attardaient malgré leur fatigue. L'ascension à vingt mille mètres et le tangage de l'hydravion brisaient le corps. Ils n'avaient pas envie de se séparer. L'un et l'autre attendaient un signe, une invite tacite tout en s'efforçant de ne pas trahir leur émoi intime. Ils finissaient par s'en aller, par rejoindre leur appartement. Kurty dormait profondément dans celui d'Ann Suba alors que Liensun ne retrouvait personne dans le sien.

Ce soir-là, pour ne pas encore rêver d'Ann, il essaya d'analyser le comportement de Charlster depuis ces derniers jours, suite à l'observation de son amie.

CHAPITRE XXV

Quoi qu'en pensât Fangh, les habitants des Échafaudages furent très heureux des produits divers que Songe leur livrait. Les yaks étaient les bienvenus car le collectif que présidait Septème venait de prendre en location quelques falaises abandonnées où le lichen poussait en abondance. On avait réparé les échafaudages les plus dangereux et, à tour de rôle, les jeunes scientifiques sacrifiaient une journée pour effectuer la cueillette.

Songe se porta volontaire, ce qui lui rappela son adolescence. Mais à cette époque un froid terrible empêchait les cueilleurs de travailler plus de deux heures. Avec le réchauffement, cette température proche du zéro était plus agréable.

Elle avait aidé Ladira dans ses comptes et

dans ses prévisions d'achats, et très vite l'ancienne libraire lui avait accordé son entière confiance et toute liberté pour conduire ce genre d'affaires. Ce fut elle qui vendit les yaks nourris au lichen à des maquignons venus d'Evrest. Chaque visiteur était attendu par elle avec impatience, et elle le voyait repartir avec les bêtes, un peu déçue. Opérasque lui avait dit que quelqu'un prendrait contact avec elle. Un agent de la Caste. Elle n'en savait pas plus.

Elle visita les laboratoires installés dans les cavernes supérieures, et jusque sur le toit de cette falaise haute de huit cents mètres. Les recherches étaient surtout tournées vers l'astrophysique et plusieurs télescopes étaient utilisés, dont un radio-télescope d'une grande puissance.

— Comment vous l'êtes-vous procuré ? s'étonna Songe lorsqu'elle le découvrit. Même Charlster ne possède pas le même.

— Nous avons dépensé beaucoup d'argent, lui dit Septème, et nous avons de bonnes relations avec pas mal de gens dans le monde. Maintenant nous sommes coupés d'eux, même la radio a des ratés. Mais nous avons prévu de longue date notre réinstallation ici.

Elle questionnait Ladira qui prétendait ne pas s'occuper des questions scientifiques. Songe lui fit

remarquer qu'elle avait tout de même engagé des dépenses pour l'achat de ces appareils. D'énormes sommes d'argent.

— Je n'en retrouve aucune trace dans votre comptabilité informatisée.

— Septème s'est occupé de tout ça, car je suis vite débordée, sauf pour la bibliothèque et pour la documentation.

— Les bonzes auraient-ils contribué à cet équipement ?

— Oui, certainement.

Bientôt Songe acquit une certitude qui fut le fruit d'une série de constatations et de soupçons. Septème n'était qu'une potiche, un homme de paille. Il y avait des questions qui le laissaient sans paroles, d'autres où il brillait.

Au bout d'un temps, Songe se rendit à Evrest et rencontra Fangh qui l'invita à séjourner chez lui. Il ne manifestait qu'une curiosité normale pour les Échafaudages, ne voyait que leur réussite économique avec ces yaks très recherchés. Fangh était plus un technicien, un homme aimant mettre en pratique les conceptions d'autrui, qu'un véritable chercheur et les travaux de l'équipe de Septème le laissaient indifférent.

— Qu'auront-ils à gagner dans des

expériences fondamentales ? Nous savons qu'une couche d'ozone protège nos vallées et à peu près tout l'ancien Tibet, la province chinoise du Sinkiang ainsi qu'une partie de la Mongolie. Nous ne pouvons vivre constamment dans l'inquiétude et dans l'attente de futures catastrophes. J'ai mes astronomes qui surveillent le ciel et cela nous suffit.

Il n'avait rencontré Septème que deux ou trois fois, restait perplexe sur le garçon et ses qualités de dirigeant.

— Ils font des élections régulières tous les six mois et c'est toujours lui qui est désigné. Les autres se débarrassent de la corvée sur lui, dirait-on. Je suis certain qu'il est ravi que tu sois là et que tu prennes les affaires économiques de la colonie en main. Ladira elle-même n'était pas à la hauteur.

Elle partagea son lit, essaya de se montrer amoureuse mais Fangh ne l'inspirait pas vraiment. Il lui était utile. Comme il était en train de réviser tout le système monétaire de la petite compagnie, il lui confia ses intentions. Autour d'eux, à part les sociétés installées dans les régions les moins atteintes par le réchauffement, tout le système s'était écroulé et le dollar, qu'il fût panaméricain

ou autre, ne représentait plus rien. En dehors d'une certaine limite, là où commençaient les difficultés climatiques, le troc était remis en vigueur. L'or et les pierres précieuses pouvaient à la rigueur servir de monnaies d'échange, mais les relations intercompagnies étaient au point mort. L'arrêt des transactions économiques et financières stoppant également les politiques.

— Certaines de ces micro-Compagnies dispersées approximativement entre le nord du Brahmapoutre et du Yang-tseu-kiang, jusqu'à la Sibérie, sont en train de se doter d'armées puissantes. Hommes, femmes sont enrôlés depuis l'âge de quinze ans. Pourquoi ? On n'en sait rien, sinon pour conquérir d'autres territoires. Certaines ne s'en sortent pas avec une économie très pauvre. Nous allons devoir leur fournir des aides vivrières pour calmer leur ardeur guerrière.

De retour aux Échafaudages, plus que jamais elle se posa cette question : « Qui dirige en réalité cette colonie ? Pourquoi le niveau dix-sept était-il interdit par exemple ? » L'ascenseur ne s'y arrêtait jamais, passant directement du seizième au dix-huitième étage. Cet étage mystérieux se trouvait entre deux étables où des dizaines de yaks étaient engraisés pour la viande. Les femelles fournissaient un lait très riche réservé en partie

aux petits veaux, mais il servait à l'alimentation et aussi à des fabrications diverses n'ayant rien à voir avec la nourriture, à partir de la caséine. Ce n'était pas nouveau, les Rénos avaient depuis longtemps retrouvé le secret de la galalithe, une matière plastique très utile.

Elle se demandait si un jour l'envoyé secret d'Opérasque se manifesterait. Pour le moment on la laissait s'incorporer à cette colonie et elle y prenait assez de plaisir, n'avait plus envie d'émigrer au nord chez les Aiguilleurs. Son travail actuel était à peu de choses près le même que celui qu'elle accomplissait à Markett Station, sauf qu'elle enrichissait une collectivité au lieu d'arrondir sa fortune personnelle. Une fortune faite surtout d'avoirs, d'options sur des marchandises, sur des Compagnies mais aussi des dépôts en dollars dans les banques. Tout ça ne valait plus rien.

Astyasa, le président de la petite compagnie Sumba qu'elle avait fournie aux vieux colons des Échafaudage, revint un jour à bord d'un dirigeable qu'elle n'avait jamais vu. Un petit appareil ne pouvant emporter qu'une faible charge avec un équipage réduit à trois hommes. Il réussit à s'amarrer en haut des Échafaudages. Songe eut l'impression que les jeunes colons ne

manifestaient guère d'enthousiasme et pourtant Astyasa leur apportait des nouvelles de leurs parents.

— Nous avons trouvé refuge dans un canyon à l'ubac, du côté birman. Nous avons dû nous battre pour nous emparer de quelques cavernes. Ce dirigeable est le dernier sorti des ateliers de China Voksal, juste avant les énormes inondations. Nous venons négocier notre retour, avoua-t-il avec inquiétude. Toi-même, Songe, tu as pu te réfugier ici et nous voudrions occuper des Échafaudages abandonnés. Nous avons vu Fangh à Evrest. Il n'a pas été très accueillant, ni vraiment hostile, et nous a conseillé de nous renseigner ici.

Le fossé qui s'était creusé à une époque entre les générations ne s'était jamais comblé. Les jeunes installés dans la colonie rejetaient leurs parents, leur reprochant d'avoir soutenu dans le temps une société puritaine et coercitive, où les plus jeunes ne trouvaient aucune raison de vivre, ni le moindre idéal.

Astyasa repartit sans avoir vraiment obtenu ce qu'il désirait, n'emportant que quelques vivres prélevés sur les livraisons de Songe. Celle-ci était consternée par l'incommunicabilité entre les générations. Des années durant la colonie, dirigée

par un certain Rigil, n'était plus un endroit de liberté. Les parents s'étaient éloignés, méfiés des enfants et la scission était à l'origine de l'incompréhension actuelle.

Elle devina que Ladira regrettait cet état de choses, et que la vieille libraire aurait été heureuse de revoir certains de ses amis. Habilement, elle l'amena à des confidences, toujours dans l'espoir d'identifier le correspondant secret des Aiguilleurs.

— Je ne croyais pas Septème capable de refuser à ses propres parents toute l'aide qu'ils demandaient. Les réfugiés s'installeront dans d'autres échafaudages éloignés de ceux-ci et ne nous gêneront en rien. Personnellement, comme je les ai aidés pour acquérir la petite compagnie Sumba, je suis prête à faire des efforts pour eux.

— Ce n'est pas du seul fait de Septème.

— De qui alors ? répliqua Songe.

Ladira soupira :

— Je t'en prie, n'en parlons plus.

— De quoi as-tu peur ?

— Je n'ai aucune crainte mais je suis solidaire. Si l'ensemble des colons estime que c'est préférable d'agir ainsi nous devons nous y résigner. Il nous faut à tout prix maintenir notre

cohésion.

— Ce n'est pas la démocratie, ça. On s'est débarrassé d'un dictateur jadis et voilà que tout recommence.

— Il y a des impératifs.

— Pas économiques ? Tout va bien, la colonie est vraiment prospère avec des falaises à lichens pour tous. Vos amis sont trop âgés pour aller se risquer sur les échafaudages, mais en les aidant on pourrait leur rendre la vie supportable dans cette vallée. S'agirait-il d'impératifs scientifiques ?

Ladira se pencha sur les listes de son inventaire, peu soucieuse de répondre.

— Ladira, que se trame-t-il par ici ?

— Mais rien. Ces jeunes gens, anciens élèves de Charlster, sont des passionnés qui ne songent qu'à leurs travaux de recherches. Ils en arrivent à abdiquer tout sentiment, toute tendresse, toute amitié. Je ne suis même pas certaine qu'ils songent parfois à l'amour, sinon en se laissant aller à leurs pulsions sexuelles brutes, sans le moindre romantisme. J'en suis désolée, mais c'est ainsi.

— Ladira, ce n'est pas à leur opposition aux adultes, à ces affrontements anciens qu'ils doivent cette cruelle indifférence. Avec le temps les

ressentiments s'apaisent. Or j'ai l'impression qu'on les excite constamment contre leurs familles, qu'on les entretient dans leur animosité. Et je ne pense pas que ce soit l'œuvre du collectif ni de Septème. Ce dernier me paraît incapable de garder la moindre rancune. Quand je l'ai traité d'ancien pisseur, il ne s'est pas fâché, au contraire il en a ri.

— C'est un bon garçon, effectivement.

Visiblement à la torture, Ladira emporta son inventaire jusqu'aux pièces voisines, également taillées dans le roc et éclairées par un système de miroirs très astucieux. On les avait installés au début, quand la production d'électricité était faible, mais depuis on disposait de quantités importantes de courant, si bien que la colonie envisageait d'en revendre à la Tibétaine. Dans son prochain voyage à Evrest, Songe devrait en négocier la cession avec Fangh.

— Nous pourrions la fournir gratuitement aux anciens colons de la Sumba qui reviendront s'installer dans le voisinage, avait-elle proposé au Collectif.

Mais presque à l'unanimité cette offre avait été rejetée.

Pendant quelque temps elle épargna Ladira,

sachant combien l'ancienne libraire était affectée par la situation conflictuelle entre les parents et les enfants. Mais un jour elle osa carrément lui poser la question :

— Ladira, qu'y a-t-il au dix-septième étage ?
Oui, ce niveau où l'ascenseur ne s'arrête jamais.
Du moins quand je l'emprunte car je me suis rendu compte que Septème, lui, pouvait accéder à cet étage-là.

CHAPITRE XXVI

On l'appelait sœur Lorette mais son nom en religion était sœur Laure du Seigneur. On la surnommait aussi familièrement car c'était une femme enjouée, bonne vivante, qui s'occupait de l'intendance depuis le départ de Vatican II. On venait de la découvrir morte dans la cuisine mise à la disposition de la suite papale. Au bout de quelques jours il avait été décidé que, durant le séjour de cette nombreuse suite, une série de cellules lui serait affectée, ainsi que la cuisine et les sanitaires. Le supérieur général avait parlé de quartier mis à la disposition des visiteurs. Sœur Lorette était spécialement chargée des menus de régime prescrits à plusieurs personnages de l'entourage de Pie XIII, et au pape lui-même qui souffrait d'angine de poitrine.

Le cardinal Étienne de la Couronne d'Épines commença son enquête sans tenir compte des contingences de l'étiquette. L'un des médecins du pape accepta de faire l'autopsie de la malheureuse religieuse, mais d'ores et déjà il estimait qu'il s'agissait d'un accident cardiaque. Sœur Lorette, si attentive pour la nourriture du pape et des cardinaux, négligeait sa santé et se laissait aller à des excès de gourmandise. Non seulement elle était bonne cuisinière mais était la première à goûter, appréciant ce qu'elle préparait.

— Elle mangeait trop riche, dit le médecin qui croyait s'en sortir avec ce diagnostic.

Mais Étienne de la Couronne d'Épines insista pour qu'il recherche les causes exactes de cette mort surprenante. Sœur Lorette n'avait pas cinquante ans et, si elle faisait des extras de gourmandises, elle n'en était pas moins vive et en pleine forme.

Pie XIII réunit la Curie, demanda qu'il ne fût pas question pour l'instant de ce drame. Tous les cardinaux aimaient cette religieuse si dévouée et paraissaient affectés et même inquiets. Ce fut après la réunion que le pape questionna Étienne, lui demandant comment les ingrédients des repas étaient livrés à la cuisine papale.

— C'est frère Anselme qui est le cellérier ou l'économe. C'est lui qui se charge de livrer le nécessaire pour la confection des repas.

— Qu'a-t-il apporté aujourd'hui qui aurait pu tenter la gourmandise de sœur Lorette ?

Étienne sortit une liste de sa soutane, en donna lecture.

— Vous avez dit confiture d'oranges ? fit le pape. C'est ma préférée. Et quand nous étions à Vatican II, la sœur Lorette en préparait pour moi malgré le prix exorbitant. Nous recevions les fruits de la Compagnie de la Banquise où existaient de fantastiques vergers sous serre. Depuis quelques années, hélas, nous ne pouvions plus en trouver.

— Je ne m'en souvenais pas, très Saint-Père. Je vais tout de suite saisir le pot en question à tout hasard.

— Soyez discret, Étienne, très discret. Pour l'instant rien ne nous incite à imaginer un scénario mélodramatique sur la mort de notre pauvre sœur en religion.

Mais incapable de rester en place, Étienne se précipita à la cuisine et, durant son absence, le pape resta à réfléchir. Il n'envisageait pas avec optimisme ni son propre avenir ni celui de la religion. Les trois dirigeables de sa suite se

trouvaient à l'intérieur du monastère-forteresse, en partie dégonflés. Ils avaient besoin de réparations et d'entretien et il lui semblait que ce travail traînait en longueur, que les moines mécaniciens ne mettaient guère d'entrain à réviser les moteurs et les filtres à hélium. De plus, il détestait ces nouvelles de Patagonie. Ces visionnaires qui soulevaient les foules dans un sentiment religieux exacerbé lui déplaisaient. Il souhaitait qu'on les contraigne à plus de modération.

Le cardinal Étienne revint, visiblement perplexe. Le pot de confiture d'oranges était introuvable. Il l'avait cherché partout. Il figurait sur l'inventaire établi par sœur Lorette d'après les livraisons et il ne pouvait s'agir d'une erreur.

Tard dans la nuit, le médecin vint dire que sœur Lorette était effectivement morte d'un infarctus du myocarde.

— Avez-vous analysé le contenu de l'estomac ?

— Mais, protesta le médecin, sœur Lorette n'avait pas encore pris son repas. L'estomac m'a paru vide.

— Faites-le quand même, ordonna Étienne de la Couronne d'Épines. Et vous en ferez examiner le

contenu par frère Francis qui tenait la pharmacie du Vatican.

Comme s'y attendait Étienne, Lorette avait absorbé quelques cuillerées de confiture d'oranges. C'était étrange que le cellérier du monastère ait apporté ce pot de confiture, comme s'il savait que le pape en était friand. Sans attendre, le cardinal partit à sa recherche, le trouva dans les immenses magasins du monastère. Ébahi, il découvrit un entassement fantastique de provisions en tout genre. Des entrepôts frigorifiques affichaient de très basses températures tant ils étaient remplis, et des caves alignaient des tonneaux à l'infini. Frère Anselme était justement en train de vérifier le contenu de l'un d'eux qui avait tourné à l'aigre.

— Nous allons en faire un excellent vinaigre, annonçait-il aux frères convers qui l'accompagnaient.

Il ne parut pas agacé par l'arrivée du cardinal, au contraire.

— Monseigneur, voulez-vous goûter un cru cultivé en petite quantité, sous serre évidemment, dans le sud de l'Australienne ? Il n'est pas désagréable.

Étienne accepta, disant qu'après le drame de

la mort de la pauvre religieuse il avait besoin d'un remontant. Anselme, d'ailleurs, paraissait consterné. Il l'avait trouvée si gaie, si pétulante en lui faisant livrer les vivres du jour.

— Vous aviez pensé au Saint-Père avec ce petit pot de confiture d'oranges ? Comment saviez-vous qu'il l'adorait ?

— Mais je n'ai pas livré de confiture d'oranges. J'ignorais que le Saint-Père en était friand, sinon... D'ailleurs, je peux vous montrer ma liste de fournitures. Aucun pot de confiture d'oranges n'y figure.

Monseigneur Étienne alla visiter frère Francis, qui opérait dans la nacelle du dirigeable où il était affecté. De nombreux prêtres de la suite papale continuaient d'habiter là.

— Catécholamine, annonça-t-il, dès qu'il aperçut le cardinal. Un vasoconstricteur à tous les coups, mais je ne sais encore lequel. Une substance mélangée à la confiture d'oranges en grosse quantité.

En principe, seul le pape aurait dû y goûter, si la sœur Lorette n'avait pas été tentée avant lui.

CHAPITRE XVII

Est-ce que Tharbin savait que trois filles, agents de la Caste, vivaient depuis quelque temps auprès de Charlster à Lacustra City ? Opérasque se posait désormais un certain nombre de questions sur les renseignements dont le bonze disposait ou non. Il avait, selon le défaut majeur inhérent à la Caste, sous-estimé son homme. Or ce dernier régnait en maître à China Voksals depuis des décennies, avait assisté à des événements considérables, des évolutions, des révolutions. Les bonzes avaient depuis longtemps établi des réseaux d'amitié et des réseaux d'espionnage. De plus, convertis à la rénovation du Soleil, à la fois mystiques et scientifiques, ils avaient leurs entrées dans de nombreux groupes. Songe avait des relations étroites avec Tharbin, relations commerciales, relations plus douteuses

qui faisaient grincer les dents d'Opérasque. C'était un dirigeable du Consortium qui l'avait sauvée in extremis des inondations de Markett Station pour la transporter à Tangri-Nor, selon la demande faite par les Aiguilleurs. Ainsi Tharbin était resté en contact avec la jeune femme.

D'ailleurs, au petit déjeuner, Tharbin distilla avec sa suavité polie la dernière nouvelle reçue.

— Savez-vous qui est Astyasa ?

Opérasque fronça les sourcils, cherchant en vain ce nom dans sa mémoire, finit par secouer la tête.

— Il dirigeait les Rénovateurs des Échafaudages lorsque ceux-ci se débarrassèrent d'un certain Rigil, qui confinait leur colonie dans un statu quo étroit. Astyasa prit la direction de la petite Compagnie de Sumba au sud de China Voksal. Mais ces gens-là ont dû fuir en direction de la Birmanie ancienne, dans des montagnes insuffisamment élevées. Astyasa vient de se rendre en Tibétaine pour rencontrer la colonie des Échafaudages. Ils aimeraient retourner là-bas. Mais les jeunes colons de la nouvelle colonie ont accueilli défavorablement cette idée. Je suis surpris qu'ayant envoyé Songe chez eux vous ne soyez pas au courant, ajouta-t-il en décortiquant

un œuf de cent ans.

Du moins de quelques mois, mais on appelait ainsi ce produit pourri, verdâtre, dont ces gens-là faisaient leurs délices. Opérasque détourna un regard écoeuré.

— Ce n'est pas le genre d'informations que j'attends de la voyageuse Songe, répondit l'Aiguilleur.

— Mais vous avez un moyen de communication avec elle ?

Opérasque se contenta de sourire. Il n'allait pas dévoiler ses secrets, dont celui-là si bien gardé depuis des années.

— On me dit qu'à Lacustra City c'est d'un côté la panique, les émeutes de gens cherchant à fuir à tout prix, et de l'autre un abattement, une résignation des personnes appartenant à l'intelligentsia. Elles se targuent d'une certaine indifférence et noient leur inquiétude dans d'interminables beuveries, fréquentant les derniers restaurants et bars.

Visiblement le bonze se délectait, détenait une autre information qui, pensait Opérasque plein d'appréhension, allait l'atteindre douloureusement.

— On voit, dans ces lieux bruyants où les

éclats sont fréquents, les crises de nerfs nombreuses, Liensun de l'Omnium du Pacifique, Ann Suba. Il n'y a guère, Farnelle, Lien Rag, Jael, Zabel les accompagnaient, mais certains de ces noms doivent vous être inconnus.

L'Aiguilleur cassait son œuf coque avec appréhension, craignant qu'on ne lui ait donné un centenaire, mais il n'en était rien. Il ne répondit pas à l'interrogation de Tharbin.

— Le seul qu'on ne voit jamais dans ces endroits accablants c'est le professeur Charlster. Lui, il embarque chaque matin dans l'hydravion, commence ses expériences dès que l'appareil prend de l'altitude. Ensuite l'appareil tourne en rond à la limite supérieure des nuages, pour relever toutes sortes de paramètres et d'observations. Lorsqu'il se retrouve sur le plancher de Lacustra, il se hâte de rentrer chez lui et n'en sort plus. C'est que trois charmantes l'y attendent, trois jolies filles qui s'efforcent de se donner l'air d'adolescentes juste pubères, mais n'y parviennent pas toujours. Par chance le vieux est myope ou presbyte. Vous savez qu'il travailla longtemps dans mes centres de recherches. Quel diable de bonhomme, quel génie ! Il accepta, lui, grand savant plus porté sur l'astrophysique que sur la technique, il accepta d'étudier des

stabilisateurs pour nos dirigeables. Et trouva un système vraiment bien. C'est dire si je le connais, le coquin. Moi, je pouvais lui fournir des demoiselles très jeunes. Vraiment jeunes. Songe, sollicitée par Liensun, ne put trouver que ces trois jeunes femmes qui font des efforts considérables pour se comporter comme des écolières. Il y a Bébé la blonde, Nana la rousse et Lolo la brune, mais Nana paraît diriger le trio. Malgré ses relations pourtant importantes, ce fut tout ce que trouva Songe.

Opérasque enrageait. Il avait suivi des stages fréquents de conditionnement au cours desquels on apprenait surtout à rester maître de soi, quelles que fussent les circonstances, les attaques, les moqueries, les allusions perfides, mais face à ce poussah il faillit éclater.

— Oui, je disais qu'on ne voyait jamais Charlster dans ces endroits peu recommandables, occupé qu'il est à se laisser dorloter, bisouter et plus par ces charmantes. On dit de Charlster que s'il ne doit rester qu'un seul habitant à Lacustra, ce sera lui. Il n'aurait pas du tout envie d'abandonner la belle vie qu'il mène. Bien sûr, il y sera bien forcé, peut-être choisira-t-il l'exil du côté du Kid, vers Euphosia, l'atoll du professeur Lerys où il trouverait un laboratoire et de quoi satisfaire sa

curiosité de savant.

Était-ce une taquinerie méchante ou une mise en garde ? Tharbin lui démontrait-il qu'il s'était trompé avec ces trois filles, avait présumé de leurs talents ? Seraient-elles capables d'entraîner Charlster avec elles lorsqu'un dirigeable viendrait les chercher ? Les Aiguilleurs, qui attendaient ce moment dans une planque du côté de Markett Station, se tenaient prêts. Au besoin ils agiraient comme un commando, enlèveraient Charlster même à son corps défendant. Il y avait heureusement de moins en moins d'habitants à Lacustra City et l'opération serait assez aisée, certains quartiers étant déserts depuis des semaines.

— Il sera difficile de le convaincre. Liensun peut-être y parviendra en embarquant les trois filles dans l'hydravion, espérant que le professeur suivra.

Jamais les trois envoyées de la Caste n'accepteraient. Elles devaient ramener Charlster auprès du Comité central, là-bas, à l'intérieur du cercle polaire, et ne se laisseraient pas intimider. C'étaient des filles entraînées, même à tuer si nécessaire.

— Vous êtes bien renseigné, fit Opérasque, en

tartinant un de ses toasts de véritable confiture.

Les bonzes et Tharbin en particulier vivaient toujours comme si les ressources de la Terre, inépuisables, abondaient pour tous. La meilleure nourriture, les meilleures boissons, les hydravions, les dirigeables. Oui, mais aussi ce terminal lacustre de Po-Haï complètement ruiné.

— Je suis contraint de me renseigner, puisque l'accord passé entre nos deux organisations est comme un tissu dévoré par des parasites, avec d'énormes trous et très peu de toile. Vous deviez nous tenir au courant de tout ce que vous prépariez pour Songe, les Échafaudages, Charlster, etc., mais vous avez gardé bouche cousue. Alors comme toujours je me suis débrouillé seul avec mes relations, mes réseaux. Malgré le cataclysme et cette atmosphère de fin du monde, je garde des amis sûrs. Voyez-vous, voyageur Opérasque, si vous aviez joué franc-jeu vous auriez pu profiter de tout ce système qui s'étend sur le monde entier.

Brusquement l'Aiguilleur eut peur. Il était seul, non seulement dans cet appareil énorme où l'entourage de Tharbin atteignait soixante-dix personnes, mais aussi dans cette immense région, avec seulement quelques postes d'Aiguilleurs perdus çà et là, et aussi l'équipe de Markett

Station. Tharbin, estimant qu'il avait perdu la face vis-à-vis des siens dans ces accords peu suivis d'effets, pouvait le faire assassiner et son corps jeté à la mer serait vite dévoré par les requins. Malgré son sang-froid, son inquiétude dut apparaître sur son visage.

— Vous n'avez rien à craindre de moi, voyageur Opérasque, mais je veux des relations sur des bases plus sincères. Je suis renseigné sur pas mal de choses. Tenez, par exemple, le pape...

— Pie XIII vole vers le sud, vers l'Antarctique, sans savoir que les Roux n'acceptent plus d'Hommes du Chaud sur ce territoire qu'ils ont déclaré Terre des Hommes du Froid. Leur revirement est assez inattendu mais compréhensible.

— Pie XIII fait escale au monastère-forteresse de Muong, dans le nord de l'ancien Laos, au milieu des moines-soldats du supérieur général Paul de Damas. Vous avez conclu une alliance avec lui, fit Tharbin avec brutalité cette fois.

— Nous avons eu des conversations, des conférences pour dire notre accord sur le côté néfaste de ce bouleversement climatique. Les uns et les autres souhaitons un retour vers une nouvelle glaciation, comme vous-même.

— Le pape est-il au courant de l'Abominable Postulat ?

Opérasque resta silencieux. En fait il n'en savait rien mais Pie XIII était, côté spirituel et pragmatique, l'alter ego de Tharbin. L'un et l'autre disposaient d'une organisation puissante dans le monde entier, un maillage serré ne laissant que peu de zones inconnues. Le pape, grâce au zèle, à la fidélité, à la dévotion, voire au fanatisme de certains Néos, dépassait les bonzes, la Caste sur bien des points, surtout celui de l'information.

— Franchement je l'ignore. Mais ces conversations furent très importantes. Nous n'avons pas signé d'accords mais le moment venu nous agirons dans le même sens.

— Dans les soutes de ses trois dirigeables le pape emporte les secrets de la bibliothèque vaticane, certains vieux de plusieurs millénaires. Des secrets de tous ordres, mais aussi les plans de certaines inventions que la papauté a condamnées en tout temps, des précisions astronomiques cachées, des révélations extra-terrestres paraît-il. Vous auriez là un allié de poids.

— Vous en seriez un autre, se hâta de dire Opérasque, en essayant d'être convaincant.

— Qu'avez-vous prévu pour Charlster ? Un

kidnapping ?

— D'abord on essaye de le convaincre et en dernier ressort oui, un enlèvement. Le système de surveillance, la sécurité à Lacustra City sont en pleine déliquescence. Même la fabrique d'hydravions Kurts n'est plus protégée. Nous attendons que la voie soit parfaitement libre.

— Si nous allions, une fois ce repas terminé, examiner le produit de cette pêche entassée dans nos soutes. Peut-être y découvrirez-vous d'autres éléments aussi intéressants que ces mémoires informatisées déjà en votre possession.

Beaucoup de débris, des appareils inconnus même d'Opérasque, qu'il aurait fallu reconstituer comme des puzzles. Le personnel de Tharbin s'y employait, avait déjà effectué un premier tri dont le produit se trouvait dans une autre soute.

— Fallait-il récupérer et garder en congélateur les débris décomposés de certains êtres ? Mes collaborateurs avaient quelque répugnance à ce sujet. Il est vrai qu'une main au bout d'une patte poilue ne peut que donner la nausée.

— Vous savez fort bien que sur la Terre les garous existaient. En petit nombre mais ils formaient des colonies. Beaucoup de personnes les ont vus, en ont été les victimes.

— Ils venaient tous du ciel. Le pire et le meilleur peuvent donc venir de là-haut ?

Sentencieux, le bonze laissa Opérasque perplexe avec ses considérations mystiques.

— Il y a des objets qui s'apparentent à des œuvres d'art, des peintures que l'eau salée a épargnées, des sculptures. Nous avons tout rangé à part, dit le bonze qui dirigeait le tri. Certaines choses sont dignes d'intérêt.

Opérasque fut d'abord surpris par les tableaux dont la plupart représentaient des paysages d'Ophiuchus, où des humains se réfugièrent autour de 2050. L'artiste les avait représentés soit avec réalisme, soit avec une volonté d'abstraire tout le côté pittoresque, pour ne laisser subsister que les chocs picturaux. Mais les uns et les autres parvenaient à reconstituer un monde différent, fascinant.

— Étonnant, reconnut Tharbin.

Il y avait des scènes plus intimistes sur Terra Cité, la capitale, où circulaient d'étranges véhicules, des animaux attelés et d'énormes machines inconnues, véritables maisons montées sur chenilles, où devaient vivre de nombreux habitants. Un médaillon accroché en dessous précisait : « Manifestation de Sawyer-Bulls dans les

perspectives de la capitale. » Perspectives dans le sens d'avenues.

— Sawyer-Bull, littéralement engin de scieur ? Une scierie entière sur chenilles avec des habitants ? Curieux.

— Regardez aussi les sculptures, certaines sont étranges.

Opérasque n'avait pas un sens artistique très sensibilisé à n'importe quelle œuvre, mais s'intéressait à ces témoignages d'un passé très ancien. Il y avait des représentations de garous, moulées dans du plastique léger, qui avaient donc pu remonter à la surface de l'océan.

Et puis il le vit, le reconnut, car dès que le Bulb tomba dans l'océan, tous les Aiguilleurs furent prévenus du danger qu'il représentait. Il était là, sorte de pierre vaguement cubique avec quelques sillons comme gravés au burin. Pétrifié mais effrayant dans son immobilité. L'œil énorme, fixe. Le Fomeg.

CHAPITRE XXVIII

Ladira finit par la mettre en garde. Depuis quelque temps Songe trouvait la libraire embarrassée et toujours sur le point de lui parler, de lui révéler quelque chose mais finalement elle renonçait. Ce jour-là elle prit le courage de le faire :

— Adriaka te met carrément en accusation devant le Collectif.

Adriaka était la dondon retrouvée en bas des Échafaudages quand, le jour de son retour, cette fille l'avait traitée avec animosité et depuis, chaque fois qu'elle la rencontrait, la fusillait du regard derrière ses épaisses lunettes, marmonnait dans son triple menton.

— Elle t'accuse d'être au service des bonzes.

— Je ne suis pas à leur service mais j'ai

travaillé pour eux, quand il a fallu que je trouve des ressources pour ravitailler la colonie et ensuite acheter la Compagnie Sumba. Le Collectif oublie-t-il les services que j'ai rendus ?

— Tiens-toi sur tes gardes. Adriaka est venimeuse mais comme elle est en même temps une scientifique estimée elle peut te nuire.

Elle essaya de rencontrer Septème, mais le président l'esquiva chaque fois. Elle finit par le coincer un jour dans son bureau, à l'improviste, et elle l'apostropha :

— Est-ce que je gêne ? Dois-je repartir, rejoindre Fangh dans ce cas ?

Septème parut inquiet. Si elle retournait auprès du président de la Tibétaine, elle pourrait nuire à la colonie des Échafaudages, son autonomie étant mal tolérée au sein de la Compagnie. Ce serait très dangereux pour eux en définitive.

— Mais non, balbutia-t-il. Je ne vois pas ce que tu veux dire.

— Adriaka m'accuserait de collusion avec les bonzes.

— Comment ça ?

Il faisait pitié et plus que jamais Songe estima qu'il n'était pas le véritable patron du Collectif,

qu'il ne faisait que de la figuration et que quelqu'un d'autre, peut-être un groupe, le manipulait comme une marionnette.

— Tu ne peux pas être plus clair ? insista-t-elle. Ou bien as-tu besoin de courir aux ordres ?

— Mais... j'ai la responsabilité du Collectif, voyons... Je suis à même de te répondre sans en référer.

— Alors fais-le.

— On dit que tu es une taupe envoyée par les bonzes pour nous espionner.

— Tiens donc.

— Que les bonzes sont aux abois et recherchent un refuge, que les Échafaudages et les cavernes leur conviendraient pleinement. Tu préparerais leur conquête. Ils seraient prêts à nous envahir par la force si nécessaire.

— C'est ce qu'Adriaka a raconté ?

— Elle a eu l'occasion d'aller à Markett Station, à China Voksal, et a entendu dire que tu travaillais pour Tharbin et même...

— Va jusqu'au bout de tes insinuations.

— Mais, protesta Septème, ce ne sont pas les miennes mais celles d'Adriaka. Tu sais, elle ne supporte pas les jolies filles, les hait. Elle est

capable de dire n'importe quoi mais il se trouve que dans ce cas elle cite des faits précis.

— Tu n'es pas allé au bout de tes pensées.

— Elle t'accuse d'être la maîtresse de Tharbin.

— Elle a tenu la chandelle ?

Septème, visiblement, ignorait le sens de cette expression.

— Adriaka demande qu'on convoque tes amis d'alors, Luidin, Anduan et même Astyasa. Elle est allée à Evrest pour parler avec Rigil.

— Rigil est à Evrest ?

— Il travaille dans l'usine à herbes de là-bas.

Lui aussi dit que tu as eu des bontés pour Tharbin.

Il fut surpris que Songe le regarde en penchant la tête, se moquant de lui visiblement et il s'effara :

— Qu'ai-je dit ?

— Rien, mais tu t'exprimes comme dans de très anciens romans oubliés. Lirais-tu ces ouvrages sentimentaux que Ladira a ramenés de China Voksal ? Je me souviens qu'ils faisaient l'enchantement des filles et des femmes cloîtrées par les musulmans de la station. Qui dit encore avoir des bontés pour quelqu'un, dans une connotation sexuelle ?

Rouge, décontenancé, il lui faisait pitié mais elle n'avait pas l'intention de l'épargner. Ni lui ni cette garce d'Adriaka.

— Convoquez-moi devant le Collectif, que je me justifie.

— Heu... C'était prévu, quand Rigil arrivera.

— Parce qu'il va arriver ?

— Aujourd'hui. Il a accepté de témoigner mais pas forcément contre toi.

— Le Collectif va donc se réunir assez vite ?

— Je te le dis, dès que Rigil sera là.

Ladira essaya de la rassurer, mais elle n'aurait jamais imaginé que cette Adriaka ferait obstacle à sa mission. Elle avait trop négligé les difficultés qui pouvaient surgir.

— Tu sais, Ladira, je croyais venir ici en triomphatrice ou en invitée, à la suite de ce que j'ai fait pour les colons, pour tous les colons, même les jeunes qui sans moi auraient crevé de faim. Et voilà qu'on va me juger et m'expulser ?

Le reste de la journée elle travailla dur avec Ladira à la comptabilité et à la rédaction de contrats d'achats et de ventes. Le téléphérique de cinq heures arriva avec un léger retard, et depuis cet étage elle reconnut Rigil lorsqu'il en descendit.

Il ne paraissait pas avoir changé et, immobile sur le quai, il levait les yeux, toisait la hauteur vertigineuse de la falaise, de cet ensemble dont il avait été le patron.

Il se passa alors un incident étrange. Septème, toujours aussi gauche, aussi balourd, apparut, sortant de l'ascenseur. Songe surplombait la scène et Ladira était à ses côtés.

— Mais on dirait que Rigil est furieux.

— Il l'est, murmura la libraire.

Voilà que Septème désignait à l'ancien président de la colonie la rame qui allait repartir dans l'autre sens, l'incitant à y remonter. Rigil tempêtait mais elles n'entendaient pas ce qu'il criait. Finalement il réembarqua et Septème se dirigea vers l'ascenseur. Celui-ci arrivait et Adriaka en sortit, lourdement chargée, passa devant lui sans le regarder, se dirigea vers le téléphérique.

— Elle fout le camp, souffla Songe. Avec armes et bagages. Je n'y comprends plus rien. On refuse de recevoir Rigil et cette garce s'en va ?

Ladira restait silencieuse.

— Tu peux m'expliquer ?

La libraire secoua la tête.

— Je devais comparaître, tout le monde était contre moi, tous souhaitaient qu'on me foute dehors, et finalement Rigil n'est pas reçu et la grosse salope d'Adriaka, furieuse, claque la porte de la colonie ?

Ladira s'écarta de la baie et sortit de la pièce sans avoir prononcé un seul mot. Songe regarda s'éloigner la cabine du téléphérique. Adriaka partait pour Evrest très certainement, en compagnie de Rigil qui lui trouverait une occupation. Pourquoi ce revirement du Collectif ?

Elle essaya de stopper l'ascenseur de Septème mais celui-ci passa devant elle sans s'arrêter. Le président tournait le dos à la paroi depuis l'intérieur de la cabine.

Ladira revint en souriant.

— Le Collectif a jugé inutile ta mise en accusation en reconnaissance des services rendus autrefois. Adriaka a été si folle de rage qu'il a été décidé de l'expulser de la colonie.

— Elle n'est pas partie de son plein gré ? Mais alors qui est intervenu pour me sauver la mise, qui commande réellement dans ce foutoir ?

CHAPITRE XXIX

Paul de Damas avait dessiné pour ses moines-soldats et pour lui un uniforme rappelant celui des samouraïs japonais de jadis. L'affirmation guerrière y figurait plus que celle de la foi, à l'exception d'une plaque pectorale représentant une croix flamboyante en forme d'épée. C'était un prédécesseur de Pie XIII qui avait accordé à cette congrégation le droit à cet uniforme et à cet insigne. L'uniforme était en cuir noir aux gros ourlets en bourrelets rouges. Un casque de même matière, prenant en sandwich une plaque d'acier, était visiblement destiné à semer l'effroi dans les rangs des ennemis. Il cherchait à reproduire, en enrobant le visage, l'apparence d'une tête de mort, approfondissant les orbites, faisant saillir les arcades sourcilières, effaçant les lèvres derrière une herse protectrice.

Lorsqu'il pénétra dans la grande salle où siégeait la Curie, un silence s'établit, qu'il savoura sans arrière-pensée ni états d'âme. Il était de grande taille, avec des épaules de lutteur. Cependant la vue du trône d'apparat où était assis le Saint-Père le troubla. Pourquoi diable avoir sorti cette relique des soutes d'un dirigeable ? Avec un sourire caché par cette herse devant sa bouche il s'inclina pour baiser l'anneau pontifical, mais se redressa aussitôt avec une arrogance orgueilleuse. Il recula de trois pas, s'attendant à une offre de siège qui tarda à venir.

— Très Saint-Père, la mort de notre chère sœur en religion, Laure du Seigneur, me fait grand-peine et j'ai prié pour le repos de son âme.

Sur un signe du pape, Étienne de la Couronne d'Épines approcha, quelques feuillets à la main.

— Notre si dévouée Lorette est morte d'un infarctus du myocarde, dit-il, après que le pape eut incliné la tête. Sœur Laure ne souffrait que de très légers troubles cardiaques et aurait pu vivre encore longtemps, si une dose massive d'adrénaline de synthèse ne l'avait foudroyée en agissant comme vasoconstricteur de son système nerveux et sanguin.

Le supérieur général se raidit

imperceptiblement, mais au fond de ses orbites artificiellement creusées, son regard flamboyait et les membres de la Curie paraissaient saisis par la puissance menaçante qui émanait de ce guerrier, descendant direct des Chevaliers teutoniques.

— Nous savons que l'adrénaline de synthèse se trouvait mêlée en généreuse quantité dans de la confiture d'oranges. Mais je dois expliquer comment notre attribution de vivres est effectuée par le frère cellérier Anselme. Il fait livrer les denrées quotidiennes par des frères convers, et ceux-ci font signer à sœur Lorette la liste des fournitures. Seulement, une fois seule, sœur Lorette avait pour habitude d'établir une seconde liste personnelle. Sur la sienne figurait un pot de confiture d'oranges qui n'apparaissait pas sur la liste de frère Anselme. D'ailleurs, le cellérier m'assura qu'il n'avait pas en stock de la confiture d'oranges, seulement de la marmelade congelée. Mais qu'au besoin on pouvait faire, avec, de la confiture, sachant que le très Saint-Père en était friand. Peu de personnes, à l'exception de sœur Lorette, connaissaient...

Paul de Damas commençait de s'énervier et sans y être autorisé coupa net les explications d'Étienne de la Couronne d'Épines.

— Suis-je convoqué pour entendre ces détails domestiques sur la cuisine ?

— ... ce penchant de gourmandise. J'ai alors repris mon enquête, pour savoir comment ce pot de confiture d'oranges avait pu arriver jusque dans notre cuisine, mais très vite j'ai compris qu'il avait été glissé dans un des paniers à provisions à l'insu des frères convers chargés de les livrer. J'ai donc arrêté cette recherche stérile et me suis rendu à l'hôpital de la congrégation, où j'ai rencontré sœur Régina qui dirige l'apothicairerie. Ici, on appelle ainsi la pharmacie. Mais sœur Régina se montra fort discrète sur la pharmacopée de son officine. Je la priai donc de comparaître devant Sa Sainteté, au risque d'une interdiction majeure si elle tardait.

Il se retourna et appela :

— Sœur Régina.

La religieuse apparut. Une très forte femme à la robe noire frappée de la plaque à la croix flamboyante en forme d'épée, signifiant qu'elle appartenait à la congrégation des moines-soldats. Évitant de regarder le supérieur général, elle s'agenouilla devant Pie XIII, joignant les mains.

— Sœur Régina, dit le cardinal Étienne avec une douceur trompeuse, pouvez-vous répéter ce que vous nous avez déjà expliqué au sujet de cette

hormone de synthèse, fabriquée en grande quantité dans les laboratoires secrets du monastère ?

L'infirmière en chef le fit d'une voix geignarde, inattendue chez cette forte femme. Elle raconta qu'effectivement son apothicairerie disposait de grosses quantités de différents médicaments dont de l'adrénaline de synthèse.

— À quoi sert-elle ?

— À galvaniser l'énergie de nos frères soldats.

— Mais dans quelles circonstances ?

— En principe au combat, mais en l'absence de guerre nous leur en faisons prendre pour les manœuvres. Il s'agit de gélules contenant aussi un produit retardant. L'absorption faite, l'adrénaline agit au bout d'une demi-heure.

— Quel en est l'effet ?

— Une ardeur irrésistible, le désir irraisonné de se battre. Cela durant les quelques minutes nécessaires pour effectuer une attaque surprise et la réussir. Ensuite l'effet s'atténue, disparaît.

— Qui prépare les gélules ?

— L'apothicaire avec ses aides. Moi et les sœurs converses.

— Pour quelle raison ?

— À cause de l'effet retard. On le gradue selon les circonstances entre cinq minutes et une demi-heure.

— Avez-vous dernièrement effectué un dosage ?

— Non, monseigneur.

— Avez-vous donné de l'adrénaline pure ?

— Oui, monseigneur.

— À quelle personne ?

— À Mgr Paul de Damas qui désirait aller seul chasser l'ours. Ces animaux abondent dans cette région depuis le réchauffement et Mgr Paul de Damas aime les affronter à l'épieu.

Alors le supérieur général se retourna vers la porte, et cria simplement : « À moi ! » Une douzaine de moines-soldats en uniforme de combat pénétrèrent dans la salle. Tous les membres de la Curie, princes de l'Église, épouvantés, se levèrent d'un coup. Seul le pape resta assis. Mgr de Jérusalem s'approcha du Saint-Père pour montrer la même fermeté devant cette invasion sacrilège.

— Vous m'accusez de tentative d'empoisonnement sur votre personne, cria Paul de Damas. Mais qui êtes-vous pour le faire ? Un vieillard qui ne détient plus le moindre pouvoir,

qui ne pense qu'à trouver un refuge confortable pour ses derniers jours, sans se soucier de la foi qui vacille. Votre séjour temporel se termine et le moment d'un Souverain Pontife combatif est arrivé.

Du fond de son fauteuil Pie XIII, bien que très pâle, regardait le supérieur général fixement et soudain sa voix jaillit sans le moindre tremblement, une voix qui, affirmèrent plus tard les gens de son entourage, paraissait venir d'ailleurs, du ciel. Oui, c'était Dieu qui tonnait par la bouche de Pie XIII, finit-on évidemment par répéter.

— Regarde ceci, profanateur, sacrilège, papicide. C'est la bulle d'anathème, la bulle de ton excommunication. Tu n'appartiens plus à l'Église. Tu seras dépouillé de cet uniforme impie, et tu t'en iras errer dans les solitudes sauvages, n'inspirant que dégoût et horreur.

En même temps il brandissait un parchemin sur lequel était apposé l'anneau du pêcheur, ce sceau pontifical représentant saint Pierre levant ses filets de pêche.

— Mes frères, emparez-vous de ce vieillard gâteux et de tout son entourage de poltrons.

Il attendait, imbu de son autorité, que ses

hommes le contournent pour saisir rudement ces imbéciles effrayés, mais soudain il tourna lentement le regard à droite puis à gauche. Les moines-soldats restaient immobiles, et au lieu de tendre agressivement leur menton protégé de cuir comme l'exigeait la discipline, ils inclinaient la tête, désolés de désobéir mais redoutant l'excommunication pour eux-mêmes.

— Avez-vous entendu ce que j'ordonne ? rugit alors Paul de Damas. Emparez-vous de ces gueux.

Mais les moines-soldats ne bougeaient toujours pas. Alors la voix de Pie XIII, cette voix qui semblait venir de plus loin, leur lança :

— Arrêtez ce renégat, cet aventurier relaps. Vous le conduirez dans une geôle en attendant qu'il soit jugé pour ses crimes.

Paul de Damas sortit son arme jusque-là cachée dans son dos, un pistolet à micro-missiles. Il allait en viser le pape lorsque plusieurs de ses hommes interrompirent son geste en tirant eux aussi. Foudroyé, le supérieur général s'abattit d'un coup et tous eurent l'impression qu'une immense armure métallique s'écroulait. Sa cuirasse était doublée de plaques de métal. Ses hommes ne l'ignoraient pas et avaient visé le dos. Le dos parce que, dans son ostentation de va-t-en-guerre

obsédé, Paul de Damas avait souvent déclaré qu'il voulait bien être protégé des balles sur le devant du corps, mais que s'il fuyait comme un lâche il serait rapidement abattu faute de protection dorsale.

CHAPITRE XXX

Nana la rousse, qui dans la hiérarchie des Aiguilleurs avait le grade de maître Aiguilleur de deuxième classe, décida qu'il fallait en finir sans attendre. La situation à Lacustra City devenait intenable à cause de ces brouillards qui entretenaient une atmosphère débilite. Ce n'était plus de l'humidité qui ruisselait mais carrément des averses continues. On ne pouvait ouvrir une fenêtre sans être envahi par une bruine épaisse, et entrer et sortir depuis la rue nécessitait des précautions infinies. Les dernières boutiques, les derniers restaurants et lieux publics avaient bricolé des sas où les clients devaient abandonner leurs vêtements de pluie. On se servait aussi de souffles d'air chaud lorsque les coupures de courant n'interrompaient pas tous les appareils.

Charlster n'était en fait qu'un vieillard atteint par moments de sénilité. Dans ses bons jours il était prêt à rejoindre les laboratoires de la Caste dans le Grand Nord mais d'autres, repris par ses souvenirs de victime des Aiguilleurs, il déclarait que jamais il ne deviendrait leur complice.

Un soir où elles le chouchoutaient et qu'il était béatement enfoui dans la mousse de son bain, Nana demanda innocemment ce qu'était un vaisseau spatial. Le savant, sorti de sa somnolence agréable, ouvrit les yeux, son esprit immédiatement titillé.

— Mais pourquoi me le demandes-tu ?

— Un jour on m'a parlé d'un vaisseau *Terra* que les hommes avaient construit bien avant la glaciation, pour aller sur d'autres planètes, dans d'autres galaxies. Il paraît que ce n'était pas le seul et que des gens se sont enfuis à leur bord pour d'autres colonies lointaines.

— C'est exact, murmura-t-il. C'est la vérité mais longtemps elle nous fut dissimulée par l'organisation des Compagnies ferroviaires, par les Aiguilleurs évidemment, mais aussi par les Néos-Catholiques. On nous cachait même qu'il exista un espace autour de la Terre, que celle-ci fut une planète.

— Ils devaient revenir un jour nous sauver tous, quand ils auraient trouvé le moyen d'arrêter le refroidissement et de faire briller le Soleil.

Charlster ricana.

— Belle légende, jamais concrétisée. Au contraire. Nous avons fini par l'apprendre avec le retour de ces exilés sur le satellite Bulb. Lorsque les colons d'Ophiuchus réalisèrent que jamais ils ne pourraient sortir la Terre de sa gangue de glace, ils adoptèrent ce que l'on appelle un postulat, une décision unilatérale qu'ils estimèrent légitime et incontestable, mais qu'on finit par traiter d'abominable. L'Abominable Postulat décida que désormais plus rien ne serait tenté pour en finir avec la glaciation, et qu'une nouvelle race d'hommes serait générée dans les laboratoires du satellite, pour vivre dans le froid et repeupler la Terre. Mais je dérape loin des vaisseaux spatiaux. Pourquoi me parles-tu de ces merveilleux moyens de transports intergalactiques ?

Les trois filles avaient eu un choc lorsqu'il avait prononcé le nom d'Ophiuchus. Jusqu'à une période récente, un Aiguilleur ne pouvait dire ou entendre ce nom sans mourir immédiatement. C'était la précaution prise par la Caste pour permettre le suicide de celles et de ceux que leurs

ennemis, les Rénovateurs, auraient pu torturer pour leur arracher des secrets. En quelque sorte c'était la capsule de cyanure des espions d'antan et même d'aujourd'hui. Un gène spécial inoculé. Mais quatre ans plus tôt toutes celles et tous ceux qui en étaient pourvus en furent débarrassés, le réchauffement rendant publics certains mystères.

— Je me disais que si on en retrouvait les plans on pourrait en reconstruire un autre, de *Terra*.

— À la condition de disposer d'énormes moyens.

— Et de grands savants comme toi.

— Oui, évidemment, se rengorgea Charlster en fermant les yeux.

Les mains douces le massaient, le caressaient, le préparaient pour son prochain caprice sexuel. Il n'avait pas encore choisi comment il atteindrait le plaisir ce soir-là, parce que vivre dans une indécision aussi délicieuse faisait partie du miracle amoureux.

— Encore faudrait-il retrouver ces fichus plans, murmura-t-il, avant de se laisser aller à d'autres délices.

— Pourquoi pas ? murmura Nana.

Charlster sourit avec indulgence.

— Ils doivent exister quelque part encore. Peut-être y en avait-il une copie dans le satellite qui s'est englouti dans le Pacifique. Peut-être que les rescapés ont réussi à la sauver, cette copie.

Le sourire disparut et l'œil droit s'ouvrit.

— Aurais-tu entendu dire quelque chose dans ce sens ? Par Liensun ? Ann Suba ? Pourtant ils ne vous parlent guère quand ils viennent me chercher et me ramènent.

— Ils nous méprisent, dit Bébé la blonde.

— Je pensais à un autre dépositaire, continua Nana.

On l'avait autorisée à aller aussi loin que possible pour convaincre Charlster. On lui avait confié un certain nombre d'informations secrètes capables d'enflammer le vieillard, et de lui donner l'envie de travailler à l'un de ces fabuleux projets. Mieux valait, estimait Nana, ne plus lui parler d'un retour de l'ère glaciaire. Il restait Rénovateur dans le fond de son cœur et même un Soleil torride, dévastateur lui paraissait, dans sa logique de savant, préférable à un froid tout aussi mortel. Dans son égoïsme féroce il se fichait bien des victimes des deux situations climatiques, mais restait fidèle à ses premiers engagements idéologiques.

— Encore de ces ragots qui courent le monde, fit Charlster. Même pas des légendes car une légende implique une aura poétique, sous-entend une irréalité séduisante mais non, ce que les gens colportent sont des âneries.

— Le pape détiendrait les plans de *Terra*, dit-elle, furieuse, certaine qu'il allait se moquer. Mais il alla plus loin en s'irritant de tant d'obscurantisme.

— Et nous y voilà. Le pape, la bibliothèque du Vatican avec ses rayons remplis de secrets que les Terriens ne doivent pas connaître, car ils risquent d'altérer la foi, voire de la détruire. On a déjà accusé les chrétiens d'avoir fait brûler la bibliothèque d'Alexandrie pour les mêmes raisons, d'avoir détruit les briquettes de terre cuite des peuples sud-américains pour les mêmes raisons. Il paraît qu'elles racontaient déjà des histoires de voyageurs de l'espace. Un tas de foutaises, oui !

— Le Vatican détient réellement les plans de ces vaisseaux spatiaux dont ceux de *Terra*, insista Nana, d'une voix si ferme que Charlster se redressa, s'assit dans la baignoire avec de petits flocons de mousse dans ses poils blancs.

— En voilà une entêtée ! Que te prend-il ? On dirait que tu as des informations.

— Effectivement, déclara-t-elle, prenant les plus grands risques, contrainte par la menace qui pesait sur Lacustra.

Ils devraient partir, que le vieux soit d'accord ou non. C'était la fin de cette cité lacustre.

— Qui es-tu donc, se moqua Charlster, pour être aussi catégorique ?

Elle le lui dit. Se présenta comme maître Aiguilleur de deuxième classe, les deux autres comme maîtres Aiguilleurs de troisième classe. D'un coup Charlster se releva, nu dans la baignoire avec son pénis vaguement raidi.

— Petites salopes, hurla-t-il, vous m'avez trompé, trahi. Je vais avertir Liensun qu'il vienne vous jeter à la rue.

— Sans nous vous êtes fichu, lui dit Nana. Vous irez en exil avec Liensun, sans promesse de disposer d'un labo, et vous serez à leur charge, les importunerez. Les Aiguilleurs vous offrent un paradis, la possibilité de travailler sur ces plans de vaisseaux spatiaux. La Caste en négocie l'achat avec Pie XIII. Je vous le révèle.

Il en resta ébahi, réticent cependant, et Lolo la brune essaya de sauver la situation en approchant sa bouche du sexe flétri. Charlster aurait pu l'écartier avec colère mais très vite il

choisit son camp et ses vices.

CHAPITRE XXXI

— Vous m'avez paru effrayé par cette idole étrange, répétait Tharbin songeur, ce bloc de pierre monolithique avec un œil énorme peint... Plutôt peint et gravé en réalité, difficile de découvrir par quelle technique. Je me demande comment un bloc de pierre a pu remonter du fond de l'océan. C'est ce qui vous impressionne comme une sorte de prodige ? Mais pourquoi l'enfermer dans un container d'acier et placer le tout dans un compartiment de congélation poussé au maximum ?

Opérasque buvait l'alcool de riz qu'il avait commandé une fois revenu dans la partie commune de l'hydravion. Il aurait voulu réfléchir, étudier la réponse à ces questions, que Tharbin attendait impatiemment.

— Ce n'est pas une idole, dit-il enfin, mais un être vivant. Un être de l'espace.

L'incrédulité de Tharbin l'énerva encore plus.

— Je n'en avais jamais vu en vrai. Mais j'en étais informé car cet être est l'un des plus dangereux qui soit, et nul ne peut prévoir le mal qu'il peut causer sur la Terre. Dans l'espace il se comporte en parasite et ses victimes préférées sont les Bulbs. Ce bloc, pétrifié en apparence, peut une fois dans l'organisme de sa victime prendre des proportions fantastiques, le coloniser entièrement par ses filaments, ses tentacules, dominer son système nerveux, son cerveau, toutes ses fonctions et cela dans le seul but de favoriser l'éclosion de ses ovules. L'Œil, ou encore Eye, sont des noms donnés par les humains, mais les Bulbs les appellent Fomeg.

— Ah, fit Tharbin, toujours ironique. Voilà que ces grosses bêtes de l'espace parlent. En anglais, je suppose ?

Opérasque soupira, comprenant très bien cette attitude.

— Disons que grâce à l'ordinateur central, il était possible d'interpréter ses pensées, et la traduction de celles-ci a donné ce mot de Fomeg, traduction approchante dans la mesure où l'on

peut traduire le virtuel. Un Fomeg se trouvait à bord du satellite abîmé dans l'océan mais n'avait jamais pu le coloniser. Il était prisonnier de sa victime. Celle-ci emmenée dans l'orbite de la Terre, il ne pouvait plus s'échapper dans l'espace sous peine d'y mourir, car il se découvrait à des milliers d'années-lumière de ses terrains de chasse. Il vivait dans le Bulb en reclus sans pouvoir manifester sa malfaisance, ni procréer.

— Donc pourquoi serait-il dangereux sur la Terre ?

— Je préfère le redouter que de le croire inoffensif.

L'hydravion volait vers le terminal lacustre et, vers la fin du voyage, Opérasque reçut une communication radio ayant transité par ce terminus. Un certain Mgr de Jérusalem demandait à lui parler, et il ne savait qui était son correspondant.

— Monseigneur de Jérusalem, secrétaire de la Curie pontificale, précisa une voix à la limite de l'indignation.

— Oui, bien sûr, je prends.

Très inopportun cet appel qui mettrait la puce à l'oreille de Tharbin. Il savait que les Néos étaient partie prenante dans une alliance occulte pour le

rétablissement d'une nouvelle société ferroviaire sur la Terre, mais il aurait la preuve que les discussions étaient très engagées.

— Cher voyageur Opérasque, je vous adresse mes bénédictions et je vous appelle au nom du très Saint-Père. Comme nous n'avions plus le moindre contact depuis quelques jours, Sa Sainteté a pris la liberté de vous joindre.

— Mais comment m'avez-vous retrouvé ?

— Nous avons appris par nos fidèles, après votre départ de Tangri-Nor Station, votre réapparition au terminal lacustre. Nous disposons pour quelque temps d'un puissant émetteur et nous avons pris la liberté de vous contacter. Vous n'ignorez pas que l'ensemble de la Curie, les princes de l'Église et leur suite ont pris la direction du Grand Sud. Nous ne pouvons attendre indéfiniment qu'un accord soit effectivement signé. Nous allons donc partir vers ces régions lointaines où il vous sera peut-être malaisé de nous joindre par la voix des ondes.

Cette manière amphigourique de parler découlait-elle d'une prudence calculée pour ne pas trop s'engager ? Ou était-elle destinée à décontenancer toute autre personne à l'écoute, dont Tharbin ?

— Le Grand Sud ? répéta Opérasque, inquiet. Que signifiez-vous par là ? L'Antarctique où les Roux vous attaqueront ?

— Nous songions à l'Omnium du Pacifique, à l'île du Titan du président Kid. Nous pouvons négocier avec lui l'octroi d'une terre. Il y a aussi Euphosia encore plus au sud et enfin la Patagonie orientale.

Le pouvoir aiguilleur actuel ne pouvait proposer à Pie XIII de venir au pôle Nord. La Caste voulait bien s'allier au pape pour une entreprise d'avenir, mais ne se souciait pas d'inviter en son sein le chef d'une église qui ne renoncerait jamais à son prosélytisme. Et dans le désarroi actuel des Aiguilleurs de tous grades, le zèle de ces gens-là pour recruter de nouveaux adeptes pouvait détourner de la Caste de nombreuses personnes. Le refuge de l'Arctique serait en priorité réservé à des scientifiques comme Charlster, et à tous ceux qui le demanderaient. Plus tard, éventuellement, à des gens comme Tharbin ainsi mis sous surveillance directe.

— Nous pourrions toujours garder le contact, répondit Opérasque avec bonne humeur. Nos relais radio seront encore nombreux et

opérationnels malgré la hausse des températures, les inondations et autres cataclysmes.

Qu'imaginait ce monseigneur ? Que la Caste était prise au dépourvu, incapable de maintenir l'emprise de ses médias sur le monde ? Les Néos disposaient d'une haute technicité dans la maîtrise des ondes mais la Caste aussi, sans leur être cependant supérieure en ce domaine.

Mgr de Jérusalem parut fort déçu. Il s'attendait peut-être à l'offre concrète d'un lieu d'asile parfait.

— Nous disposons bien sûr de tout ce qui vous intéressait au premier chef. Nos archives nous suivent sous la forme la plus réduite qui soit, puisqu'elles sont informatisées et que les plus importantes, celles qui pourraient révéler leur actualité en ces jours sombres, sont contenues dans quelques bagages à main faciles à transporter.

Tharbin devait trépigner d'impuissance, ignorant de quoi il pouvait bien s'agir.

— Je suppose que c'est du monastère de Muong que vous appelez ? Ne pourriez-vous pas y séjourner le temps que le Comité central entre en relation avec vous ?

Mgr de Jérusalem en resta muet de stupeur,

lui qui croyait que les Aiguilleurs ignoraient l'origine de cette émission.

— L'Omnium du Pacifique n'a plus d'activité efficace aujourd'hui, et l'île d'Euphosia est bien trop petite pour recevoir le Saint-Père. Patientez, le temps que nous prenions une décision.

Opérasque sortit fort satisfait du local radio. Il avait démontré à son interlocuteur que la Caste suivait jour après jour les déplacements du pape. En fait, il devait cette information à Tharbin dont les réseaux fonctionnaient parfaitement.

— Le pape ! soupira-t-il en s'asseyant en face du chef des bonzes. Il pense trouver un asile dans le sud.

— Pie XIII est un homme intelligent et lucide que je connus lorsqu'il n'était qu'un envoyé extraordinaire de Vatican II. Je suis certain qu'il se rend compte que sur la Terre la population va malheureusement diminuer et de ce fait il n'aura plus guère de Néos à diriger.

— C'est certain, dit l'Aiguilleur, pressentant que Tharbin n'allait pas cacher ses réactions à cet appel radio. Restait à percevoir dans sa façon subtile, ambiguë, de s'exprimer les conclusions qu'il en tirait.

— Pie XIII n'aura ni le temps ni la patience

d'attendre que le taux de natalité, à condition qu'il augmente, lui donne de nouveaux fidèles. Je me demande, fit Tharbin en caressant son triple menton, si le Souverain Pontife n'envisagerait pas d'installer ailleurs son futur Vatican, qui sera le troisième dans l'histoire de cette église. Cet homme a gardé l'esprit missionnaire de sa jeunesse.

Opérasque se tint sur ses gardes, préféra ni répondre ni inciter son vis-à-vis à poursuivre. Ce dernier paraissait suivre le courant, les méandres d'une pensée improvisée, hésitante, mais il n'en était rien. Tharbin puisait en fait dans les informations qu'il détenait avec une dialectique parfaite.

— Soucieux de l'avenir de la foi et de préserver l'action future de son successeur, il pourrait œuvrer pour aller s'installer au-delà de la Terre.

— En faisant appel aux anges pour le transporter dans l'espace ? ricana Opérasque, bouleversé par cette éventualité.

— Le pape dispose mieux que ces créations fictives. Vous le savez aussi bien que moi. Dans les archives qui ne le quittent jamais il dispose de quoi réaliser ce vieux rêve de voyage dans les

espaces intersidéraux. Pourquoi pas Ophiuchus IV où les colons ont certainement proliféré. On a dit qu'ils vivaient anarchiquement, en clans ennemis. Mais c'était il y a près de deux mille ans. L'arrivée d'un envoyé de Dieu pourrait, selon la conviction de Pie XIII bien sûr et non de la mienne, mettre un terme à ce désordre dans l'espoir de créer une société théocratique.

Il cessa de caresser son menton, se pencha légèrement.

— Allons, vous savez très bien que le pape détient les plans de ces merveilleux vaisseaux qui voyageaient à une vitesse extraordinaire, plusieurs fois supérieure à celle de la lumière. Il ne vous a jamais proposé les plans de *Terra* et de tous les autres astronefs ?

CHAPITRE XXXII

Certains soirs Ladira et Songe veillaient tard, préparant le rapport hebdomadaire pour le Collectif. Rapport sur les activités économiques de la colonie, sur le budget, les prévisions de dépenses et de recettes. En général ces heures studieuses se terminaient par une tasse de thé au lait caramélisé dont la libraire était friande.

Cette nuit-là, vers minuit, Ladira se leva alors qu'elles en avaient terminé, ouvrit la porte, inspecta les galeries creusées dans la roche, fit signe à Songe de la suivre. La jeune femme, intriguée, obéit. Au lieu de se diriger vers les échafaudages, Ladira s'enfonça dans le ventre de la montagne, dépassa les celliers, les caves réfrigérées jusqu'à une cascade souterraine qui

évacuait l'excès d'eau de fonte du sommet. Songe découvrit que derrière la chute d'eau existait un étroit escalier taillé dans la roche.

Chaque étage était indiqué par une sortie étroite parfois fermée d'une porte, mais le plus souvent ouverte sur une galerie. Elle compta les niveaux et lorsque Ladira sortit une clé pour ouvrir une de ces portes, elle s'étonna.

— Nous sommes au dix-septième ?

Ladira se contenta de sourire. Elles suivirent un corridor taillé abruptement, pénétrèrent dans un labo éclairé par des veilleuses, passèrent ainsi dans deux autres, avant d'atteindre une pièce plus petite ouvrant sur la Vallée des Morts et ses lumières. Celles des téléphériques de nuit, des stations, plus loin, les projecteurs des carrières à ciel ouvert.

Derrière un bureau de verre les attendait une momie. Du moins Songe eut cette impression, car l'être assis portait des bandages qu'on paraissait avoir amidonnés sur son corps. Son visage était grossièrement sculpté dans une glaise jaune. Un bandage fixait au cou une petite boîte noire et c'est d'elle que jaillit la voix métallique.

— Bonsoir, Ladira, bonsoir, Songe. J'aurais dû vous recevoir depuis longtemps mais j'ai

préféré attendre d'en savoir plus sur vous. Vos anciens amis, vous le savez, sont très partagés sur votre personnalité, mais l'important est ce que vous avez entrepris pour leur venir en aide, en profitant de ces transactions pour vous enrichir, ce que je ne vous reproche pas.

Alors que Ladira s'asseyait, Songe resta debout et demanda sèchement :

— Qui êtes-vous ?

— Helmatt¹. Je suis considéré comme mort par la majorité des gens, mais j'ai survécu. Je fus récupéré à l'état de cadavre, emporté loin d'ici où l'on fit le maximum pour me rendre la vie, reconstituer à quarante pour cent mon potentiel physique, mais à cent pour cent ma capacité mentale.

— Helmatt, le dictateur de la Compagnie du Soleil, mort dans une explosion. Liensun vous a combattu sans pitié pour libéraliser cette région.

— Ce fut son prétexte, peu conforme à ses idées secrètes.

— Que venez-vous faire ici et qui vous ramena à la vie ?

— Les jeunes gens qui travaillent ici dans la

1 Voir tome VII, 1998 (Épisode n°24 intitulé *Sun Company*).

recherche, fondamentale ou non, se sont passionnés pour mes travaux. On avait essayé de les leur cacher mais ils les ont retrouvés lorsque la colonie déménagea, il y a peu, pour cette concession de Sumba que vous leur aviez procurée. Ils ont répondu à mon appel et sont revenus ici.

— Comment ça, vous étiez déjà ici ?

— Rigil me retrouva. Il avait besoin de moi pour essayer de réorganiser la colonie mais il ne releva, de mes années de direction, que mes erreurs. Rigil est un médiocre qui crut que le despotisme sauverait les Échafaudages mais il échoua comme j'avais échoué.

— Comment vous a-t-il retrouvé, recueilli, à l'insu de la majorité ?

— Il a négocié avec les Aiguilleurs. Il était terrifié par les lamas, les Tibétains, Evrest Station, les jeunes de Rocky, les Rénovateurs purs et durs. Il a fait alliance avec la Caste qui m'avait recueilli. Après l'explosion, c'est un Aiguilleur qui m'a récupéré dans le wagon tombereau où l'on entassait les déblais de l'usine à herbes détruite. Il a découvert que je respirais, faiblement, et que je vivais. Il a demandé à ses supérieurs ce qu'il convenait de faire et ceux-ci sont venus me

chercher. D'abord dans une draisine sous la surveillance médicale de deux spécialistes, puis dans un wagon équipé en salle de réanimation et de soins d'urgence qui roula nuit et jour vers la Panaméricaine. Durant des années on me reconstitua, un véritable puzzle, on me rééduqua. Je repris mes travaux et lorsque Rigil demanda l'aide secrète de la Caste, on m'échangea contre cette aide. Je devais, depuis ici, reconstituer les réseaux d'informations que le réchauffement bouleversait.

— Vous êtes...

À cause de Ladira elle se tut, mais la libraire lui sourit.

— C'est le correspondant annoncé par Opérasque.

— Comment toi aussi, toi la Réno qui dirigeait la propagande et les services de renseignements de China Voksal...

— Un jour, j'ai compris que le retour du Soleil serait une catastrophe planétaire.

— Mais pourquoi avoir tant attendu ?

— À cause de ton amitié, tendre amitié avec Liensun et tes relations avec Lien Rag et ceux de l'Omnium. Eux continuent de croire que viendra le moment où la vie sera possible sur la Terre. Ils se

démènent, s'agitent fort pour reconstituer un endroit acceptable, mais ils se trompent. Le Soleil va tout brûler, ruiner, saccager. La couche d'ozone est inexistante sur quatre-vingt-quinze pour cent de l'atmosphère.

— Reste cinq pour cent.

— En partie en plein océan. Qui créera des plates-formes assez résistantes pour y vivre malgré les cyclones, les tempêtes ?

— Le pôle Nord ?

— Dans un rayon limité et à condition de vivre sous la calotte glaciaire, où de gros travaux seront nécessaires. Les moyens, les hommes manqueront. D'où la nécessité d'une nouvelle glaciation, de la dispersion des poussières lunaires avant qu'elles ne se soudent définitivement en une ribambelle de satellites, des centaines allant de quelques dizaines de mètres de périmètre à des kilomètres.

— Mais alors certains seraient exploitables ?

— À condition de les atteindre. Et pour cela il faut un astronef. Un vaisseau spatial. D'où la nécessité d'embaucher Charlster et de convaincre les Néos d'ouvrir leurs archives les plus secrètes.

Ladira parlait de sa voix douce, approuvée en petits hochements de tête d'Helmatt. Songe

redoutait qu'il n'intervienne de cette voix artificielle, métallique, si redoutable à supporter, mais il s'abstenait, sachant combien cet organe artificiel troublait ses interlocuteurs.

— Mais les autres, les jeunes chercheurs, que représentent-ils dans vos projets ?

— Ils sont farouchement indépendants, ne veulent pas travailler pour les Aiguilleurs tout en restant fascinés par les travaux d'Helmatt, ceux d'aujourd'hui mais aussi d'hier.

— Si vous ne les avez pas convaincus, ce n'est pas moi qui y parviendrai.

— C'est juste.

— Mais ici pour l'instant le changement de climat s'opère sans drame ? Pourquoi envisager des projets utopiques ?

— Nous voulons rester là et y travailler, négocier avec les Aiguilleurs quand il le faudra. C'est ce qu'ils ne peuvent admettre. Ni les uns ni les autres ; les jeunes chercheurs d'un côté et Opérasque de l'autre s'obstinent. Tu dois, après avoir écouté les deux parties, trouver une solution. Nous avons besoin de ton réalisme, nous-mêmes étant trop utopistes par moments comme tu viens de le dire. Car, en réalité, la Caste limitera les élus qui pourront se réfugier au pôle. Elle aura besoin

d'endroits comme celui-ci. Pour ma part, je serais heureuse d'y finir mes jours.

À la réflexion, Songe estima qu'elle n'avait pas tout à fait tort. Elle-même s'y plaisait.

CHAPITRE XXXIII

Tharbin ne voulait pas lui vendre d'hydravion car il n'en possédait que trois, affirmait-il, mais Opérasque était certain que le chef des bonzes en cachait quelque part. Par contre, il acceptait de lui céder un dirigeable avec l'équipage, un des derniers modèles de taille réduite à hélium réchauffé, dont la fabrication prévue bien avant les bouleversements météo avait dû être stoppée. Opérasque accepta avec l'arrière-pensée de ne pas rejoindre les nouvelles installations de la Caste au pôle Nord dans cet appareil. L'équipage ne devait en aucun cas situer cet endroit. L'appareil atterrirait avant le cercle polaire, dans l'ancien Canada où le maître Aiguilleur trouverait un réseau de chemin de fer fonctionnant toujours. Le dirigeable serait dégonflé et stocké dans cette station. Mais il ne

pouvait encore rejoindre le Comité central sans avoir réglé différentes questions.

Ici, au terminal lacustre, la situation empirait et les services administratifs du Consortium travaillaient et vivaient sur des plates-formes flottantes en bois. Le port, les chantiers navals étaient envahis par une eau de plus en plus chaude et la plus grande partie de la population avait fui. On ne savait trop où.

Des messages codés parvenaient à Opérasque, certains supplantés par ceux que Tharbin recevait de ses correspondants et qu'il se faisait une joie malicieuse de lire à son hôte.

— Le pape a quitté le monastère-forteresse de Muong, le saviez-vous ? Les trois dirigeables volent vers le sud-est, certainement vers Titan. Ils passeront à la verticale de Lacustra City, en découvriront le piteux état, tout aussi catastrophique que celui que nous connaissons ici. Durant le séjour de Pie XIII il s'est déroulé des événements violents dans ce monastère de Muong.

Opérasque put alors prendre sa revanche et c'est avec délectation qu'il donna d'autres précisions.

— Le supérieur général de ces moines-soldats a été tué. J'ai appris qu'il briguait la succession du

pape. Il avait essayé de l'empoisonner mais a échoué. Le pape a laissé sur place plusieurs cardinaux chargés de reprendre en main cette base importante de son église. Si jamais il échoue dans le Sud il pourra toujours revenir là.

— Tiens, fit Tharbin, vous ne lui proposez plus d'asile là-haut dans le Nord.

— Il veut d'abord explorer ce qu'il appelle les terres de tradition chrétienne.

Par contre, Tharbin ne savait pas exactement ce qui se passait aux Échafaudages, dans la Tibétaine. Songe avait rencontré Helmatt et tous les deux allaient essayer de convaincre les jeunes physiciens d'entreprendre un programme de recherches sur la possibilité de répandre à nouveau les poussières lunaires, d'en disperser ces gros flocons dont certains seraient bientôt visibles de la Terre. S'ils révéraient Helmatt, s'ils suivaient ses enseignements, ces jeunes gens désiraient conserver leur libre choix et leur indépendance de chercheurs. Jamais ils n'avaient trahi l'ancien dictateur de la Sun Company. Les autorités d'Evrest, dont Fangh, l'auraient immédiatement mis en accusation ou du moins expulsé. Helmatt proposait donc, face à cette situation, un compromis. Ladira et Songe s'y ralliaient. Ils

envisageaient de rester dans les Échafaudages pour un patient travail de persuasion sur l'équipe afin de l'amener sans heurts, en prenant son temps, à envisager un retour de la glaciation. Opérasque comprenait parfaitement leurs arguments, mais qu'en serait-il au Comité central qui lui reprocherait, à lui et seulement à lui, d'avoir échoué dans ses différents objectifs ? Il ne ramènerait pas d'hydravion, n'aurait pu intercepter le pape pour lui proposer le pôle Nord, et son dernier atout, Helmatt, envisageait une autre tactique. Ne restait plus que Charlster.

Le soir au repas, comme s'il lisait dans son esprit la raison de ses soucis, Tharbin lui parla du vieux savant.

— Depuis quelques jours ses bulletins sont publiés sans être édulcorés, car il reste de moins en moins d'habitants là-bas, et comme ici ce brouillard d'une haute densité rend l'existence difficile. Il pénètre aussi dans les habitations, ruisselle le long des murs, voile la lumière des lampes. Quand lui donnerez-vous la possibilité de quitter ces régions maudites ?

— Nous y veillons, fit Opérasque sèchement.

— Vos subordonnés Aiguilleurs occupent une cross-station non loin de Markett Station. Un

endroit stratégique autrefois mais qui désormais est inutilisé. Ils y disposent d'un dirigeable. Ce sont eux qui iront chercher Charlster ? Ils ne devraient pas attendre trop.

Opérasque enrageait de constater que le secret de son organisation était ainsi détaillé par le menu. Les bonzes disposaient d'une puissance que la Caste n'avait jamais vraiment évaluée à son juste niveau. Grâce à ses cargos, ses dirigeables et les quelques hydravions achetés, le Consortium s'était répandu dans le monde entier et chacun de ses chefs de comptoir, de dépôt, chacun de ses directeurs d'achats ou de ventes choisis avec soin, étaient des informateurs sans égal. Il n'y avait que dans la Tibétaine que le gros poussah faisait chou blanc, les habitants de ces hautes montagnes détestant ceux de China Voksal et des Compagnies asiatiques. Ils n'avaient jamais vraiment pénétré le milieu d'affaires d'Evrest ni pu exercer leur influence. Ils ne suspectaient même pas l'existence et la présence d'Helmatt.

— Il est possible, lui confia Tharbin le même soir, je dis bien possible, mais c'est difficile à vérifier, que le pape ait laissé des copies de ses archives à Muong. Précaution élémentaire lorsqu'on doit voyager de façon aussi périlleuse qu'en dirigeable, dans un brouillard épais, vers

une destination aléatoire.

— Vous avez aussi pénétré la population du monastère ?

— Ils ont recruté sur place les moines-soldats et aussi les sœurs et les frères convers, c'est-à-dire les sous-fifres chargés des travaux fatigants et sans gloire. Ces moines-soldats sont pénétrés de la haute importance de leur idéal et méprisent les serviteurs. Mais les serviteurs peuvent aller et venir partout sans attirer l'attention.

— Et ils vous informent ? Mais comment ? S'ils disposent d'un émetteur puissant ils seront fatalement repérés.

— Notre astuce est d'utiliser le même émetteur que les moines-soldats. Un émetteur qui diffuse grâce aux techniques tenues secrètes par les Néos. Mais, à cause des perturbations climatiques, les parasites sont de plus en plus nombreux. Sans que les religieux s'en étonnent. Ce sont ces parasites qui nous servent pour la diffusion codée de messages. Je ne peux vous révéler le système, mais il est diabolique, comme le dirait Sa Sainteté.

Opérasque, accablé par toutes ces révélations, essayait de faire bonne figure, de ne pas perdre la face comme disaient ces jeunes qu'il détestait dans

le fond de lui-même, mais il ne pouvait cacher son agacement alors que Tharbin continuait de parler.

— En Patagonie, de faux prophètes agitent la population en prédisant la venue prochaine du Saint-Père et, d'après mes informations, Yeuse aura affaire à forte partie d'ici peu. La Guilde des Harponneurs a abandonné le territoire occidental, mais des groupes de nostalgiques résistent encore. Certains ne veulent pas croire à la mort du Caudillo Herandez. Croyez-vous que dans ces conditions le pape ira là-bas ? Il va avoir besoin de carburant pour ses dirigeables, de fuphoc ou de baleinium. Je connais le Kid, il va négocier âprement les livraisons de ces huiles. Ne craignez-vous pas que Pie XIII soit forcé de céder une partie de ses archives secrètes ? Nous sommes tous à l'affût de leur contenu et ce qui nous a le plus manqué, dans toutes nos organisations commerciales et politiques, ce sont les moyens rapides de communication. Seuls les Néos disposaient d'émetteurs puissants dont nous n'avons jamais pu nous emparer. Nous avons essayé lorsque la Compagnie de la Sainte-Croix existait, mais avons échoué. Voulez-vous parier que le Kid exigera d'en savoir plus sur ces émissions à longues distances ? N'oubliez pas que Lien Rag a récupéré les passagers du Bulb avant

qu'il ne disparaisse dans les profondeurs océanes. Ne craignez-vous pas que ce Gus, en fait il s'appelle Lienty Ragus, ce docteur Isaïe et un troisième personnage dont j'ai oublié le nom n'aient sauvé également des archives importantes ? Et plus particulièrement les plans de ces anciens vaisseaux intergalactiques dont *Terra* ? Le Kid et Lien Rag ont d'excellentes relations avec nombre de scientifiques. Lien Rag lui-même a une grande connaissance de ces problèmes. Imaginez qu'il y ait les mémoires informatisées du Bulb et celles de Vatican II dans ce même groupe qui dirigeait l'Omnium. Bien sûr, vous-même en avez récupéré, me dites-vous, sur les lieux du naufrage, mais que donneront-elles à l'ouverture de leur container et lorsqu'on les déchiffrera ?

Tharbin le tараudait moralement et Opérasque l'aurait étranglé. Il devrait patienter jusqu'à ce que Charlster ait enfin quitté Lacustra City, volontairement ou non. Il allait devoir hâter la procédure.

CHAPITRE XXXIV

Lorsqu'elles se retrouvaient seules le soir, l'une penchée sur ses comptes, l'autre avec l'inventaire de ses documents, elles évoquaient les souvenirs, mais en général leur conversation se resserrait autour d'un seul sujet, Liensun. L'une avait seulement rêvé du garçon lorsqu'elle était libraire à China Voksal. Consciente de l'écart de leurs âges, elle n'aurait jamais osé aller plus loin. L'autre, plus jeune, gardait des images bien précises, fortes, de leur relation amoureuse.

— Je me suis par la suite cuirassée, j'ai joué la femme d'affaires que l'amour n'intéresse que partiellement. Aux yeux de Liensun, de Lien Rag, d'Ann Suba, Jael, Farnelle, etc., j'ai acquis la réputation d'être une femme d'argent, et jusqu'aux

derniers jours à Lacustra City, j'ai continué ce jeu absurde. La plus dure avec moi fut Ann Suba.

— Elle était folle de lui, m'a-t-on dit.

— Elle l'a pris comme amant alors qu'il était tout jeune. Elle seule pouvait tempérer son immoralité.

— Il lit dans la pensée des gens, sait donc lorsqu'une femme s'intéresse à lui, ou même le désire, murmurait Ladira, qui désormais n'éprouvait plus de honte que le garçon ait pu jadis découvrir ses émois.

— Il a séduit cette pauvre Murmose, en a fait son esclave. Il la prostituait pour séduire les bonzes. Il pouvait agir sur le mental et le physique des autres, paralyser quelqu'un durant quelques minutes ou même stopper le système électronique d'un aiguillage, d'un train. Il a séduit bon nombre de malheureuses qui ensuite ne pouvaient l'oublier. En Sibérienne il a laissé accuser une compagne de voyage, Ligath, pour la réussite de leur mission. Ils étaient venus sous de fausses identités voler un réacteur nucléaire convoité par Ma Ker, la présidente des Rénos. Ligath fut condamnée pour fureur utérine sur la personne d'un mineur mentalement handicapé. Car il jouait le rôle d'un simple d'esprit. Une Sibérienne

succomba aussi, peut-être hypnotisée par lui, l'aida à réussir sa mission. Un dirigeable treuilla le fameux réacteur puis un autre vint à la rescousse. Mais Ligath resta prisonnière et ce n'est que bien plus tard que Yeuse put la faire libérer.

Le récit de ces comportements excessifs les remplissait l'une et l'autre d'une horreur délectable. Liensun n'en prenait que plus de relief, s'auréolait d'un charme maléfique.

— Il est le mal alors que son frère était le bien, la pureté, l'innocence des Roux. Et pourtant c'est Liensun que les femmes recherchaient. Ses perversions, ses vices fascinaient. Je crois que Yeuse elle-même a succombé.

Ladira eut un petit sourire désabusé. Il n'y avait eu donc qu'elle pour garder quelques scrupules stupides ?

— Fatalement Ann Suba l'aura pour elle seule. Lien Rag a trouvé une compagne douce et amoureuse dans Jael, la demi-sœur de Liensun, Farnelle a un compagnon. Ces deux couples finiront par quitter Lacustra City. Liensun voudra assister jusqu'au bout à la ruine de sa belle réalisation et Ann Suba le soutiendra, et ils se retrouveront dans la même couchette.

Songe avait des sanglots dans la voix. Pour

tous ceux-là elle resterait l'arriviste avide d'argent. Ils se disperseraient loin d'elle et elle ne les reverrait probablement jamais. Peut-être qu'eux se réuniraient, formeraient un groupe plein d'énergie. Ils étaient capables de reconstituer sur une terre d'asile une colonie, mais ce ne serait plus une Compagnie. Mais alors quoi donc ? Un petit État, une patrie ? Elle les enviait, regrettait d'avoir accepté la proposition des Aiguilleurs. Si jamais la tentative d'enlever Charlster échouait, les trois prostituées révéleraient leur appartenance et l'accuseraient de complicité. Liensun la bannirait à jamais de sa mémoire.

— Quel avenir ! murmura-t-elle, oubliant Ladira.

Et celle-ci l'entendit, se dit que pour elle le sort était réglé, vu son âge.

— Il paraît que lorsque l'ère glaciaire commença, voici des siècles, certains purent embarquer dans un vaisseau spatial et s'enfuir loin de la Terre. Mais nous n'aurons pas cette opportunité. Personne ne l'aura. Nous sommes tous coincés sur cette planète en folie.

Elles s'endormaient, mélancoliques, mais au matin la vie reprenait avec ses multiples occupations. Toutes n'étaient pas passionnantes,

mais elles étaient heureuses d'entreprendre une nouvelle journée.

À quelque temps de là, Helmatt leur annonça que peut-être Charlster ferait étape aux Échafaudages. On ne savait quand il quitterait Lacustra City, mais il ne pourrait trouver de ravitaillement que dans cet endroit.

— Il n'est pas certain qu'il acceptera d'aller jusqu'au pôle Nord, dans les laboratoires des Aiguilleurs. Nous aurions dû essayer d'entrer en relation avec Ann Suba, peut-être aurait-elle accepté de nous rejoindre.

— Je ne crois pas, répondit Songe. Ses amitiés l'entraînent dans le sillage de Lien Rag, de Yeuse, et aussi de Liensun. Surtout de Liensun.

Et elle était persuadée que la rénovation de la Terre aurait plus besoin de gens comme Liensun que des Aiguilleurs, par exemple. Des gens prêts à tout pour survivre. Sans morale, sans idéologie, guidés par leur seul désir de survivre.